3 1761 08002240 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/surlesgrandschem00bern

I

12

SUR LES GRANDS CHEMINS

DU MÊME AUTEUR

Mémoires d'un Jeune homme rangé (roman) 1 vol.
Un mari pacifique (roman) . . . . . 1 vol.
Vous m'en direz tant (avec P. Veber). . . 1 vol.
Contes de Pantruche et d'Ailleurs. . . . . 1 vol.
Sous Toutes Réserves. . . . . 1 vol.
Citoyens, Animaux, Phénomènes. . . . . 1 vol.
Deux amateurs de femmes (roman) . . . . 1 vol.
Secrets d'État (roman) . . . . . 1 vol.
Les Veillées du Chauffeur . . . . . 1 vol.
Auteurs, Acteurs, Spectateurs. . . . . 1 vol.

THÉATRE

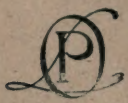
Librairie Ollendorff
Librairie Théatrale
Librairie Calmann-Lévy (Théâtre complet).

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
S'adresser, pour traiter, à la Librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

TRISTAN BERNARD

SUR LES GRANDS CHEMINS

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions littéraires et artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

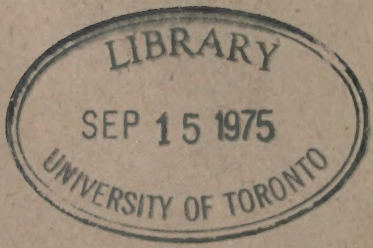
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Trois exemplaires sur papier du Japon.
Trois exemplaires sur papier Chine.
Trente exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

PQ
2603
E6S87
1911



A ANDRÉ PICARD

Son ami,

T. B.

SUR LES GRANDS CHEMINS

LETTRE D'UN CHAUFFEUR DE TAXI

Mon cher cousin Victor,

La présente est pour te donner de mes nouvelles. Je me porte toujours bien. J'espère qu'il en est de même à Lyon, que ta femme est en bonne santé, et que ton petit garçon est remis maintenant de sa coqueluche. Tant qu'à votre commerce de vins, je n'ai rien besoin de vous souhaiter là-dessus, puisque, grâce à Dieu, tant plus ça va, tant mieux que ça marche. Il n'y a aucun danger à te l'écrire, puisque, ce faisant, je n'arrête pas de toucher du bois, le bois de mon porte-plume.

Pour moi, en ce qui me concerne, je ne suis pas enchanté d'être revenu à Paris, ni de mon nouveau métier de taxi-auto. Je ne peux pas

dire que la recette va mal. J'ai un bon fiacre qui ne me donne pas d'aria et ne me mange pas excessivement d'essence. Et puis, tu sais que pour la conduite d'une voiture je n'en crains pas un. Mais la seule chose qui ne me satisfait pas, et je m'empresse de le dire, c'est la question des rues de Paris, où je continue à m'embrouiller dans mon chemin. Et pourtant j'ai demeuré à Paris pendant dix ans, du temps que je menais une voiture de livraison pour la Grande Parfumerie. Seulement je n'allais que dans certains quartiers et pas du tout dans les autres. Mais, maintenant, avec mon taxi-auto, je me vois obligé de rouler dans toutes les directions.

Tu ne peux pas t'imaginer, mon cher Victor, les ennuis que cela me fait, et combien j'ai de l'envie pour presque tous mes collègues, dont une bonne partie c'est ancien cocher. On a beau leur dire n'importe quelle rue, place ou passage, ils y vont tout carrément, tandis que moi, bien des fois, sur l'adresse qu'on me donne, je ne sais même pas si c'est à droite ou à gauche, s'il faut tourner ou ne pas tourner pour partir.

Ce n'est rien de le dire, ce que je suis tourmenté en station, quand je vois des clients arriver, et que je suis à me demander si c'est des clients pour des quartiers très loin que je ne connais pas. Quand je les vois avec des sacs de voyage, je suis un peu plus tranquille, parce que je me dis que c'est pour des gares, et que les gares je sais à peu près où les trouver. Mais quand ils me donnent un nom de rue que je ne sais pas, je suis gêné, mon pauvre Victor, je voudrais rentrer sous terre, moi et ma voiture. Comme de juste, je ne puis m'adresser à un sergent de ville ; tant qu'à regarder mon petit livre, je n'ose pas, rapport au client qui verrait bien que je ne suis pas au courant.

Alors, qu'est-ce que tu veux ? j'aime mieux rester au débit de vins ; on a quatre, cinq débits où l'on se retrouve entre copains ou bien des messieurs du quartier avec qui l'on fait la manille. Je reste au débit le plus que je peux, et quand je suis seul chauffeur présent, je réponds que je suis en train de déjeuner. C'est très commode le déjeuner, pour le mécano comme moi. Tu comprends qu'on ne peut pas dire : « Je vais relayer ». Alors on dit

qu'on n'a pas déjeuné ou pas dîné. C'est donc ce que je dis toutes les fois que le client ne me revient pas.

Justement comme je suis en train de t'écrire, il entre des clients sans arrêter dans le débit où je suis du moment. Comme je veux qu'ils me laissent tranquille, je fais celui très occupé à une correspondance pressée. Alors ils s'en vont, et, en cas qu'ils reviennent, je t'écris donc tout ce qui me passe par la tête.

Par exemple, les plaintes des clients. On se plaignait beaucoup que les cadrans des taxis ne soyent pas éclairés assez. Maintenant il y a de petites lanternes. Avant, toutes fois que tu voulais voir le chiffre, fallait premièrement que tu décroches ta lanterne, que tu la mettes tout contre le cadran. Rogne du client qui poireautait sous la pluie. Le fait est que ce n'est pas réjouissant de se payer un taxi pour aller vite et ne pas se mouiller, et d'attendre sous sa porte le règlement de l'auto.

On se plaint aussi que les vitres des portières sont tout ce qui est au monde de plus difficile à fermer. De mon siège, j'entends les clients qui sont à tirer sur la courroie pour

remonter la vitre. Elle retombe les trois quarts du temps. C'est un vrai tour d'adresse. Quand on s'est payé un taxi pour ne pas attraper le rhume ni les courants d'air, ce n'est vraiment pas l'occasion de se trouver ainsi entre deux vitres pas fermées.

La raison qui les fait crier aussi, c'est cette autre difficulté de parler au mécano. Il y a des autos où on leur parle, comme dans les autos de maître, par un tube qui part de l'intérieur. Mais, pour la plupart, rien de tout cela. Tu dois, toi, client, une supposition que tu changes l'itinéraire, pour en avertir le mécanicien, tu dois donc faire tomber devant toi et derrière le siège une vitre qui ne fonctionne jamais. Alors on passe la tête à la portière. On esquinte son tube à huit reflets. Tu parles que ça les fait fumer. Ça ne diminue peut-être pas le pourboire ; ce qui est sûr, c'est que ça ne l'augmente pas non plus.

Mais tout cela n'est rien, vois-tu, Victor, auprès de l'ennui de ne pas connaître les rues. C'est la chose vraiment insupportable, et j'ai parfois envie de tout envoyer promener et de venir à Lyon te demander une place de

garçon. Sois tranquille, ce ne sera pas de sitôt cependant. J'ai encore quelques petites économies que je ne mange pas trop vite. Et puis, aux cartes, je gagne plutôt que je perds. D'autant plus qu'on a fait une convention avec les joueurs. Quand un client arrive nous demander à l'entrée du débit, on a le droit de se lever et d'annuler le coup. Moi, c'est ce que je fais toujours quand j'ai de mauvaises cartes.

Sur ce, mon Victor, je te quitte. Il ne vient heureusement pas de clients du moment. Dire qu'hier au soir j'ai fait au moins trois lieues dans Grenelle à chercher une rue que je ne trouvais pas. Heureusement que mes colis étaient étrangers. Ils se sont laissé trimballer gentiment. Arrivés à destination, ils m'ont payé tout ce qui était marqué sur le cadran, en faisant un peu la figure. Moi, j'ai empoché et je leur ai dit bonsoir.

Je te serre la main.

LA NUIT ET LE JOUR

Il existe un diabolique instrument de torture, tel que Torquemada, le spécialiste si réputé, n'en réalisa jamais de plus terrible : il s'achète pour six francs quatre-vingt-quinze dans toutes les boutiques de quincaillerie et d'objets de ménage, et s'appelle un « réveil-matin ».

Oh ! quand il vous verse brusquement dans votre cervelle chaude le froid liquide métallique de sa sonnerie, cette sonnerie insistante, persistante, affolante, qui n'en finit plus !... Et c'est cette persistance même qui est efficace, qui vous jette hors du lit, vous fait courir sus à l'instrument barbare... D'un coup de pouce, on envoie en avant l'aiguille d'arrêt, et la mauvaise bête se tait enfin... Mais le résultat est obtenu. Vous êtes levé... au milieu de la

chambre, les yeux fixes et les jambes frissonnantes, dans l'air glacé.

Comme on renoncerait à ce moment à la plus belle partie de plaisir! Quelle joie si on venait vous dire : L'auto ne marche pas... Mais ça n'arrive jamais à ces minutes-là.

Le réveil-matin cruel a cet avantage de régler tout de suite la situation. On ne discute pas avec lui, on obéit. Quand nous avons, pour nous avertir de l'heure fatale, un être plus humain et moins inexorable, on temporise, on ne se lève pas à la seconde même. Mais on connaît alors un autre supplice: la peur de se rendormir. Et alors il faut faire un effort de volonté prodigieux. Il faut soulever sans point d'appui les soixante-dix mille kilos de son corps et de son âme engourdis. On se prend à regretter l'aide brutale du réveil-matin.

*
* *

D'autant plus que ce petit serviteur implacable est beaucoup plus sûr que l'être humain qui doit nous réveiller. Car celui-là est fait comme nous. Il faut qu'il se dégage, lui aussi, des liens magiques du sommeil. Et, tout en

dormant, nous sommes hantés de ce souci : Se réveillera-t-il? Nous réveillera-t-il à l'heure? Et l'on rêve dix fois que l'on se lève, que l'on est levé, que l'on constate sur la pendule des heures déconcertantes. On rêve qu'on a manqué le train... On a d'autres rêves de gare, qui sont parmi les plus pénibles. On descend à contre-voie dans un grand espace couvert de rails. Il vient des trains dans tous les sens, des trains qui menaceraient de vous écraser s'ils n'étaient aussi mous que vous. On a oublié d'envoyer des dépêches indispensables. Il vous reste un quart d'heure pour parcourir huit cents kilomètres.

Il est très difficile de distinguer ces réveils imaginaires d'un réveil véritable ; mais quand celui-ci arrive, on est sûr qu'il est bien vrai et qu'on ne rêve plus. Le froid est du froid authentique. La pendule vous indique une heure raisonnable. Elle vous dit que vous n'avez pas une minute à perdre, et que vous n'avez même pas le droit de vous laisser choir sur une chaise, de promener autour de vous des regards pleins de tristesse, en bâillant comme un lion vaincu.

*
* *

La semaine dernière, deux jours de suite, j'ai été obligé de me lever à cinq heures du matin, pour prendre un train à six heures. C'était en pleine nuit, mais je préfère la nuit encore bien noire à ce sale petit jour naissant, si mal vêtu et si hostile.

C'est par dégoût de ce mauvais compagnon que nous appelons de toutes nos aspirations la nuit prochaine, mais si lointaine qu'il semble qu'elle ne reviendra jamais. Et l'on fait alors ce rêve de rester toujours couché... Ou s'approche en titubant du lavabo, et l'on se console encore avec ce même rêve, que l'on complète peu à peu de détails pratiques... On aurait à sa disposition deux chambres exactement pareilles, deux lits exactement semblables, aussi tièdes l'un que l'autre. On nous transporterait dans un lit pendant que l'on ferait l'autre, de façon à être toujours dans un lit frais.

Se laverait-on ? Oui, tout de même, on se laverait. La civilisation moderne nous a donné des habitudes de propreté, perverses et des-

potiques... Mais alors deux esclaves ou deux infirmières vigoureuses nous débarbouilleraient doucement, comme un petit enfant malade.

C'est l'heure où l'instinct casanier l'emporte en nous sur l'instinct d'aventures. On rêve encore de passer toute sa vie au lit, mais sans être retiré tout à fait du monde, en étant simplement séparé par une vitre du bruit et de l'agitation des hommes. J'ai connu un dilettante qui ne manquait pas de se coucher, les jours de pluie ou de neige, après avoir fait pousser son lit contre sa fenêtre. C'est de là qu'il voyait barboter les passants. Quand il en avait assez de contempler les embarras de la rue, il faisait tomber un store épais qui ramenait dans la chambre une nuit toute noire.

Il s'intéressait énormément à la vie extérieure. Son lit était jonché de journaux dépliés. Le dimanche après-midi, il recevait par télégramme, et course par course, les résultats de Longchamp.

*
* *

C'est à cet homme heureux que je pensais

l'autre matin, par une aube grise et malveillante. Et je déplaçais avec peine le lourd pot à eau et la large cuvette de cette chambre d'hôtel. Cependant, au contact de l'eau rafraîchissante, mes idées de paresse fondaient peu à peu. Il ne me restait plus que le souci de faire ma malle, qui semblait déjà presque remplie et où devaient tenir encore plus de vingt objets épars sur la cheminée et sur les meubles. Une fois débarbouillé, j'étais tout un autre homme. Il faut dire que le jour s'était fait plus franc. J'éteignis la lampe électrique et la chambre resta tout aussi éclairée. La lumière du jour avait vaincu les clartés factices. C'était aussi la défaite de l'instinct casanier. J'étais prêt à conquérir le monde, ou tout au moins ses voies ferrées ou ses routes nationales. Et quand je me trouvai dans la rue, que traversaient seulement deux ou trois balayeurs, je ne sentis plus en moi, en regardant les maisons endormies, que la fierté, que la gloire d'être debout de si grand matin.

SLEEPING

Quand M. Doulouret, de Paris, par testament de son oncle, hérita de la grande maison de confection de Nîmes, qui marchait magnifiquement, sa première pensée fut de chercher un acquéreur... Une petite clause bien brève, mais formelle, l'arrêta dans ses velléités. Le despotique *de cujus* déclarait ne pas vouloir que la maison Doulouret, fondée par son père, passât jamais en d'autres mains. Force fut donc à M. Doulouret de prendre en ses mains débiles la direction du fameux magasin.

M. Doulouret était un quadragénaire de taille moyenne, blond et soufflé. Il portait une triste barbe jaune clair. Il avait été jadis un enfant délicat, et trop soigné par sa mère. Sa pâleur, entretenue par des remèdes, avait

subsisté jusqu'à sa maturité. Il se plaignait toujours de quelque chose. Il s'affligeait quand il n'avait pas faim, et craignait de trop manger quand il avait de l'appétit. S'il avait eu un régime fixe, il s'y fût cantonné et eût laissé le monde tranquille. Mais son régime, c'était de ne pas manger de ce qu'on lui offrait. Il lui suffisait de voir arriver un plat sur une table pour se dire : ça va me faire mal !...

Des médecins sérieux l'avaient ausculté de toutes les façons, et personne ne lui avait jamais découvert une maladie grave. Mais, comme le docteur consulté le voyait toujours mécontent à la suite d'un diagnostic favorable, il lui accordait pour le calmer une petite ordonnance anodine, dont l'obtention, pendant un quart d'heure, procurait à M. Doulouret un peu de joie et rosissait d'une faible animation son pâle visage.

M. Doulouret n'avait, bien entendu, jamais supporté le chemin de fer. Un voyage à Orléans lui donnait le mal de mer pour cinq ou six jours. Il avait horreur de la fuite de la campagne le long des vitres, de la montée et de la descente incessante des fils télégraphiques, du passage brusque des poteaux. Pour rien au

monde il n'eût voulu gagner Nîmes en auto. En voiture attelée, à petites journées, il n'y fallait pas songer. Tout bien pesé, il se décida à prendre un train de nuit. Il comptait aller là-bas pour les premières formalités de la succession, un inventaire, et pour jeter un coup d'œil, sûrement effrayé, sur la grande maison de commerce dont il aurait à s'occuper. Il pensait bien qu'il trouverait dans cette maison de bons fondés de pouvoir, des comptables de premier ordre et tout un personnel d'employés excellents, qui n'auraient pas besoin, pour bien accomplir leur besogne, d'avoir constamment sur eux l'œil du maître. Avec un voyage par mois, douze tortures aller et retour par an, M. Doulouret satisferait aux volontés de son oncle et garderait l'héritage, qui s'élevait selon les appréciations les plus modérées à cinq ou six millions.

*
* *

M. Doulouret fit retenir un sleeping. Il en retint même deux, afin d'être sûrement tout seul dans sa cabine.

Pendant les trois ou quatre jours qui précédèrent le départ, il fut vraiment très malheu-

reux. Bien entendu, depuis son enfance, il se plaignait, et à tout venant, de mal dormir. Il n'avait jamais fermé l'œil la nuit précédente. « De temps en temps, à force de fatigue, je finis par m'assoupir un peu ; mais je m'éveille tout de suite, et je reste de longues heures les yeux ouverts dans le noir. »

Personne n'était en état de vérifier ces allégations. Et d'ailleurs personne ne songeait à les discuter, le cas de M. Doulouret n'intéressant que faiblement son entourage. On se contentait de hocher la tête avec compassion. Du reste, ce geste était si bien la réponse consacrée aux doléances de M. Doulouret qu'on le faisait en le voyant, sans qu'il eût encore rien dit, et l'on continuait à le faire machinalement, sans écouter ce qu'il racontait, de sorte qu'il semblait toujours entouré de magots attendris.

M. Doulouret, sur le conseil de quelques habitués des sleepings, s'était déshabillé complètement, en chemise et pieds nus, afin d'être couché comme dans son lit, et de goûter un vrai repos. Beaucoup de personnes hésitent à se déshabiller ainsi en chemin de fer, de peur de se trouver trop simplement vêtues au mo-

ment d'une catastrophe. Mais M. Doulouret ne craignait pas les catastrophes. Il se sentait vaguement assuré contre elles par toutes les petites angoisses qu'à chaque instant de sa vie il payait aux dieux exigeants.

Il s'installa donc dans sa couchette, et le train se mit en marche. M. Doulouret se sentit alors envahi par une détresse effroyable. C'était le tremblement de terre à l'état permanent. Ce n'était pas la secousse colossale qui fait s'écrouler les villes, mais un sismique petit jeu, un divertissement de terrains volcaniques, comme qui dirait des manœuvres de tremblement de terre.

M. Doulouret n'en pouvait plus de mal de cœur. Il n'avait pas la force de sonner le surveillant des wagons-lits... Il se sentait engourdir peu à peu... Son malaise cependant faisait place à un bien-être singulier... C'était peut-être la mort. Le tremblement de terre continuait, mais l'habitude en faisait un bercement délicieux. Le tout était simplement de s'habituer à sa violence... Bientôt le bruit sourd du wagon ne fut plus qu'un chant de nourrice... M. Doulouret ne se réveilla qu'à Nîmes, au grand jour.

M. Doulouret fut heureux jusqu'au soir, et se sentit divinement reposé. Il mangea distraitement de tout ce que le notaire de Nîmes lui offrit à sa table. Il but du champagne, fuma deux cigares.

Le magasin l'enchanta. Il était énorme, débordant de nouveautés avantageuses et magnifiques, ruisselant d'extraordinaires occasions, encombré de tout un peuple d'acheteurs et d'acheteuses enfiévrés. M. Doulouret, pris d'enthousiasme, se demanda s'il n'allait pas s'installer à Nîmes.

*
* *

Mais le soir, quand il se coucha dans la chambre confortable que le notaire lui avait fait préparer, il ne tarda pas à éprouver une déception grandissante... Pour la première fois de sa vie, il avait gagné son lit avec plaisir... Ce lit, hélas! ne bougeait pas. Il était immobile comme une bière. Oppressé et triste, M. Doulouret ne fut point visité par le sommeil... Le lendemain, il était de nouveau dégoûté de tout. Les formalités du notaire étant terminées, il résolut de rentrer à Paris,

retint un double sleeping, attendit son train de retour avec impatience, et, le soir venu, installé dans sa couchette, retrouva son tremblement de terre et un sommeil merveilleux.

Le soir d'après, dans son lit de Paris, nouvelles heures d'insomnie... Alors il n'hésita plus. Il avait trouvé sa voie, sa voie ferrée. Il était le voyageur de sleeping. Il ne lui fallait pas de longs voyages, parce qu'il continuait à détester le chemin de fer pendant le jour.

Il s'en tint donc aux trajets de dix à quinze heures. De Paris à Nîmes, c'était la bonne mesure... Alors, tous les soirs, il faisait la navette entre ces deux villes. Il menait une vie grassement payée — grassement payée par lui-même — d'employé des wagons-lits.

... Ce bienheureux régime a transformé M. Doulouret. Il a fait de lui un homme actif, qui s'intéresse à la vie et à ses affaires. Et il souffre maintenant de ne passer qu'un jour ou deux dans son cher magasin de Nîmes.

Alors il va se faire installer dans une maison de campagne, à peu de distance de la ville, un wagon-lit sur place. Un ingénieur de mérite étudie un dispositif qui donnera au lit de M. Doulouret cette agitation convulsive,

mais rythmée d'un train en marche, cependant qu'un système de souffleries, de trompes étouffées, de sifflets, reconstituera l'accompagnement des bruits de toutes sortes nécessaire aussi au sommeil du voyageur.

LA TRISTESSE DE PÉGASE

Il n'y a pas à dire, nous vivons dans un temps pas ordinaire. Les nouvelles du Mans, les nouvelles du camp de Châlons, les nouvelles de Toury qu'annoncent tranquillement les journaux, la présence parmi nous de tous ces êtres impossibles, tout cela nous frappe un peu, même si on a l'habitude de ne pas se frapper. Alors on se pince le bras, on tape autour de soi pour voir si on n'est pas couché dans son lit...

— Est-ce ou n'est-ce pas un rêve? Alors, les hommes parcourent les airs en volant? Si nous autres, gens de Paris, nous nous appuyons seulement trois heures de chemin de fer, nous pouvons contempler aux environs du Mans, dans le département de la Sarthe, un homme miraculeux, un personnage dans

le genre de Gutenberg, de Christophe Colomb, enfin un de ces gaillards qui en bouchent un coin à l'Histoire, et la laissent émerveillée pour des centaines de siècles.

Et puis, un matin, nous lisons, en prenant notre petit déjeuner, le propre récit d'un monsieur que nous connaissons, à qui nous avons pu parler et qui nous raconte son voyage dans les airs. Et ce qu'il dit, ce n'est pas des blagues à la Cyrano. Le *Matin*, journal bien informé, nous parle d'un événement arrivé la veille. Et c'est un héros qui s'adresse à nous, avec la simplicité la plus grande, et qui nous confie, comme à des camarades, ses impressions d'anxiété et d'orgueil humains. Ce n'est pas un être légendaire, c'est un héros en paletot, qui continue, sans emphase, à nous mettre au courant de ses aventures extraordinaires.

Il faut vous dire que dans ma jeunesse, j'ai été un poète, un poète pas très fréquent, mais plein d'exaltation lyrique. Eh bien ! pendant ces semaines prodigieuses de cet été de 1908, où chaque jour les journaux nous servaient un fragment inédit de la Bibliothèque des Merveilles, plusieurs fois, pendant cette

inoubliable saison, j'ai senti se gonfler en moi le vieil et toujours jeune enthousiasme. Mais ce réveil glorieux de l'aède rajeuni était suivi rapidement d'une déception profonde... La fièvre, l'enthousiasme lyrique ne trouvaient pas de mots pour s'exhaler et s'apaiser.

L'autre jour, après avoir lu un étonnant récit de Farman, j'ai senti que le dieu voulait me visiter. Mais, hélas ! l'inspiration n'était pas suivie d'une expiration adéquate. Je me suis entêté cependant, et je suis allé chercher dans son box, garni d'une litière d'or, le noble Pégase, le cheval ailé bien connu.

Pégase, les ailes repliées, était dans un coin, tourné vers le mur. Il remuait la tête à droite et à gauche. Je crus d'abord qu'il était atteint du tic de l'ours, Mais je reconnus bientôt que c'était de la tristesse et de l'accablement. Je feignis de ne pas m'en apercevoir, et je l'appelai de la voix cordiale que prennent les poètes pour évoquer leur coursier :

— Pégase, hé bien ! mon vieux, hola ! hop !.. Pégase, il y a de l'ouvrage lyrique ! En route, en route ! pour aller chanter les hommes-volants !

Il tourna de mon côté sa belle tête au chanfrein bombé :

— A quoi bon ? hennit-il tristement. A quoi bon ? Crois-tu, mon poète, que je sois de force ? Je suis encore capable de les suivre dans le Prix de la Hauteur, mais comment veux-tu, toi qui connais les tables de records, que je puisse aller en vingt minutes du hangar de Farman jusqu'à la ville de Reims ? Si j'avais l'imprudence d'essayer, si je me lançais à la poursuite de l'homme-volant, hélas ! que serais-je au bout de cinq cents mètres ? Le beau spectacle à offrir aux enfants de Mourmelon ! Ils ont peut-être encore de moi une idée favorable ! Et je me montrerais fourbu, fini, bouffé, « groggy ».

... Regarde mon oreille... Elle est fendue...

... Il m'arrive aujourd'hui l'aventure sinistre qui désole depuis quelques années mes confrères non ailés, les chevaux de race pure, les nobles petits-fils de Darley, de Godolphin, de Beyerly Turk...

... Entre chevaux de course, on n'a pas l'air de s'en apercevoir. Le gagnant du Derby d'Epsom crâne toujours et dit : « J'ai gagné le blue riband ! » Mais, au fond de lui-même

il est triste comme moi. Car il sait bien, ce petit-neveu d'Eclipse, qu'il ne pourrait pas lutter pendant cent cinquante mètres avec telle bonne limousine de famille, toute chargée de malles, de vieilles dames et d'enfants au biberon.

Et le Derby-Winner a beau se parer du ruban bleu, il se doute bien que son prestige n'est plus là... Alors il ferme les yeux pour ne pas voir le regard malveillant et confraternel, que lui lance en coulisse le vieux canasson de fiacre.

...Aujourd'hui, le cheval de sang, le coursier rapide entre les plus rapides a pour compagnon d'infortune celui qui se croyait inexpugnable. L'orgueilleux cheval ailé a été battu sur son propre terrain. Je n'ai donc plus qu'à rentrer dans mon box, en compagnie des chimères et autres monoplans des âges fabuleux.

LUTTE GRÉCO-ROMAINE

Parmi les habitués du petit marchand de vin chez qui, pendant cette semaine de travail, j'allais prendre mes repas, j'avais remarqué un énorme gaillard d'une cinquantaine d'années. Il avait le visage large, la mâchoire un peu lourde. Il paraissait moins jeune lorsqu'il retirait son chapeau melon et qu'on apercevait son crâne lisse, Il n'avait de cheveux que sur les côtés.

Il discutait posément, l'avant-bras appuyé sur le comptoir, en enfonçant ses arguments dans le zinc à l'aide d'un poing vraiment impressionnant... Je m'informai, et le garçon me révéla que ce personnage de belle carrure n'était autre que Florent le Tapissier, ancien lutteur, et, pour le moment, arbitre de lutte gréco-romaine.

J'obtins d'être présenté à Florent, qui voulut bien s'asseoir à ma table et accepter une invitation à déjeuner.

Florent le Tapissier était un ancien homme de peine, qui n'avait jamais été tapissier. Au temps où il s'appelait simplement Jules, il avait débuté dans une baraque de foire, par de brillants succès d'amateur. Il avait été engagé dans une bande de lutteurs qui faisait beaucoup d'argent dans les foires du Midi. C'est à ce moment qu'il avait été décoré du titre de tapissier, pour remplacer un certain Achille le tapissier. Cet Hercule avait quitté la troupe pour aller vivre auprès d'une Omphale qu'il rouait de coups, histoire sans doute de venger le grand ancêtre mythologique.

Florent le Tapissier était très fort et passablement intelligent. Il devint rapidement le chef de la troupe. Il était, en outre, prudent, et se dispensait de rencontrer les lutteurs de tout premier ordre, se contentant de battre les beaux gaillards dociles qu'il avait sous ses ordres.

Quand le sport de la lutte, il y a une dizaine d'années, revint à la mode à Paris, Florent se dit d'abord qu'il faudrait s'aligner. Or, il

n'était plus aussi sûr de sa force, car il y avait très longtemps qu'il n'avait lutté pour de bon. D'autre part, il prenait un peu d'âge, il était devenu légèrement asthmatique. Aussi renonça-t-il à paraître sur le tapis autrement que comme arbitre.

Comme c'était un homme juste et sensé, et supérieur en intelligence à la plupart des lutteurs, il acquit tout de suite une grande autorité dans ce monde spécial. Le public également lui accordait sa confiance. Quand, après avoir présenté les lutteurs, le speaker annonçait : *Arbitre, Florent le Tapissier*, Florent, imposant, saluait si dignement et si correctement la foule qu'une salve d'applaudissements sympathiques résonnait toujours dans la salle.

— Avez-vous assisté, demandai-je à Florent, à de très beaux matches émouvants et vraiment sincères ?

— Oui, me dit Florent, oui. Évidemment, je vois beaucoup de combats « chiqués », où je sais que les adversaires ne se feront pas de mal. Et je suis d'autant plus tranquille sur leur compte qu'ils paraissent plus montés l'un contre l'autre. Oh ! quand ils se regar-

dent avec des yeux furibonds, quand ils se chargent avec rage, c'est que ce n'est pas très sérieux et qu'il faut bien amuser la galerie. Deux hommes qui s'en veulent vraiment ne font pas de chichi. Ils s'attaquent avec prudence, parce qu'il s'agit de ne rien laisser au hasard...

... Les combats les moins intéressants ne sont pas les luttes finales, parce qu'alors intervient la petite combinaise... Mais, si vous voulez parler d'une belle lutte, d'un match à la hauteur, c'est ce que j'ai vu une fois, il y a quelques années de cela... Et nous n'avons pas été cinq mille à le voir, ni même cinquante, ni même cinq... Ça c'est passé devant moi tout seul, dans un hôtel du faubourg Montmartre, qui s'appelle l'hôtel de Chicago.

... Voilà comment ça s'était fait. A ce moment, il y avait deux lutteurs qui étaient certainement les meilleurs du monde. C'étaient Gengis le Tartare et un Sicilien d'une adresse extraordinaire, Ruscanio. Ces deux gaillards-là ne s'étaient jamais rencontrés. Ils avaient battu tout ce qu'il y avait de bon dans l'Ancien et le Nouveau-Monde. Tant et si bien qu'ils avaient fini par se mettre ensemble pour

organiser à Paris, à Vienne et à Berlin, de grands championnats de lutte. Naturellement, ils se retrouvaient toujours en présence dans la finale... Ça se terminait régulièrement par un « aria ». Un des deux se foulait le poignet ou se donnait un coup de fouet. Alors on déclarait l'autre vainqueur. De cette façon-là le prestige du vaincu restait intact.

... Voilà donc qu'il se fonda à Paris un grand music-hall, qui n'a pas duré d'ailleurs, et qui s'appelait le Jardin d'Hiver. Le directeur, — un malin, mais ce ne sont pas toujours les malins qui réussissent, — le directeur pense tout de suite pour son inauguration à organiser un grand championnat de luttes. Il fait donc venir Gengis et Ruscanio, les lions du jour. Seulement il leur tient ce langage : « Je vous offre les conditions que voici... C'est trois fois plus qu'on vous donne ailleurs, mais je veux une lutte avec un résultat .. Que ce soit sincère ou non, je m'en fiche. Ce que je ne veux pas, c'est l'entorse ou la foulure, et que le public puisse dire que c'est un coup monté. Il ne faut pas croire les spectateurs plus « poires » qu'ils sont. Le mois dernier au Grand Eden, ils ont commen-

cé à faire du raffut. Si vous refaites votre coup une fois de plus. ils casseront mes fauteuils et mes lampes électriques. Or mon installation est toute neuve, et j'aime autant qu'on ne l'abîme pas... »

... Voilà mon Ruscanio et mon Gengis très embêtés. Pas moyen de refuser la galette du directeur. C'était trop beau... Comment s'en tirer ?... Faire « une partie de chiqué », ils y étaient bien décidés. Mais au bout du match, il fallait un vainqueur. Et lequel des deux serait le vainqueur ? Ou plutôt lequel des deux accepterait d'être le vaincu et de diminuer sa situation ?

... Ruscanio prétendait que la victoire lui était due, parce qu'il était le plus âgé. Gengis, qui avait son petit orgueil, n'entendait pas de cette oreille-là. Il y avait bien la ressource de jouer la victoire à pile ou face ou à la courte-paille, mais ça leur faisait peur à tous les deux. C'est alors qu'ils vinrent me trouver, pour me demander conseil. Moi, je leur dis la seule chose qu'il y avait à dire. Il fallait désigner comme vainqueur celui qui était le meilleur, et, pour s'en assurer, lutter ensemble pour de vrai.

... Ils étaient sûrs de ma discrétion. Ils décidèrent de faire devant moi tout seul une partie sérieuse, ce que nous appelons une partie « de bourre ». J'organisai donc la chose à l'hôtel, comme je vous ai dit, dans une grande chambre à deux fenêtres, que nous avions louée pour la circonstance. J'avais poussé le lit dans un coin. J'avais mis les fauteuils et les chaises sur le lit, et, par terre, les uns dessus les autres, j'avais posé tous les tapis des chambres vacantes que nous avions dégottés. Et j'ai passé là une demi-heure qui valait son pèze ! J'étais ému comme jamais... Pendant vingt minutes, ils ont été front contre front, sans rien risquer. Ils ne bougeaient pas, mais c'était plus intéressant que s'ils avaient bougé. Et, quand Ruscanio a été retourné par le Tartare, et que j'ai sifflé la fin, il s'est levé tout pâle, et m'a regardé avec des yeux que je n'oublierai jamais... Il voulait contester ma décision et m'aurait volontiers cogné sur la figure. Mais j'avais pour moi la justice, et Gengis. J'ajoute que j'aurais été encore assez costaud pour donner à Gengis un coup de main, si le Sicilien avait voulu faire le méchant.

... Au jour de la finale, mon Gengis et

mon Ruscanio firent donc une belle partie de chiqué, qui dura deux séances comme il était convenu. Et Gengis, à la minute qu'ils avaient convenu, retourna Ruscanio par un bras roulé à terre. Oh ! monsieur, quelle tempête dans la salle !

*
* *

— Mais, dis-je à Florent, pourquoi n'ont-ils pas vidé leur querelle devant le public, au lieu de se battre devant vous ? Est-ce que ça ne revenait pas au même ?

— Que non ! dit le tapissier. Pour les gens qui n'y connaissent rien, et c'est beaucoup de monde, la partie de chiqué est plus amusante à voir. Et, pour ceux qui s'y connaissent, ils n'ont jamais cru à la défaite de Ruscanio, parce qu'ils ont bien vu que c'était pas du sérieux. Mon Ruscanio, aux yeux des gens du métier, est donc resté Ruscanio l'invincible, puisque j'ai été le seul à savoir qu'à l'hôtel de Chicago, Gengis, le monstre de Tartarie, lui avait mis le dos sus l'tapis.

L'INDICATEUR

Cet ami de collège, que je n'avais pas revu depuis de longues années, m'invita à prendre place à ses côtés devant un café du boulevard.

Sur le guéridon de marbre, un brin de paille, comme une tige de fleur sans fleur, trempait tristement dans un fond d'orangeade. Le verre avait été repoussé tout au bord de la table pour faire place à un vaste volume encarté dans une toile cirée noire que rehaussaient des clous de cuivre.

Ce livre, couvert de tirets, de raies horizontales et verticales, de rangées de tout petits chiffres, s'ouvrait devant mon ami accablé. Celui-ci leva vers moi un œil malheureux.

— Il est dit que je ne me reposerai jamais pendant ce fatal mois de juillet, toujours

consacré à des travaux scolaires. Aujourd'hui que j'en ai fini avec les bachots, les examens d'écoles à l'entrée et à la sortie, les concours pour les emplois publics, aujourd'hui que j'ai conquis une situation honorée et confortable, je serais en droit de me reposer pendant la canicule... Mais je ne me repose point. Car un destin persécuteur m'oblige à partir, avec ma famille, jusqu'à un port de mer où je serai tranquille sans doute, mais qu'il faut atteindre en chemin de fer, en empruntant deux réseaux, et sans autre guide que l'Indicateur !

... Ajoute à cela qu'un tyrannique devoir d'économie me commande de profiter des secrets avantages de prix que les compagnies veulent bien consentir aux familles en voyage.

...Je pourrais sans doute avoir des renseignements dans les bureaux, où je me trouverais en présence d'employés mâles peu prolixes ou de dames préposées, fertiles, elles, en explications interminables; mais ces voyants et ces voyantes ont des heures de bureau qui coïncident avec les miennes. Je ne songe pas à obtenir avec eux de communications téléphoniques; le fil, même complaisant, transmettrait mal leurs paroles augurales.

Je tâche donc, moi chétif, de consulter l'Indicateur, cet énorme document qui contient la valeur de quinze volumes. On me dit que tout ce que je veux savoir est inséré là-dedans. Et le plus grave, c'est que c'est vrai et que tout — théoriquement — s'y trouve. L'Indicateur ne renferme pas une seule erreur; on n'a jamais la ressource de dire qu'il s'est trompé... Et si l'on n'y découvre pas ce que l'on cherche, c'est que l'on cherche mal.

Quels sont au juste les rédacteurs de cet ouvrage considérable? A quels bénédictins ignorés le devons-nous, à quels monstres de patience et d'ingéniosité? Personne, je crois, n'a jamais vu ces sphinx en chambre, qui, du fond de leur cabinet, posent des énigmes à tous les voyageurs de France.

Il y a beaucoup de gens qui se vantent de savoir lire l'Indicateur. Il y en a même qui savent le lire vraiment. Mais une science pareille absorbe toute une vie. L'homme qui s'y consacre n'a plus le temps de voyager.

J'ai connu, dans une petite ville du Centre, où d'ailleurs le chemin de fer ne passait pas, un vieillard paralysé des jambes, chez qui l'on

venait, de dix lieues à la ronde, pour avoir des consultations sur l'Indicateur.

Je dois dire qu'il était vraiment extraordinaire. Rien n'arrivait à le dépister. En vingt minutes, montre en main, il vous trouvait le moyen le plus pratique pour aller, sans passer par Paris, de Roanne à Château-Gontier. Et il glissait victorieusement au travers de tous les pièges, ne se laissait pas prendre à l'attrait de l'express 19 *bis*, car il avait discerné une note, invisible au commun des mortels, écrite en caractères extrêmement pâles, autant dire à l'encre sympathique, et qui dévoilait que ce train 19 *bis*, en apparence à la disposition quotidienne des voyageurs, ne marchait en réalité que trois jours pendant l'été.

Il savait que le direct 26 descendait des voyageurs à Nevers, mais n'en prenait pas. Comment était-il arrivé à s'en rendre compte? Par quel prodige avait-il aperçu au-dessus du n° 26 le plus infime de tous les *i* minuscules, lequel correspondait à un autre *i* aussi petit, placé devant une note, à une page lointaine du volume, entre deux horaires de trains légers? Il lui avait fallu, pour découvrir cette note, la force de déduction de Sherlock Hol-

mes lui-même ; il avait dû éliminer *a priori* tous les endroits où cet avis eût été facile à trouver, et le chercher uniquement dans les coins les plus improbables.

Vous pouviez hardiment consulter mon homme sur un de ces voyages internationaux si difficiles à comprendre, où les horaires se lisent de bas en haut, où l'heure de Greenwich et celle de l'Europe centrale viennent encore ajouter à la variété des combinaisons.

Il savait encore que tel express, qui semble s'arrêter dans une ville, s'en va en réalité bien plus loin, mais qu'il faut dans ce cas continuer sa lecture dans une autre colonne située à deux ou trois rangées au delà.

Il était de première force pour cette fameuse correspondance de la Grande-Ceinture avec les autres réseaux, qui fit pâlir tant de voyageurs.

Enfin les touristes qui voulaient se payer un voyage circulaire pouvaient venir chez lui les yeux fermés. D'ordinaire, pour un citoyen d'une intelligence et d'une culture moyennes, la préparation d'un voyage circulaire demande de six semaines à deux mois d'études.

Et la question délicate des billets de famille

dont le prix et la durée de validité varient selon chaque compagnie, pour bien compliquer la difficulté ! Ce n'était qu'un jeu pour notre docteur ès Indicateur.

Il connaissait, bien entendu, toutes les abréviations, ayant découvert (un peu par miracle, d'ailleurs) l'endroit où figure le tableau de ces signes pleins de mystère.

...Cet homme unique n'est plus. Il s'est éteint l'année dernière, en laissant simplement un cahier de vingt pages, indiquant tous les moyens de transporter son cercueil, par la voie ferrée, jusque dans sa ville natale. Et malgré toutes les explications, les exécuteurs testamentaires ont eu de la peine à s'y retrouver.

Maintenant qu'il est mort, continua mon ami de collège, on ne sait plus à qui s'adresser.

Enfin, que veux-tu ? ajouta-t-il avec une certaine animation... Tout en respectant la beauté de cette science spéciale, il faudrait peut-être, pour la masse des esprits, la « vulgariser » !

...Je vais dire une hérésie, que les rédacteurs de l'Indicatenr me pardonneront. Mais

ne pourrait-on pas, sous le numéro de ceux des trains qui n'ont pas une marche quotidienne, mettre un signe apparent, un gros point noir, et répéter à chaque page, en bas et en haut, l'avertissement suivant, écrit en lettres épaisses : *Les trains dont les numéros sont accompagnés de ce signe ne marchent pas tous les jours.*

... Oui, je sais, ce n'est pas élégant d'insister, d'appuyer ainsi sur les indications. Mais ce savant ouvrage ne se donne-t-il pas et même ne se vend-il pas comme un *Indicateur* ?

CINQUANTE MINUTES D'ARRÊT

Le train, par écrit, et même par imprimé, s'était engagé à arriver, à quatre heures trente-huit de l'après-midi, dans ce chef-lieu de moyenne importance. A quatre heures trente-huit exactement, il entrait sur le quai de la gare.

De quatre heures trente-huit à cinq heures vingt-huit, panne, ou « carafe », comme disent les chauffeurs ; carafe prévue, annoncée sur l'Indicateur.

L'express qui m'a amené ici continue sur sa ligne à lui, raide comme le destin. Il faut que j'attende un autre express, qui m'amène où je veux aller. En attendant, je me trouve seul avec cette petite ville, dont je ne sais que faire.

Je sors de la gare... Je regarde cette place,

ces barrières de bois si souvent aperçues devant d'autres gares. La place s'incline, sur la gauche, vers une route en pente, qui tourne, et puis qui descend vers une ville si devinée ! Une ville avec son palais de justice, sa caserne et son échantillon zoologique inévitable, le Lion d'Or, le Grand Cerf ou le Cheval Blanc.

Il n'y a pas à hésiter pourtant... Je connais cette ville de nom depuis mon enfance. Puisque je suis si près d'elle, je ne peux pas ne pas aller la voir. Un devoir despotique, exempt de la moindre curiosité, m'y contraint.

Mais comment m'y rendrai-je? A pied ?... Je ne crois pas.

Il y a quinze cents mètres... Il y a toujours quinze cents mètres de la gare à la ville. On compte les exceptions.

Quinze cents mètres, ça va bien pour aller en descendant. Mais il faudra remonter ensuite, en s'essoufflant, avec la crainte de manquer son train.

Où trouver une voiture ?

Autour de moi, tout est désert, vide comme un bureau de chef de gare. On m'a laissé sortir de la station sans me demander mon

billet. J'entr'ouvre la porte extérieure du buffet et je la referme tout de suite, tant il y fait sombre. Ils ont fermé les volets à cause de la chaleur. La forme blanche d'un garçon de café endormi s'entrevoit dans les ténèbres.

Puis tout à coup, en me retournant, j'aperçois devant moi le génie de la gare.

Le génie de la gare porte une casquette molle, sur laquelle est collée cette inscription : *Commissionnaire*.

Il a un veston de vague alpaga, orné de crevés un peu irréguliers, un pantalon gris en tire-bouchon, et des sandales qui, visiblement, ne demanderaient pas mieux que de quitter ses pieds. Son visage grisonnant n'est pas trop durci par une forte moustache, un peu humide. Il sied d'attendre quelque temps pour porter une appréciation sur sa barbe, qui traverse une période de transition, un peu courte encore pour un homme barbu, un peu longue déjà pour un homme rasé.

Je lui demande s'il y a des voitures. Il sait tout. Il m'accompagne à un petit café sur la route en pente. Je remarque qu'il boite un peu, mais j'ignore si c'est congénital, ou dû simplement à une absence de bretelles.

Devant le petit café j'ai aperçu une voiture. C'est même un fiacre de grande origine, un vieux landau pompeux encore qui, après avoir mené la vie de château, puis conduit, au compte d'un loueur, mainte mariée à l'église, est arrivé désormais à la décrépitude immuable.

Le marchepied de droite n'est pas très solide. Mais il vaut mieux monter de ce côté, parce qu'à gauche la portière ne s'ouvre plus. Il est vrai qu'à droite, elle ne ferme pas; mais on a la ressource de la maintenir fermée avec la main.

Deux chevaux blancs finissent paisiblement leurs jours devant le siège du cocher.

Contraste charmant, et qui eût ravi un poète! Sur toutes ces vétustés, parmi ces fantômes sans vie, a fleuri le cocher le plus jeune de la terre, une sorte de baby de quatorze ans, rond et rose, qui boit déjà fort convenablement. Quand nous arrivons, il faut l'extraire d'une tonnelle... Il s'approche, avec toute la lenteur d'un cocher adulte, retrouve sous les jambes des chevaux ses guides emmêlées, et se hisse avec autorité sur le siège.

— Tu feras faire à Monsieur le tour de la

ville, et tu le ramèneras pour cinq heures et demie. N'y manque pas surtout d'y faire voir les ruines.

Quelles autres ruines encore ? Des ruines romaines, me dit le commissionnaire. Puis il m'abandonne au cocher-enfant, qui fait tourner son fouet en l'air, comme s'il voulait le faire claquer.

Cependant l'équipage se met en marche... Les chevaux traînent-ils la voiture, ou la voiture pousse-t-elle les chevaux ? Le fait est que ça remue, ça s'agite, et qu'au milieu des clochettes et des râles d'essieux, la pente de la route aidant, ça avance !

Dès lors commence pour moi l'angoisse de ne pas revenir à temps pour le train. Il ne tiendrait qu'à moi sans doute d'arrêter la voiture, et de dire au jeune cocher de me ramener à la gare. Mais je suis retenu par la honte de paraître fantasque et peu sérieux. Je laisse rouler l'équipage, tout en pensant, la mort dans l'âme, que chaque tour de roue sur cette pente fatale correspond à un autre terrible tour de roue qu'il faudra faire en revenant, sur la montée.

Nous croisons des tombereaux. Comment

une autre voiture peut-elle passer à côté de ce landau qui, pour sa marche incertaine et cahotante, semble emprunter toute la largeur de la route ? Le cocher — heureux âge ! — rit et plaisante avec les charretiers... Enfin nous franchissons un petit pont qui se hausse fièrement en travers du mince filet d'eau qui lui sert de prétexte. Nous voici dans la rue principale, devant le café de l'Univers, immense comme l'Univers lui-même, mais beaucoup moins fréquenté... C'est ensuite la mairie, précédée de quelques arbres, des arbres de ville, qui n'ont rien d'agreste. Trois réservistes de la ligne, bien astiqués, se préparent à couper la rue en biais. Quand ils auront assez de l'autre trottoir, ils retraverseront.

Il me semble que je suis moi-même dans cette ville depuis plusieurs fois vingt-huit jours. Je regarde ma montre et je renonce aux ruines romaines. J'ai couvert maintenant assez de chemin pour faire sans honte demi-tour. Le petit jeune homme, assez docile heureusement, tourne ses chevaux et revient vers la gare. L'équipage, sur la montée, continue à trotter, au mépris de toutes les prévisions

scientifiques. Enfin nous nous retrouvons devant la gare, un long quart d'heure avant l'arrivée du train.

Pourquoi, en somme, ne suis-je pas allé visiter les ruines ? Si je tombe sur un ami qui les connaît, et si je lui dis que je suis venu ici sans les voir, je passerai un vilain moment. Une fois j'ai déjà été attrapé terriblement, pour avoir « coupé » à un musée de céramique. J'aurais dû aller tout de même jeter un coup d'œil rapide sur ces curiosités.

Un peu troublé par ce remords, et aussi parce que j'ai mal entendu le « merci » du jeune cocher, à qui j'ai donné quelques piécettes, je pénètre sur le quai de la gare. Autour de moi, les écriteaux se multiplient pour m'indiquer le buffet, la buvette, la lampisterie, le télégraphe.

Mais je ne pense qu'à mon train. J'épie son approche et son coup de sifflet libérateur.

Et voici qu'en passant devant un tableau d'ardoise, j'y lis que mon express 29 a 45 minutes de retard annoncé.

Plus de 55 minutes à attendre ! et 55 minutes de ce pays-là !

Non, non ! Je m'occuperai comme je pour-

rai, j'irai dormir dans la salle d'attente, je mangerai au buffet des biscuits poussiéreux dans du madère trop sucré, j'enverrai des dépêches, j'épuiserai toutes les distractions de la gare, mais sous aucun prétexte, je ne reprendrai le chemin de cet aqueduc, ce cirque ou ces thermes, où le sort veut me ramener...

LE PROSPECTUS

Le riche M. Cabaraud s'en allait à pied, sous la pluie et dans la boue, coudoyé et bousculé par les passants de l'étroite rue Coquillière. Les autos de M. Cabaraud étaient indisponibles; de plus, une épidémie d'angine régnait dans ses écuries. M. Cabaraud ne se résigne pas à prendre un fiacre, non par avarice, mais parce qu'un monsieur qui a tant de moyens de transport à sa disposition ne peut décemment pas se payer un taxi. Il préfère s'en aller à pied par les rues encombrées.

D'ailleurs, il a la joie de retrouver, dans la mêlée de la rue, comme une image de la lutte pour la vie. Mais il est débarrassé de cette inquiétude, qui le tourmentait jadis, et l'empêcha de jouir de sa jeunesse impatiente. Au-

jourd'hui M. Cabaraud est tranquille. Il est arrivé. Il n'a plus besoin de marcher vite. Et, s'il presse le pas, c'est que le flot des gens qui passent l'entraîne, et qu'il veut suivre leur train.

Au coin de la rue de la Banque, un quadragénaire poussiéreux et désabusé tend à tous les passants des petites feuilles de papier, M. Cabaraud en prend une au passage et, distraitement, en lit le contenu.

L'imprimé annonce que la table d'hôte Coquillière offre, pour un franc soixante, deux plats de viande, un légume au choix, du fromage, des fruits, un café-cognac, et une demi-mâcon.

M. Cabaraud, tout en marchant, plie le papier en deux, en quatre, en huit, en seize, en trente-deux, en soixante-quatre. C'est désormais un petit corps très dur que M. Cabaraud serre nerveusement entre deux doigts. Puis, son parapluie sous le bras, tout en continuant sa route à travers les rues du centre, M. Cabaraud déplie lentement le papier; il l'étale, le défroisse, le repasse entre ses paumes.

Quand la feuille est à peu près lisse, M. Ca-

baraud la roule étroitement, en commençant par un coin. Il obtient ainsi une corde de papier, qu'il enroule ensuite autour d'un de ses doigts. Puis il s'agit de la dérouler, et de faire reprendre à la petite feuille sa forme primitive.

M. Cabaraud a deux courses à faire. Il a promis d'aller visiter, chez un marchand d'antiquités, un très vieux bahut, que désire Mme Cabaraud. Il doit ensuite se rendre chez son notaire pour une affaire considérable. Cependant la pluie s'est mise à tomber sérieusement. M. Cabaraud presse le pas. Il a ouvert son parapluie, et tient de l'autre main le petit morceau de papier. Il arrive chez le marchand d'antiquités, examine le bahut, demande à réfléchir. Il achète en passant une paire de statuettes, qu'il veut rapporter, le soir même, à Mme Cabaraud. On lui en fait un paquet fragile. M. Cabaraud le cale sous son bras, et, le petit morceau de papier toujours dans la main gauche, il s'en va en tenant de l'autre main son parapluie, solidement, car le vent commence à souffler.

Il tombe du ciel des choses froides et désagréables, de la brume ou de la nuit. C'est la

petite nuit, aussi triste que le petit jour, avec des becs de gaz mal en train, qui s'éveillent à peine. La sonnerie des fiacres est si continuelle qu'on ne l'entend plus. Mais, aux approches du soir, les autos grognent d'une façon particulière.

... Toup à coup, une boutique éblouissante... Sous la lumière blanche des globes électriques, toutes les richesses de l'automne croulent à l'étalage : poires pansues et tendres, énormes pommes vigoureuses, et les ampoules de raisins, gonflées d'un jus précieux. M. Cabaraud, bon mari, rapportera à sa femme un kilo de ce beau raisin... On lui fait un paquet en forme de tiare, supporté par une courte baguette de bois, qu'on lui insère sous les doigts de la main gauche, qui tiennent toujours le prospectus, pendant que le paquet des statuettes fragiles est maintenu sous le bras, sans préjudice du parapluie assujetti dans la main droite.

Il est temps, cependant, de se rendre chez le notaire. Le vent ne s'est pas calmé. Les passants, qui marchent plus vite depuis que la nuit est tombée, semblent des éléments de la tempête. M. Cabaraud a beaucoup de peine

à maintenir son parapluie sans lâcher ses statuettes, son raisin, et surtout son petit prospectus, pour lequel son attachement se fait de plus en plus fort à mesure qu'il devient plus inconscient.

Ainsi chargé de bagages, il tient cependant à acheter les journaux du soir. Et, comme il est soigneux et ne veut pas déformer ses poches, il faut qu'il tienne à la main trois journaux de grande dimension, dont chacun s'augmente d'un supplément sur papier glacé, en l'honneur du Salon de l'Automobile.

Mais voici une grande avenue effroyable. M. Cabaraud, héroïque, en entreprend la traversée... Il aperçoit, de toutes parts, de traîtres fiacres caoutchoutés, des taxi-autos à la marche hésitante, des autobus de l'Apocalypse... M. Cabaraud se lance parmi ces épouvantes. Et voilà qu'au milieu de la chaussée, il sent le paquet de raisin qui se défait. Il essaie de le consolider avec la main qui tient le parapluie ouvert et les trois journaux. Tout pourrait peut-être s'arranger, s'il consentait à lâcher, pour faciliter la manœuvre, le petit prospectus. Mais plutôt mourir...

Il meurt... ou peu s'en faut. Un taxi-auto

le renverse sur la chaussée. La tête cogne contre le trottoir. On le transporte chez le pharmacien... Rassurez-vous : il n'est pas grièvement blessé, il est étourdi seulement, sans connaissance.

Les statuettes se sont brisées dans la chute. Le parapluie a disparu, emporté par un collectionneur. Les gamins se partagent le raisin et revendent les journaux. Mais le blessé, si bien vêtu, dont on recherche avidement l'identité, tient encore dans sa main crispée un papier mystérieux, qui, déplié, révèle que la table d'hôte Coquillière offre deux plats de viande, un légume au choix, une demi-bouteille, pour un franc soixante, avec fine-champagne et café.

UN GENTLEMAN

James-W. Littlejames représente, à Paris, une forte maison anglaise. Physiquement, au moins, il la représente à souhait. C'est un gaillard de bonne taille, bien découplé, un peu trop gras. Il mène, le soir, dans les petits théâtres et les grands restaurants, une vie somptueuse et régulière de paisible fêtard.

James-W. Littlejames est toujours accompagné d'un cigare considérable et bagué, attribut aussi nécessaire à son image que le trident au dieu des mers ou la foudre à Zeus retentissant. Mais Mr Littlejames, avec son visage rasé et d'un coloris joyeux, ressemble surtout au Dieu du Vin; il a la sérénité et l'éclat des yeux du travailleur content de lui-même, et bien nourri.

James-W. Littlejames donne chaque jour,

à son bureau, six bonnes heures d'un travail intelligent et net. Il profite du mieux qu'il peut des qualités d'activité et de lucidité qu'il a reçues de la nature. Il utilise ses dons; il en tire le meilleur parti, et ne perd pas son temps à s'occuper continuellement de ce que fait le prochain. Il ressemble très peu à ces hommes d'affaires français, dont le grand souci n'est pas de gagner de l'argent, mais d'empêcher les autres d'en gagner. Il ne se ronge pas de remords à l'idée qu'un intermédiaire, dans une affaire, peut obtenir une commission plus forte; il regarde seulement ce que l'affaire lui rapporte à lui et il est très satisfait qu'un courtier y soit intéressé, même dans des proportions exagérées, parce que, dit-il, ce courtier travaillera sérieusement à la faire réussir, y trouvant son beurre. Il veut autour de lui des auxiliaires intéressés, et non pas des gens de bonne volonté, et qui lui viennent en aide par pur sentiment. Ce n'est pas qu'il méprise les sentimentaux; mais il n'est pas sûr de leur zèle et de leur persévérance. Il dit que le sentiment est comme le noble cheval que l'on veut atteler au labour, et qui donne un bel effort de quelques secondes,

pour se reposer ensuite pendant de longues heures... L'Intérêt, bœuf patient, volontaire, continuellement stimulé, fournit un travail moins brillant mais plus sûr.

J'ai tenu à vous parler un peu longuement de Mr Littlejames, avant de vous le montrer aujourd'hui dans une circonstance caractéristique.

*
* *

Un soir, dans un restaurant des environs de la Madeleine, James-W. Littlejames finissait de souper. Son long cigare entre le pouce et l'index, il avait l'air de faire la leçon à un petit verre de fine champagne qui se tenait humblement devant lui. Des tziganes en habit noir lançaient avec fougue par-dessus leur épaule et ramenaient ensuite avec langueur leurs archets caressants. En face de Littlejames, quelques jeunes gens étaient venus s'asseoir, escortant une jeune femme merveilleusement blonde, sur qui les yeux heureux du gentleman s'arrêtèrent un instant assez long, avec une complaisance bien naturelle. Or, les jeunes gens, comme j'ai dit, avaient

chaud; ils avaient besoin de faire du bruit et de briller aux yeux de la dame... L'un d'eux s'approcha de Mr Littlejames, et lui intima l'ordre de n'avoir plus à regarder cette jeune personne...

A quoi Mr Littlejames répondit paisiblement qu'il n'avait mis dans son regard aucune intention offensante. Il ajouta qu'il ne regarderait plus cette dame, non pas qu'il n'en eût plus le désir, mais que, d'après cette observation un peu vive, peut-être juste cependant, il voyait qu'il avait sans doute regardé cette personne, sans le vouloir, au delà de la bienséance.

Loin de se retirer après cette sage réponse, le jeune homme, enhardi noblement par cette apparente reculade de Mr Littlejames, se laissa aller à des propos grossiers, auxquels Mr Littlejames ne répondit point. Puis, il traita Mr Littlejames de lâche, à quoi celui-ci répondit qu'il avait de son propre courage une opinion très précise, qu'il se savait d'une bravoure moyenne et suffisante, et que les opinions des autres là-dessus lui importaient peu, étant forcément moins documentées que la sienne.

Il n'en fallut pas plus pour que Mr Littlejames apparût comme un lâche avéré aux yeux de ce jeune homme, qui sentit monter en lui-même un courage extraordinaire, Et, comme Mr Littlejames, tout en réglant son addition, se coiffait d'un haut-de-forme étincelant, le jeune homme, de sa canne, fit voler ce haut-de-forme à quinze pas (quinze, chiffre consacré)... Mr Littlejames sortit de son portefeuille une toute petite carte qu'il remit au jeune homme, lequel lui fit présent, en échange, d'un autre morceau de bristol.

— J'enverrai chez vous demain, dit Mr Littlejames, qui, pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, éprouva un peu d'émotion, parce qu'il n'était pas sûr d'avoir prononcé la phrase correcte.

Puis il sortit en emportant son haut-de-forme endommagé

*
* *

Le souvenir de quelques rapports agréables et ma vieille compétence en affaires d'honneur me valurent, le lendemain matin, la visite de James-W. Littlejames. Il me conta l'incident

de la veille, et me pria d'aller, avec un de nos amis communs, trouver le monsieur en question. James-W. Littlejames ne comprenait pas qu'on se battît en duel. Mais, habitant la France, il voulait se conformer à nos usages, qu'il ne discutait pas, et qu'il supposait justifiés par une tradition de plusieurs siècles.

— Je me battrai à l'épée, me dit-il. J'ai pris jadis des leçons.

Il parut fort étonné, quand je lui dis que la rencontre aurait lieu le lendemain ou le surlendemain. Il me déclara qu'il n'accepterait jamais cela, n'étant pas « en condition », et qu'il lui fallait au moins six semaines pour s'entraîner... Quand un champion cycliste ou boxeur défie un autre champion de son sport, c'est toujours l'homme défié qui choisit sa date, car il n'est pas tenu d'être constamment *fit and well*. Par contre, l'homme qui porte le défi, ou l'offenseur, est toujours présumé « prêt », puisqu'il a défié ou offensé quelqu'un qui ne lui demandait rien. Je vais donc, dit Mr Littlejames, employer ces six semaines à me « préparer ». Actuellement, je soufflerais comme un bœuf, ridiculement, au bout d'une

minute de combat... Je travaillerai progressivement un quart d'heure, puis une demi-heure, puis une heure par jour... Cela se trouve bien, puisque je suis trop gras, et puisque, précisément, je dois maigrir. Je me coucherai de bonne heure, je me priverai de cigares; ce qui, pendant quelque temps, sera bon.

*
* *

Je m'en allai trouver les témoins de notre adversaire, porteur de ces conditions insolites, mais très raisonnables, et que j'étais bien résolu à imposer. Mais je me trouvai en présence de deux hommes fort sages, qui avaient su sermonner leur client. Nous rédigeâmes un procès-verbal de conciliation, où l'autre émettait des regrets le plus honorablement du monde, et je rapportai ce procès-verbal à Mr Littlejames, qui fut un peu désappointé, car il lui faudrait, me dit-il, trouver un autre moyen de maigrir... Il accepta cependant le procès-verbal, parce que l'usage le voulait ainsi...

Je remarquai qu'il se taisait et qu'il attendait encore quelque chose.

Il me dit sérieusement, au bout d'un instant :

— Mais enfin, mon cher, se peut-il que ces gentlemen n'aient pas fait de proposition, ou demandé l'adresse de mon fournisseur, relativement aux dégâts du chapeau ?...

UN MARI CHAUFFEUR

J'étais sur la plage, face à face, avec le vaste Océan bleu, et je méditais... c'est-à-dire que je ne pensais à rien du tout. Car je ne connais rien qui vaille l'Océan, inspirateur de grandes pensées, pour vous débarrasser de toute pensée, grande ou moyenne.

Cependant, je n'étais pas là pour ne rien faire. J'avais reçu une lettre comminatoire du directeur de ma revue. Il me demandait, à la place des articles de doctrine qui sont la spécialité et l'orgueil de mon âge mûr, il ne craignait pas de me demander des nouvelles de pure invention littéraire. (Je crois qu'en raison de son grade et en vertu du droit du plus fort, il entendait se réserver le monopole des idées générales.)

Mais cette exigence subite avait paralysé

toutes mes facultés d'invention. On me forçait à imaginer; on m'interdisait de penser... Alors, je n'imaginais ni ne pensais. Je regardais la mer, et le ciel — qui ne m'aidait pas...

— Bonjour, Monsieur !

Je me retournai du côté d'où venait la voix, avec un peu d'humeur. Hé quoi ! on interrompait un écrivain dans son travail ! Le travail de l'écrivain et du poète n'est-il pas sacré, comme le sommeil de l'aïeul ?

La dame blonde, mince, au joli visage un peu fatigué, me regardait la regarder. Elle vit bien que je ne me souvenais pas de son nom.

— Madame Lalevin...

Cette fois, je souris, car alors je ne me rappelais plus rien du tout. Elle le vit encore, et ajouta :

— C'est moi qui donnais des leçons de piano à vos enfants... Mais je m'explique que vous m'ayez oubliée... J'ai été forcée de cesser au bout de trois semaines, parce que mon mari était très souffrant dans le Midi...

Maintenant que le mystère s'était dissipé, Mme Lalevin ne m'intéressait plus. Je me bornai donc à dire :

— Et comment va monsieur votre mari ?

— Il est mort... Il est mort, il y a dix-huit mois.

Elle coupa court à mes condoléances gênées.

— Je suis maintenant Mme Renancé, la femme du docteur Renancé, un jeune médecin que j'ai connu dans ma famille. Il n'exerce pas.

Mme Renancé ne se montrait pas avare de renseignements sur sa vie. Toutes ses indications n'étaient pas utiles. Et même l'instant d'après, je m'aperçus qu'elles prenaient la tournure de confidences. La suite de son récit devait me prouver qu'elle avait surtout besoin de parler. Pour le moment j'étais un peu dérouté par ses épanchements. Elle s'était assise à côté de moi sur le sable tout frémissant de puces de mer. Et elle parlait sans s'arrêter...

Cette femme ne respectait décidément pas le travail du poète...

— Le docteur Renancé, disait-elle, m'aimait, je puis le dire, à la folie. Entraînée par sa passion, j'étais sur le point de quitter mon mari pour le suivre. Mais le Destin ne l'a pas voulu : il a abrégé les derniers moments de

M. Lalevin. Je me suis donc fiancée avec le docteur. Pendant nos dix mois d'attente, je dois dire qu'il m'a respectée comme une fiancée. De temps en temps, seulement, on allait passer quelque temps à l'hôtel, soit à Fontainebleau, soit aux bords de la mer. On partait en auto. Le docteur adorait aller en auto avec moi.

— Quand nous serons mariés, me disait-il, nous serons tout le temps sur la route. Nous verrons des villes, des campagnes, des monuments que nous ne connaissons pas. Nous les découvrirons ensemble. Nous n'aurons qu'une âme à nous deux... »

« Il me disait constamment de ces gentilles choses.

« Seulement, quelque temps avant notre mariage, il a eu l'idée d'apprendre à conduire, afin d'être tout seuls tous les deux dans notre auto. Il a acheté une voiture légère, très rapide. Nous étions sur le siège et l'on mettait nos bagages sur les deux places de derrière. Maintenant, je m'assois le plus souvent sur une de ces places, parce que le docteur juge cela préférable pour l'équilibre de la voiture... Oui, Monsieur, voilà, en quelques

mois, ce que je suis devenue pour lui : un objet de soixante-cinq kilos. Il me considère un peu comme ces sacs de sable dont on se sert pour essayer les châssis.

« Il ne m'adresse plus la parole que pour me dire de m'asseoir devant ou derrière, ou, en arrivant à l'étape : « Va dîner, je te rejoins. » Lui. accompagne dans la remise son auto, et il reste à travailler après elle. Il arrive à la fin du repas, engloutit rapidement sa nourriture. Nous montons nous coucher. Et du temps que je me déshabille, il dort déjà. Le matin, quand je me réveille, il est depuis une heure au garage. Nous voyageons, cette semaine-ci, en Bretagne, à travers des pays magnifiques. Hier, nous avons été aux alignements de Carnac. Pendant que je me promenais autour des menhirs, il n'a pas bougé la tête de dessous son capot, à visser, à dévisser. Je me suis dépêchée de revenir, car j'avais peur de le retrouver à son volant, et de voir sa figure impatiente...

« Ce n'est pas qu'il soit méchant. Il ne pense pas qu'il me fait de la peine. Il ne pense qu'à sa voiture. Rien n'existe en dehors de ça. Ainsi, tenez, en ce moment, il est

enrhumé. C'est à peine s'il peut parler. Il a une petite voix rauque qui ne sort pas. Il ne songe pas à se soigner. Il a mis, ces jours-ci, un foulard, de peur d'être malade davantage et de ne plus pouvoir rouler.

« Enfin, Monsieur, je veux vous dire une chose incroyable... de la distraction, si vous voulez, mais qui vous montrera à quel point il est absorbé par son auto. Avant-hier, nous roulions depuis trois heures. Il m'avait dit de m'asseoir à côté de lui. Mais il ne me parlait pas plus pour cela. J'étais, près de lui, sur le siège, toujours comme un accessoire. Voilà qu'en arrivant en vue d'un carrefour encombré, il me pince tant qu'il peut au-dessus du genou... Je pousse un cri terrible.

— Ah ! s'écrie-t-il, je te demande pardon. J'ai fait cela machinalement, parce que ma trompe ne marche plus, et que je n'avais pas d'autre avertisseur...

DEUX CLUBMEN

M. Jamberdin était administrateur dans un théâtre du boulevard. Ce gros garçon blond avait jadis joué la comédie. La façon dont il avait interprété certains rôles assez importants du répertoire donna à son directeur l'idée de le réserver pour un travail de bureau.

C'était un auxiliaire précieux pour son patron. Il restait au théâtre jusqu'à minuit et demi, et, dès huit heures du matin, il roulait déjà à bicyclette dans les quartiers de la périphérie, chez de lointains décorateurs et chez les tapissiers les plus reculés.

Un jour, M. Jamberdin sortait de chez le marchand de meubles qui fournissait, pour le « deux », le grand bureau Empire (celui où s'appuyait le grand publiciste traqué, pour crier à son ennemi : « Vous n'aurez pas ma peau ! ») M. Jamberdin avait dit : « Patron,

j'aurai quelque chose qui fera votre affaire. »

Il était donc sorti de chez le marchand de meubles, et s'apprêtait à reprendre la bicyclette presque neuve qu'il avait laissée dans la cour. Il eut beau chercher à droite et à gauche : la bécane ne se retrouvait plus. On interrogea le concierge, qui affirma n'avoir pas, « pour ainsi dire » quitté sa loge. Mais ce « pour ainsi dire » laissait place à toutes les possibilités de cambriolage.

M. Jamberdin, par ses fonctions, était en relations avec beaucoup d'administrations. Il trouva facilement à s'adjoindre un agent de la Sûreté, qui l'accompagna jusqu'à Charonne, aux environs de l'endroit où s'était commis le vol. L'agent de la Sûreté n'avait pas cette tournure équivoque qui distingue les mouchards de théâtre, et les signale à cent mètres à la ronde à l'escarpe le plus ingénu. Il ressemblait, comme Jamberdin, à un gros papa d'allure tranquille. Il manquait, dans son passé, d'aventures inquiétantes ; ce n'était pas un de ces bandits repentis de la légende, qui, après avoir fait la guerre à la société, emploient sur le tard à la défendre les aptitudes de leur corps souple et de leur âme retorse.

C'était, tout bonnement, un fonctionnaire consciencieux, qui s'acquittait fort bien de sa besogne, et menait ses enquêtes soigneusement, avec une méthode un peu terre à terre, mais assez sûre. Il prit le vent à droite et à gauche, entra dans deux ou trois débits, et amena M. Jamberdin le long des fortifications, sur le boulevard de Ceinture. Là, il lui dit : « Vous allez voir votre voleur. Il n'était pas difficile à trouver ! »

Ils s'assirent paisiblement sur un banc et causèrent de choses et d'autres.

Peu de temps après, deux gamins de douze à treize ans arrivèrent sur une espèce de terrain plat, où se dessinait vaguement une petite piste. L'un des gamins, un joufflu, tenait à la main une bicyclette, que M. Jamberdin reconnut tout de suite pour la sienne. Ce gamin, dont les joues rebondies semblaient peintes en plusieurs couches de rouge, enfourcha la bicyclette, et se mit à rouler sur la piste, pendant qu'un de ses compagnons regardait avec attention une montre d'acier qu'il avait tirée de sa poche.

— Vous voyez là, dit l'agent à M. Jamberdin, le noyau d'une bande de petits apaches ;

on les connaît dans le quartier, et je n'ai pas eu de peine à obtenir qu'on me les signale. Un inspecteur de mes amis, qui écrit dans les journaux et fait un peu d'embarras, les appelle « les enfants de troupe de l'armée du crime ». Nous allons les chauffer tout à l'heure. Mais, si vous voulez, on va les dévisager un peu.

Ils firent semblant de s'intéresser vivement à l'entraînement du petit apache joufflu, et s'approchèrent du chronométreur, un jeune garçon plus chétif et légèrement verdâtre. On n'avait pas besoin d'imagination pour distinguer sur ce visage « prématurément flétri » les pires instincts de vice et de crime. Pour l'instant, ce rebut précoce de la société ne semblait occupé que de sport. Chaque fois que son camarade passait devant lui, il lui criait : « Encore sept minutes ! Encore six minutes ! »

— Il s'entraîne ? demanda l'agent.

— Oui, il roule pendant dix minutes. Après ça, il me passera la bécane, et c'est moi qui va rouler dessus, pendant qu'il me prendra le temps avec la montre.

— La bécane est à vous deux ? demanda M. Jamberdin.

— Non, dit le petit garçon pâle, la bécane est au club — au Vélo-Club qu'on a fondé... Encore quatre minutes ! cria-t-il à son compagnon.

« A notre société, continua-t-il, on est maintenant quatorze. Alors, c'est à chacun son tour d'avoir le vélo.

— Et c'est un vélo que vous avez acheté ? demanda M. Jamberdin.

— ... Oui, répondit le chronométreur, après une légère hésitation... on se l'a procuré... Encore trois minutes !... Un vélo pour quatorze, c'est pas épais... Il faudrait trouver une autre occasion... Autrement de ça, on est obligé, comme maintenant, de courir tout seul, et de prendre les temps. Mais c'est amusant tout de même, et comme ça on risque moins à casser la bécane qu'en se choquant avec un autre... C'est fini les dix minutes ! cria-t-il au jeune tombeur de records...

Et comme l'autre descendait de bicyclette :

— T'as fait vingt-trois tours et demi. C'est un peu moins bien qu'hier. Faudra tâcher d'en mettre, pour avoir la poule... On dépose chacun cinq centimes, expliqua-t-il, et c'est le gagnant qu'empochera tout.

Il allait monter sur la bécane. L'agent fit un mouvement pour empoigner le guidon... Mais M. Jamberdin lui retint le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit l'agent.

— Laissez ça tranquille, allez ! dit M. Jamberdin.

— Vous ne voulez pas reprendre votre bécane ?

— C'est bon ! c'est bon !... dit M. Jamberdin. Allons boire un verre.

Ils s'installèrent à la terrasse d'un petit café, d'où ils apercevaient le petit jeune homme verdâtre qui filait tant que ça pouvait sur la piste, pendant que l'autre petit rougeaud lui criait les temps.

—C'est égal, dit l'agent à M. Jamberdin, vous êtes tout de même un peu trop bon homme...

— Oh ! ben, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ben oui !...

UN INVITÉ

J'avais rencontré chez des amis communs Arthur Arturel. Nous avions parlé sport. Et j'avais été tout à fait séduit par la fougue de ce petit quadragénaire passionné qui me dit son goût pour l'auto, pour l'équitation, le tennis, l'escrime et le billard. « — Alors, vous considérez, monsieur Arturel, le billard comme un sport ? — Comment, si c'est un sport ? C'est un des plus beaux et des plus nobles. »

J'invitai Arturel à passer deux jours à la campagne, dans la villa très bien installée que je venais d'acquérir. Arturel accepta d'emblée, et je le vis débarquer le premier juillet, c'est-à-dire une semaine à peine après le jour de mon arrivée.

— Ah ! quelle bonne idée vous avez eue !

Vous resterez bien huit jours avec nous, n'est-ce pas ?

— Quinze ! nous dit-il avec bonne humeur.

J'avais un petit travail à terminer. Et je priai Arturel de faire un tour dans le jardin, en m'attendant. Dans une demi-heure je serais tout à mon invité.

— Tennis ? lui demandai-je.

— Tennis.

— Dans vingt minutes je suis à vous.

Vingt minutes après je le retrouvai au tennis. Il avait simplement ôté son veston et son gilet. Il avait gardé ses bottines à talons et courait avec animation sur mon tennis en terre battue, dont l'établissement m'a coûté deux mille francs.

*
* *

Par timidité je n'osai pas lui faire d'observation. Je pensai qu'il n'avait pas apporté de chaussures spéciales, et je n'en avais pas à lui prêter. Je jouai avec lui le single qu'il me proposait. Je lui laissai la meilleure place, afin qu'il ne songeât pas à changer de côté et que le désastre se limitât à la moitié du court.

Mais il tint essentiellement à changer tous les trois jeux, selon la règle la plus répandue.

Préoccupé, je me laissai battre, et j'eus l'ennui de le voir triompher avec morgue. Je l'emmenai tout de suite au billard, pour prendre ma revanche, et je constatai, dès les premiers coups, qu'il était assez médiocre joueur... Mais comme il tenait à me donner de lui-même une haute opinion, il risqua des coups de professeur. Il essaya un massé extraordinaire et réussit à faire un bel accroc dans le tapis.

Il faut vous dire que depuis huit jours j'avais remplacé mon tapis usé par ce beau tapis neuf, d'un vert et d'une qualité de drap également admirables.

— C'est la première fois que ça m'arrive, me dit-il.

On vint me chercher à ce moment-là pour parler à un fermier. J'en avais pour quelque temps. Je m'en excusai auprès de M. Arturel.

Pendant ma conversation d'affaires, j'entendis à un moment donné un furieux bruit de lames dans ma salle d'escrime, qui se trouvait juste au-dessous de mon cabinet de travail.

— Qu'est-ce que c'est que ce potin ? de-

mandai-je à un jardinier qui travaillait sous mes fenêtres.

— C'est ce monsieur qui fait de l'escrime avec le valet de chambre.

Au bout de quelques instants le bruit cessa. Je vis Arturel qui se promenait dans le jardin.

— Déjà fini, cet assaut ?

— Forcément, me dit-il. J'ai cassé toutes vos lames... Ah ! c'est que je tape dur, ajouta-t-il. C'est regrettable que vous n'ayez plus d'épées. Je vous aurais montré ça !

Il était temps d'aller déjeuner. Mon affaire avec le fermier était plus compliquée que je n'avais cru. Elle exigeait pour l'après-midi une visite à la ferme. Je dus m'excuser auprès d'Arturel.

— Allez, allez, me dit-il. Je saurai bien me distraire.

Et il ajouta :

— Soyez tranquille...

*
* * *

Etais-je si tranquille que cela ? Je partis à la ferme dans ma voiturette et je m'occupai

de mon affaire le plus rapidement que je pus. Mais ce fut assez long tout de même. Il y avait un inventaire à établir, des travaux de réfection à évaluer avec un maçon et un architecte. Quand je pus rentrer à la maison, il était près de quatre heures. Tout à coup, de mon auto, j'aperçus à l'horizon un cheval qu'un piéton tenait par la bride. Le groupe avançait très doucement. Au fur et à mesure qu'il s'approchait, une certaine inquiétude montait en moi. A deux cents pas, plus de doute. C'était Zeus, mon pur-sang alezan, que traînait M. Arturel.

Zeus marchait avec difficulté. M. Arturel était couvert de poussière.

— Il est un peu couronné ! me cria-t-il, mais avec des pansements à l'eau blanche, il y paraîtra à peine. Il a une certaine gêne dans les jambes de derrière. Des douches, des douches et des douches... Moi, je suis presque vétérinaire, et je donnerai à vos hommes toutes les instructions nécessaires.

J'arrêtai ma voiturette et je descendis avec le mécanicien pour examiner le cheval. Je dis à mon petit mécanicien de le ramener au château. Je me tournai ensuite du côté d'Ar-

turel pour lui dire que nous allions rentrer en auto.

Mais il était déjà installé au volant.

— Voyez-vous, me dit-il, il n'y a que l'auto. Evidemment, j'aurais mieux aimé trouver chez vous une grosse voiture. Mais ce petit outil est charmant. Vous avez dû payer cela dans les six mille ?

— Huit mille cinq cents.

Il savait conduire, mais il était surtout préoccupé de conduire avec maëstria. Arrivé devant la grille, il exécuta un virage étonnant et vint buter dans un des piliers de l'entrée.

La violence du choc m'avait précipité à terre. Je me fis une belle entaille au front... Je me relevai cependant et je regardai les dégâts. Arturel était resté sur le siège, sain et sauf. Le volant, assez loin de sa mince poitrine, ne l'avait pas touché... Le radiateur de la voiture était défoncé, et un phare était en miettes.

Arturel regarda ma blessure.

— Superficiel, dit-il avec satisfaction, superficiel.

*
* *

Je lui demandai néanmoins la permission de me coucher. J'étais dans mon lit depuis dix minutes à peine, quand la porte s'ouvrit et Arturel entra dans ma chambre, en costume de voyage.

— Voyez-vous, mon cher, je vais vous parler avec franchise. Vous vous rétablirez vite, je l'espère, mais j'ai vu qu'il y avait des ornières sur votre court de tennis. Votre billard et votre auto vont être en réparation. Votre cheval est indisponible. Vous n'avez plus d'épées. Dans ces conditions, la vie serait impossible chez vous pour un homme de sport comme moi. Je serais comme une âme en peine, et je vous gênerais plutôt...

... Ah ! j'oubliais, dit-il. Pour lire en chemin de fer, je prends un livre que j'ai trouvé dans votre bibliothèque... »

Et je m'aperçus le lendemain qu'il avait emporté un volume relié en maroquin plein, avec les armes et l'ex-libris d'un fameux bibliophile, un livre unique, le plus bel et le plus précieux exemplaire de *Manon Lescaut*...

CHIFFONS...

Je n'aime pas beaucoup la promenade en auto. Je n'aime que le voyage, l'expédition, l'aventure. Aussi préféré-je la voiture découverte à la limousine. La limousine est plus confortable. On peut y monter avec son chapeau de paille et sa canne à la main, et l'on en descend six heures après, tout frais et tout propre, comme si rien des trois cents kilomètres ne s'était passé. Pour la voiture découverte il faut s'équiper, se couvrir de plusieurs pardessus, si bien qu'à l'arrivée on fait des effets de clown, en se débarrassant de ses vêtements superposés. Les lunettes vous donnent des yeux de gros insectes. Les visages perdent leur expression, narquoise ou bonhomme, enjouée ou mélancolique, pour s'uniformiser, comme le visage de fer des

anciens chevaliers. Mais c'est précisément cet attirail horrifique qui séduit nos âmes juvéniles. On n'est pas toujours à son aise dans l'équipement de chauffeur. Le pardessus que l'on avait endossé immédiatement sur son veston et recouvert de toiles, peaux ou caoutchoucs divers, n'était pas fait à l'origine pour ce rôle subalterne de pardessous. Bien que déchu de sa fonction prédominante, il a gardé ses entournures larges qui se trouvent resserrées et bridées par les entournures pas assez larges des ulsters. Le sang n'attendait que ce prétexte pour mal circuler. Les bras s'échauffent, s'engourdissent, se changent en fourmilières. Pour comble de malheur, les trois mouchoirs de poche dont on s'était muni sont restés dans une poche de veston. Pour les aller chercher, il faut défaire le soigneux emballage, ouvrir toutes ces carapaces que l'on refermera mal, en se trompant dans ses calculs, si bien qu'un bouton du troisième vêtement entrera indûment dans une boutonnière du deuxième. On y renoncera, désespéré ; une bise sinueuse pénétrera dans les ouvertures mal jointes et vous refroidira les côtes.

*
* *

Les plaids et couvertures nous réservent mille petites contrariétés. D'ailleurs, depuis mon enfance, je n'ai jamais vécu en bonne intelligence avec les couvertures. Je n'ai point oublié les luttes mémorables que j'ai soutenues, pendant de longues nuits d'hôtel, contre des couvre-pieds taquins et rétifs qui disparaissaient dans la ruelle et jusque sous le lit.

La couverture frangée dont on s'entoure les jambes, quand on est sur le siège de devant fait preuve des mêmes velléités d'indépendance. On a beau s'emmailloter soigneusement au départ, comme un cocher d'omnibus. au bout de très peu de temps le paquet se défait par le bas ; un morceau de couverture pend au dehors de la voiture, et le sportsman énergique conçoit tout à coup de grandes craintes pour ses pauvres pieds frileux. J'en connais un qui renonce aux couvertures et qui arme ses jambes de ces gouttières en cuir solide qui servent de bottes pour la chasse au marais.

... Puisque je m'occupe aujourd'hui de

mode pratique, j'aborderai résolument la question de la coiffure.

On ne peut refuser aux coiffures des chauffeurs le mérite de la variété. C'est inouï ce qu'ils peuvent arriver à se mettre sur la tête, depuis le vieux chapeau de pêcheur jusqu'au passe-montagne, qui donne un si bel aspect mérovingien à ceux qui ont de belles moustaches blondes.

J'ai rapporté de Ryde (île de Wight) une casquette anglaise qui n'a rien d'excentrique, mais qui est simplement admirable par l'ampleur raisonnée des proportions. Et puis il y a, à l'intérieur, la marque du chapelier, que je montre de temps en temps à mes compagnons de voyage. Tout le monde sait que l'air de l'île de Wight donne à tous ceux qui l'ont respiré un aspect indélébile d'élégance et de fashion. Il suffit de parler d'un voyage en cette île, et de placer aux bons endroits les noms de Ryde, de Cowes, pour acquérir un grand prestige aux yeux de beaucoup de Parisiens.

A côté de ma casquette anglaise, toutes les autres casquettes semblaient des coiffures de camelot. La seule chose qui me manquait,

c'était de ne pas fumer. Une casquette anglaise se conçoit difficilement sans une pipe qui ne quitte le coin de la bouche que pour aller remplir et armer le poing gauche du fumeur. Le fumeur et sa pipe ne se détaillent pas. Il faut un tremblement de terre pour les séparer.

*
* *

Cette étude ne serait pas complète si l'on ne s'occupait pas également des modes féminines. Le travail de préservation du teint a conduit à des précautions extraordinaires. Tous les jours nous devons à l'imagination des inventeurs un nouveau projet de scaphandre ou de cage en mica pour protéger le visage des dames. Quelques-unes n'hésitent pas à se couvrir le visage d'un masque en peau. On dirait des personnes qui ont été vitriolées le mois précédent, et qui effectuent leur première sortie. D'autres dames, moins compliquées et moins craintives, se contentent d'une paire de lunettes. Alors elles ont l'air de grand'mères extrêmement précoces, comme dans certains théâtres où de très jeunes femmes, maquillées en conséquence et ornées

de cheveux blancs, serrent dans leurs bras. en l'appelant leur fille chérie, une petite ingénue quinquagénaire.

L'automobile a remis la gaze à la mode. Les gazes, les tulles, les mousselines de soie voltigent autour des dames, afin de permettre aux hommes de dire des choses jolies et bien connues, notamment de comparer à des nuages ces étoffes flottantes et légères.

Décidément, toutes ces considérations nous font comprendre que la limousine ne remplacera jamais complètement la voiture découverte. Dans la limousine on peut monter en vêtements de ville. Pour l'auto découverte, exposée à la poussière, à la boue, il faut un accoutrement, un déguisement. Et il n'y a pas de plaisir plus grand que celui de se déguiser. Je me souviens de la joie que j'ai eue à passer en robe mon premier examen de droit.

LE PLAN DE PARIS

Le mécanicien Désiré, quand il conduit dans Paris son imposante voiture, semble avoir horreur des chemins trop directs. La fantaisie la plus étrange préside au choix de ses itinéraires. Il semble toujours qu'il ait à dépister quelqu'un. Ne lui parlez pas des raccourcis, parlez-lui des *rallongés*. Il n'hésite pas, pour compliquer son parcours, à prendre des petites rues, à tourner à angle aigu dans des directions inattendues. Les voyageurs n'osent rien dire. Et puis, avec une auto, le chemin dans Paris ne coûte rien. On perd une ou deux minutes à chaque course, mais on ne les regrette pas, tant il est intéressant de se laisser surprendre par les caprices charmants de Désiré.

Il arrivera tout de même un moment où les mécaniciens connaîtront Paris. Il faut leur

laisser du temps, pour qu'ils puissent égaler ces vieux cochers extraordinaires qui nous conduisent sans hésitation dans n'importe quelle rue par le chemin le plus court. Je les admire beaucoup, moi qui, comme toutes les personnes qui sont nées en province, ai la prétention de « connaître mon Paris ».

Les Parisiens connaissent leur quartier, mais le reste est trop loin... C'est un hommage implicite qu'ils rendent à leur ville natale ; ils la considèrent comme trop immense pour admettre qu'un seul individu soit capable de l'explorer... Par contre, à Besançon, où j'ai vécu jusqu'à l'âge de douze ans, il y avait entre mes oncles et mes cousins des tournois de science, sur le sujet inépuisable des rues de Paris.

C'est au spectacle de cette noble émulation que j'ai grandi et que j'ai senti pousser en moi le désir d'étonner ma famille par ma précocité.

Aussi, quand nous vînmes visiter l'Exposition de 1878, je passai toutes mes journées sans sortir de ma chambre, à étudier le plan de Paris. De nos jours, bien que plus averti de la gravité de la vie, et plus préoccupé des questions sociales, je m'amuse encore tout

autant à « pousser des colles » à des amis, à leur demander s'ils connaissent la rue Baltard ou la place de Budapest.

De vous à moi, la rue Baltard est cette artère spacieuse qui traverse les Halles Centrales, et la place de Budapest se trouve rue d'Amsterdam, en face l'arrivée des trains de grande ligne.

Il est également utile de savoir, pour briller dans les réunions mondaines, que la cité Malesherbes est dans la rue des Martyrs, assez loin par conséquent du boulevard Malesherbes, près duquel des esprits superficiels auraient des tendances à la situer...

Mais encore, ma connaissance du plan de Paris, si remarquable soit-elle, ne s'étend qu'à des quartiers centraux. Je suis très sec sur Belleville, Charonne, les Gobelins. Ce sont des pays aussi attirants pour moi que le Canada et les rives du Meschacébé. Mais ils sont encore plus inaccessibles. Y aller à pied, je n'y songe pas. En taximètre, je ne suis pas assez riche. Les tramways, omnibus et métros ont des itinéraires fixes, qui ne conviennent pas à mon âme vagabonde. Non, je vous dis, je n'ai pas de moyens de transport.

Je ne vais pas en vélo dans Paris, parce que j'ai peur. Les mécaniciens ne seront jamais capables de trouver leur chemin... Et je n'ai pas le plaisir de connaître d'aviateur. Quand je ne retrouve pas mon chemin, je ne crains pas de demander un renseignement à un sergent de ville. Je n'y mets aucune vanité. Il y a des gens qui ne peuvent s'y résoudre qu'à la dernière extrémité. Je faisais dans le temps des promenades à pied avec un gentilhomme qui, pour rien au monde, n'aurait voulu demander sa route à qui que ce fût. C'était un baron de la Saintonge, indomptablement orgueilleux. A la campagne, dans un pays inconnu, il aurait cru déchoir s'il se fût adressé à quelque vilain pour éviter de s'égarer. Il lui eût semblé que, même en exigeant un renseignement d'une voix bien hautaine et bien impérative, il avouait son infériorité au rustaud interrogé. Alors, quand il ne reconnaissait plus son chemin, il devenait tout à coup maussade. Il continuait à marcher d'un pas décidé, mais avec une mauvaise humeur évidente.

Il n'était venu qu'une fois à Paris. Il y avait passé huit jours pour régler une suc-

cession. Il était allé le soir au théâtre. L'après-midi il n'avait pas eu le loisir de visiter la ville, son temps étant pris tout le matin et tout l'après-déjeuner, par des notaires et des banquiers.

Il a contre Paris une hostilité inexpliquée. Paris est comme une personne qu'il ne connaît pas, qui l'intimide et l'effarouche.

Une nouvelle succession l'a obligé à revoir l'autre jour la ville ennemie. L'affaire était très compliquée. Il fallait visiter rapidement une grande quantité de personnes.

Il arriva donc la semaine dernière avec une liste d'adresses, bien soigneusement écrites... Puis il prit, au sortir de l'hôtel, un cocher qui le conduisit successivement chez chacune de ces vingt ou trente personnes.

Il m'avait vu en arrivant et aurait pu me demander des indications pour aller chez tous ces gens en faisant le moins de chemin possible. Mais il évita soigneusement d'avoir recours à moi. Il aurait pu aussi consulter un plan, mais je pense que de sa vie il n'en a regardé un. Il est probable qu'il n'est pas très fort pour lire une carte, et, bien entendu, ne voudrait pas se faire aider par quelqu'un.

N'oublions pas cependant que c'est un homme assez méthodique. Il modifia la liste de ses visites en suivant un ordre rigoureux, qui n'était autre que l'ordre des numéros des maisons où il devait se rendre.

C'est ainsi qu'il alla d'abord au 6 de la rue Drouot, puis au 12 du boulevard Saint-Michel. Il revint sur ses pas pour aller au 20 du boulevard des Italiens, et retourna sur la rive gauche, au 24 de la rue Jacob, pour revenir au 28 de la Chaussée-d'Antin.

Quand, à la fin de la journée, il se retrouva devant son hôtel, il détestait Paris plus que jamais... Il avait traversé quinze fois la Seine, et son taximètre marquait une petite fortune.

L'UTILE ET L'AGRÉABLE

Mon ami Ludovic a trente ans à peine. C'est un joli garçon qui a de jolies rentes et qui est marié à une jolie femme. Tout est joli chez eux et agréable. Ils ont un joli appartement, de jolis meubles et de jolies amitiés.

Tout de même, notre ami Ludovic à un défaut. Vous pensez bien que nous l'avons cherché dès le premier jour, mais nous n'avons fini par le trouver que lorsque nos relations sont devenues plus intimes. C'est un défaut très caché sous du vernis, et il faut être un habitué de la maison pour l'apercevoir... Ludovic, jeune, riche et élégant, est un peu rapiat.

Mais il n'a pas l'avarice grossière d'un Harpagon, l'avarice qui s'étale et qui fait de

l'avare un être maladif et insociable. Ludovic est un avare honteux. Son avarice se décèle à des petits riens ; elle est sournoise et machiavélique.

Au théâtre, qui est-ce qui s'éloigne d'un air distrait au dernier entr'acte, au moment où l'ouvreuse, frappant à la porte de la loge, réclamera ses honoraires?... Ludovic, certes, n'est pas de ces étourneaux qui, pour aller faire visite à des dames, choisissent toujours cet entr'acte dangereux.

Chez lui il se montre un amphitryon plein de faste. Il se promène avec une belle boîte de cigares largement ouverte. Il sait très bien que la seconde tournée n'est pas obligatoire, mais pour rien au monde il ne voudrait paraître manquer de munificence et il est rare qu'il ne nous offre pas un second cigare... mais à un moment où le premier est encore assez loin de sa fin ; ce qui met l'invité dans une position très délicate.

*
* *

Comment sommes-nous parvenus à décider Ludovic à acheter une automobile, une confor-

table vingt-quatre chevaux dans laquelle nous avons fait un beau voyage de cinq semaines?

Il faut dire que nous avons eu une grande alliée, notre amie Renée, la charmante et subtile femme de Ludovic. Comme elle a bien choisi son moment pour parler de la chose! Comme elle a su engager à propos la vanité de son mari !

Ce fut à un dîner que le projet fut mis en avant et qu'on le discuta. La première impression ne laissa pas d'être effrayante... Il semblait que Ludovic fût devenu tout à fait étranger à notre conversation. Il continuait à manger paisiblement, le visage presque souriant. Mais on sentait qu'il devait bien souffrir ! On s'empressait de répondre à toutes les objections qu'il ne formulait pas, afin de le désarmer et de le laisser sans défense au moment où, les invités partis, la puissante Renée lui livrerait l'assaut final.

Nous parlâmes négligemment de ces voitures automobiles qu'on peut avoir par des relations à des conditions excellentes et qu'on revend, après s'en être servi trois mois, avec une perte extrêmement légère, parfois même avec bénéfice. Quant aux pneus, on connaissait des

combinaisons merveilleuses pour les empêcher de crever, de nouvelles inventions... Puis on prendrait des routes sûres, maternelles... Le moteur, dans ces nouvelles voitures, ne bougeait jamais. Aucune réparation... De nos jours on fait vingt mille kilomètres sans resserrer un écrou...

Le voyage serait exquis. On n'aurait pas besoin d'aller coucher dans les hôtels somptueux ; non, plutôt dans ces petites auberges bon marché où l'on est si bien, où l'on mange de la cuisine saine ; chacun, bien entendu, paierait son écot... Et finalement on ferait une sérieuse économie en n'allant pas passer l'été dans un ruineux port de mer.

*
* *

Puis nous changeâmes de conversation, pour ne pas risquer de compromettre notre affaire par des paroles imprudentes. Et nous nous en remîmes, pour le reste, à la femme de Ludovic, à la compagne de notre ami, à l'éternelle Dalila. La voiture avait d'abord été toute petite : douze-chevaux à peine. Dalila, le soir, parla d'une seize-chevaux, et, le len-

demain, Ludovic se rendit dans un garage, où il marchanda des vingt-chevaux. Le marchand, habile, lui plaça une vingt-quatre-trente.

Pendant trois semaines, Ludovic avait été assez réservé avec nous, poli certes, comme à son ordinaire, mais un peu froid. Il était évidemment très torturé... Puis, la semaine qui précéda le départ, son visage s'éclaira... Notre ami redevint cordial et amène. Il y avait quelque chose d'énigmatique dans sa vie. Il sortait beaucoup le matin, et l'après-midi faisait encore de mystérieuses démarches... Enfin, l'important était qu'il eût retrouvé sa bonne humeur; nous ne cherchâmes pas plus loin.

*
* *

Le matin du départ, nous avions rendez-vous devant leur maison. On avait essayé la voiture et, les deux ou trois jours précédents, elle avait donné toute satisfaction. Il était convenu qu'on s'en irait à sept heures du matin, qu'on arriverait à Orléans pour la première étape. Nous ne voyagerions que le matin; l'après-midi, on visiterait les églises et les

curiosités des villes. Nous avions emporté de légères valises que nous avions placées sur le toit de la limousine. Renée, très ardente, était déjà installée dans la voiture, bien avant son mari, que nous vîmes descendre au dernier moment, porteur d'une boîte mystérieuse et qui paraissait assez lourde. Il la plaça dans le coffre de la voiture, répondit évasivement à nos questions, laissa entendre qu'il s'occupait de numismatique, qu'il avait là de vieilles monnaies.

Il utiliserait son voyage pour faire des recherches dans les villes...

Nous savions qu'il n'aimait pas à être taquiné, et comme nous n'étions pas, en somme, très anxieux, nous ne lui posâmes pas d'autres questions, pensant bien que tout se découvrirait un jour et qu'il nous donnerait lui-même la clé du mystère.

Le voyage se poursuivit sans encombre. La voiture marchait bien. Les pneus ne crevaient pas trop. Nous arrivions dans les villes régulièrement vers l'heure du déjeuner, que nous prenions naturellement dans les bons hôtels, et non dans les petites auberges. Après le repas, Renée, l'autre invité et moi, nous allions

visiter la ville, pendant que Ludovic s'éloignait de son côté, sa boîte sous le bras.

Pendant deux ou trois jours nous cherchâmes, sans nous fatiguer, quelques explications, puis nous pensâmes qu'il préférait ne pas visiter les monuments pour ne pas donner de pourboire au gardien. Il était assez maniaque pour cela.

Nous remarquions seulement qu'il évitait de nous rencontrer dans les rues et qu'il s'en allait toujours obstinément du côté opposé à celui que nous prenions. Il s'enquérait même soigneusement de notre itinéraire...

Un jour, dans une ville du Centre, nous avions loué un landau pour aller visiter un château qui se trouvait à trois ou quatre kilomètres de là. Nous n'avions pas voulu remettre l'auto en marche, le mécanicien ayant une petite réparation à effectuer.

Il arriva qu'à quelques centaines de mètres de la ville une roue de notre vieux landau se brisa. L'accident n'eut pas pour nous de suites funestes, mais il nous obligea à renoncer à notre excursion et à revenir à pied à la ville.

Or, voilà qu'en passant dans une petite rue,

mon camarade, qui marchait à quelques pas en avant, revint précipitamment sur ses pas, très étonné... Il avait aperçu dans un petit magasin de quincaillerie Ludovic lui-même, en train de parler au patron, et lancé dans une conversation assez vive. Que faisait-il ?

Nous résolûmes de l'épier, et, revenant sur nos pas jusqu'au prochain coin de rue, nous attendîmes quelques minutes, puis nous le vîmes sortir de la boutique, sa boîte toujours sous le bras.

Avec mille précautions, nous le suivîmes à travers les petites rues qui étaient désertes, mais heureusement assez tortueuses. Et nous le vîmes, au bout de dix minutes, qui s'arrêtait devant une autre boutique. C'était encore chez un quincaillier. Nous laissâmes passer quelques instants, nous entrâmes à notre tour dans ce magasin, avec un air de rien, et nous aperçûmes Ludovic qui avait étalé devant lui, sur le comptoir, tout le contenu de sa boîte, c'est-à-dire des limes, des tenailles, des vilbrequins, des marteaux...

Il rougit beaucoup en nous voyant. Nous regardâmes avec étonnement la petite collection. Mais nous attendîmes d'être de nouveau

dans la rue pour avoir des explications complémentaires...

Il lui sembla bon de ne pas se lancer dans des mensonges et de prendre la chose en riant : il nous raconta qu'il était las d'être inutile dans la vie, de ne pas travailler, qu'il se sentait des dispositions pour le commerce et qu'il n'avait rien trouvé de mieux que de mettre à profit son voyage en automobile pour faire une petite tournée dans le centre de la France en vendant des articles de quincaillerie, pour le compte d'une grosse maison de Paris.

— Après tout, nous dit-il, chacun prend son plaisir où il le trouve ! Cela vous amuse de voir des monuments; moi, j'ai un très grand plaisir à placer de la quincaillerie...

Et il ajouta que, depuis notre départ, il avait déjà gagné pour deux cent soixante francs de commission. Il n'alla pas jusqu'à nous révéler son secret espoir de compenser, au bout de trois semaines, à l'aide de son petit commerce, les frais de notre voyage d'agrément.

LE TRIOMPHATEUR

Enguerrand Durand n'avait qu'à entreprendre un ouvrage, quel qu'il fût, à aborder un problème, si insoluble qu'il parût, pour remporter une victoire, avec une facilité presque surnaturelle.

C'est lui qui, en se promenant à Londres, au cours de l'été 1908, eut l'idée, en voyant la cour d'un hôtel pavée en caoutchouc, de caoutchouter les routes de France, pour supprimer les pneumatiques. Cette invention le conduisit tout naturellement à celle des routes pneumatiques. Certes, au début, il y eut des tâtonnements dans l'application. Et l'on se souvient du désarroi qui se produisit dans le monde automobile quand on reçut cette dépêche : « *Route de Trouville à Lisieux crevée.* » Il ne fallut pas moins de trois mille cantonniers pour la regonfler.

Enguerrand Durand eut alors l'idée de remplacer la chambre à air unique par des milliers de chambres juxtaposées. De sorte que l'éclatement eut par la suite beaucoup moins d'importance.

*
* *

Enguerrand Durand entra certain jour dans un laboratoire de recherches bactériologiques. Il vit autour de lui un grand nombre de cochons d'Inde et de lapins, qui servaient de sujets d'expérience. Le chef du laboratoire lui donnait des explications sur des recherches en cours. Mais Enguerrand ne l'écoutait pas. Il avait observé depuis quelques instants un cobaye qui s'était isolé de ses camarades et paraissait dénué de tout entrain et de toute gaîté. Enguerrand demanda à l'emporter chez lui. Et, deux jours plus tard, il avait découvert et expérimenté le vaccin de la flemme. Et l'on se souvient du bruit extraordinaire que fit dans le monde la communication d'Enguerrand Durand à l'Académie de Médecine « sur la guérison de la flemme, obtenue en inoculant du sérum de cobaye nonchalant ».

* * *

Enguerrand Durand, après avoir, en se jouant, extrait de l'or des rayons du soleil, et utilisé la force de rotation de la terre pour des applications industrielles, abandonna la science où il triomphait sans répit pour se consacrer à la littérature. Son premier roman, publié en feuilleton dans un journal du matin, fut certainement admirable par la beauté du style, par l'invention toujours prodigieuse des péripéties. Mais rien n'égala jamais l'angoisse avec laquelle la population parisienne, la population française et les coloniaux suivirent les péripéties de cette poignante histoire. Des agents d'affaires, des hommes de chiffres, qui jusque-là s'étaient montrés rebelles à toute lecture, restaient couchés dans leur lit toute la journée, n'avaient pas la force de se lever et de se rendre à leur bureau, tant ils étaient rendus anxieux par « la suite à demain ». Le matin, on était debout à six heures pour assiéger les kiosques, on lisait fiévreusement le feuilleton et on envoyait à des parents de province des dépêches ainsi conçues : « Douai-

rière de Valremy retrouvée » ou « Bâtard du comte échappé à la mort ».

*
* *

La première pièce de théâtre d'Enguerrand Durand, jouée dans un théâtre du boulevard, fut accueillie avec délice par la presse et le Tout-Paris des premières. Le public arriva en telle affluence au bureau de location qu'on dut mobiliser des régiments pour le service d'ordre. La queue suivait les trottoirs, interrompue à chaque passage de rue. Elle traversait le coin de la Chaussée-d'Antin, arrivait jusqu'à la place Clichy, se déployait le long de l'avenue de Saint-Ouen, continuait très loin dans la campagne. On était obligé de prendre le train pour aller se mettre au bout, en se munissant d'un imperméable et en emportant des conserves pour quatre jours.

Le théâtre donnait quatre représentations en vingt-quatre heures. On commençait à huit heures du matin. Il y avait dans les générations nouvelles un renouvellement de public suffisant pour maintenir le pièce sur l'affiche pendant l'éternité...

Est-il besoin de rappeler que, le soir de la première, Enguerrand Durand, au sortir du théâtre, fut porté en triomphe et que les spectateurs, ne pouvant dételer ses chevaux, se contentèrent de pousser son automobile jusqu'à la porte de sa maison, après avoir brisé le moteur?

Enguerrand Durand, premier des savants français, champion des romanciers, et devançant de loin le lot écœuré des auteurs dramatiques, se sentit pris d'une grande tristesse et d'un grand dégoût. Il n'avait plus personne à vaincre. Il était seul, lamentablement seul, à mille coudées au-dessus du plus élevé de ses contemporains. Il se dit tout à coup : Trop de triomphe ! Assez de culminance !

Il fit signe à sa vieille nourrice, prépara un petit baluchon et partit, après avoir congédié et indemnisé royalement ses vingt secrétaires sténographes-dactylographes. Il partit vers une localité inconnue et s'installa dans une petite maison, sous un nom supposé. Puis il passa toutes ses journées au bord d'une rivière, avec une ligne à pêcher.

Il parut très soulagé pendant quelques jours. Mais, un soir, la vieille nourrice remarqua

qu'il était préoccupé. C'était une espèce d'agacement, d'impatience, qui ne ressemblait pas à son ordinaire lassitude de triomphateur. Il était un peu fiévreux, comme au temps où il s'avançait vers la gloire... La vieille nourrice n'osait pas l'interroger ; elle se contentait de lever les yeux au ciel et de dire : « Mon Dieu Seigneur ! » suivant la tradition des vieilles nourrices.

Mais un soir il parla. Et ce jour-là il était rayonnant. Une flamme s'était rallumée dans ses yeux. Et il cria dès le seuil de la porte :

« — Ah ! ah ! le percepteur fait une tête ! J'ai pris une demi-livre de poissons de plus que lui ! »

EN ANGLETERRE

Tous les ans, en mars, en avril ou en mai, il faut que je m'en aille à Londres. Ce n'est point pour disputer un challenge à des Harriers quelconques. C'est par une sorte de besoin de revoir la campagne anglaise, puis de me retrouver dans Piccadilly. Il n'y a aucun snobisme là-dedans... Si, peut-être, tout de même, il y a un peu de snobisme. Mais certainement ce snobisme ne suffirait pas pour me faire traverser la mer.

Ah! ce channel! qui vient passer là justement, entre Calais et Douvres! Dire que je ne suis venu en Angleterre qu'à l'âge de trente ans (il y a quelque temps de cela). Et si j'ai attendu si longtemps, c'est qu'il y avait ce canal absurde, qui croit très utile de mettre en communication la mer du Nord et l'Océan, et gêne pour cela les relations de la France et de

l'Angleterre. Tout cela est bien mal compris. Mauvaise distribution des mers et des terres. C'est ce que les entrepreneurs appellent un loup. Le Pas de Calais est un loup.

Je sais bien qu'on fera un tunnel. Et quand on aura décidé les Anglais à l'adopter (ils y viennent, je puis vous dire qu'ils y viennent, mais n'ayons pas l'air de le savoir), quand on aura vaincu toutes les résistances, il faudra encore le construire, ce tunnel, et ce sera tout de même un petit travail. Je sais bien que, ce petit travail terminé, on boira. Mais, d'ici-là, en attendant les toasts et le champagne, nous avons le temps d'avoir soif.

Et j'ajouterai que, même si on s'en occupe avec toute la diligence possible, si on fait les démarches nécessaires, si on vainc les résistances, si on prépare les devis et les plans, et si on se met à turbiner avec frénésie, on aura du mal à finir tout cela pour demain à midi. Or, c'est demain à midi que je vais repasser la Manche.

* * *

Quand je suis arrivé elle remuait à peine... Je n'en avais que plus de crainte du mal de

mer. Quelle humiliation d'avoir le mal de mer par une mer aussi douce !

J'étais d'abord resté dans le restaurant, mais je sentais un petit mouvement désagréable. Et puis il faisait une mauvaise chaleur, un peu troublante... Il valait mieux aller sur le pont, tout en-dessus. On y trouvait un bon petit froid de mars, pas prétentieux, mais qui, avec son air de ne pas y toucher, vous gelait son monde en un quart d'heure. Et la traversée en compte cinq, de quarts d'heure, bien pesés, du port de Calais au harbour de Dover. Sur le pont, des dames étendues sur des fauteuils, couvertes de manteaux, abaissaient légèrement les paupières, en attendant les événements. Je sentais bien que si une seule de ces dames se mettait à vaciller des yeux, je suivrais le mouvement immédiatement... Et qu'arriverait-il si j'allais vaciller tout seul, et entraîner avec moi toutes les dames et une bonne partie des gentlemen du bateau ?

Les vents imbéciles ne cessaient de souffler. Notez qu'on aurait eu besoin d'eux, on n'aurait trouvé personne. Mais il suffit qu'on ait une machine à vapeur, et pas de voiles à gonfler, pour que les vents soufflent de toutes

leurs forces. Heureusement encore qu'ils soufflaient assez haut et ne remuaient pas les vagues. Ils se contentaient de vous brûler les oreilles et de vous flanquer de bonnes poussées sur la tête, pour vous donner votre compte de névralgies...

Enfin nous aperçûmes sur le rivage anglais, le long du quai de Douvres, le petit chemin de fer à treize sous qui devait nous amener à Londres. La première fois que je suis venu en Angleterre, je me demandais où j'avais bien pu voir déjà ces trains de couleur et les petites maisons anglaises. C'était tout simplement certains de mes jouets — chemins de fer ou constructions — fabriqués en Angleterre, que je retrouvais en moins petit. (Dame ! moi aussi, j'ai grandi, de mon côté.)

J'ai aussi chaque fois cette impression, en abordant en Grande-Bretagne, d'être dans une maison sérieuse. Il y a des kilomètres de maçonnerie toute sombre, le long de la voie. Et si l'Angleterre s'égaie en une architecture plus frivole, c'est pour une commande importante, douze ou vingt-quatre villas toutes pareilles. La maison ne fait que le gros.

*
* *

J'aurais bien voulu vous rapporter des documents sportifs, le récit, par exemple, de la course annuelle d'Oxford et de Cambridge, vue par un Français. Je l'avais déjà commencée, cette narration enfiévrée..... Je vous parlais des Oxonians et des Cantabs, des bleu-clair et des bleu-foncé, de Putney, de Mortlake... Mais je me suis aperçu que la course n'avait lieu que samedi prochain.

Vous parlerai-je des motorbus de Londres ? Mais tout a été dit sur les autobus, depuis sept mille ans — sept mille deux cents ans — qu'il y a des hommes, et qui pensent.

La vérité est que je n'ai pas bougé des théâtres de Londres, et que j'ai encore vu des nouveaux acteurs anglais, que je ne me lasse pas d'applaudir, parce que j'aime bien la façon dont ils jouent, chantent et dansent. Il y aurait peut-être une intéressante étude à faire : l'influence de l'éducation athlétique héréditaire sur la souplesse et sur les qualités chorégraphiques des acteurs. Il y a toutes sortes de considérations à en tirer, mais pas

pour moi. Je rapporte de Londres beaucoup d'impressions agréables et très peu d'idées générales.

Nous nous sommes beaucoup amusés, mes compagnons et moi, à une « musical comedy » dans laquelle un noble lord anglais s'est mis, par sa morgue, dans le cas d'être violemment congédié par son hôte. Celui-ci appelle deux domestiques pour mettre le vieux lord à la porte. Ce noble vieil homme, resté seul avec les domestiques, se livre à des danses extraordinaires, à des simulacres d'assauts d'escrime, et quitte enfin la scène en sautant comme une grenouille... Puis un cowboy, dix minutes avant la fin de la pièce, arrive en scène on ne sait pourquoi. Il chante un duo avec une personne très gracieuse, la prend dans son lasso, et l'entraîne pour ne plus revenir.

J'aime beaucoup aussi la façon dont les chœurs viennent entourer les personnages de la pièce, chaque fois que l'un d'eux a quelque chose à chanter. L'année dernière, dans une pièce traduite du français, le théâtre représentait les rives de la Seine, près de Bougival. On avait habillé les promeneurs de tous les costumes français qui se trouvaient dans le

magasin. Aussi, chaque fois qu'il y avait un couplet à accompagner, voyait-on arriver parmi la foule un facteur rural probablement en vacances, un général de division complètement désœuvré, et un préfet qui flânait, sur le bord de l'eau, en costume de gala....

SUR LE PAPIER

Pour la dixième fois, ce dimanche matin, Horace Gréniau regarda le ciel et soupira : « Il va encore pleuvoir cet après-midi. Ah ! là ! là ! encore un dimanche d'abîmé ! »

Horace Gréniau a soixante-quatre ans. Il y a environ trente ans qu'il n'est pas sorti de chez lui. Il sait très bien qu'il n'en sortira plus jamais, si ce n'est pour une sortie définitive. Mais Horace Gréniau souffre beaucoup le dimanche, quand il voit que le temps fait mine de se gâter.

C'est qu'Horace est un parfait sportsman, qui suit avec passion les matches de football, les courses de chevaux et les réunions de vélodromes.

S'il reste chez lui depuis trente ans, ce n'est pas qu'il soit malade. Il a bon pied, bon œil et

digère bien. Mais il adore digérer dans un fauteuil, en plaçant son bon pied sur un petit pliant, pendant que son bon œil suit avec intérêt un compte-rendu de sport.

Il n'y a pas d'homme qui sache aussi bien que lui les performances et le pedigree des chevaux de pur sang. Il vous racontera d'un bout à l'autre la façon dont fut mené et gagné le Grand Prix de 1888, où Stuart battit brillamment l'Anglais Crowberry. Il vous décrira avec une exactitude parfaite les rencontres successives de Kramer et de Poulain, les courses de Morin, de Zimmerman, de Cassignard.

Il s'habitua à lire un certain nombre de comptes rendus et il finit par savoir quels étaient ceux qu'il fallait croire, et, dans chaque compte rendu ce qu'il fallait prendre et ce qu'il fallait laisser. Il voit mieux une arrivée de course que s'il avait été au vélodrome. Il n'en aurait eu qu'une impression rapide. Il ne lui en serait resté qu'un souvenir incomplet. Mais la vision qu'il se crée lui-même, avec les visions des autres, est plus riche d'éléments divers.

Je l'ai vu un jour soutenir une discussion,

au lendemain d'un Grand Prix de Vincennes, et affirmer à quelqu'un qui se trouvait à l'arrivée que Kramer avait battu très difficilement Poulain, et presque par surprise. Et son interlocuteur lui répétant : « J'y étais ! j'y étais ! », il avait fini par lui répondre : « Qu'est-ce que ça prouve ? »

*
* *

Horace Gréniau a sur nous cette grande supériorité de pouvoir assister en même temps le dimanche à tous les events de la journée. Quand nous nous trouvons cruellement partagés, le lundi de Pâques, entre le désir d'aller à Longchamp et le besoin de contempler le match d'un quinze anglais contre le Stade ou le Racing, le sportsman en chambre ne connaît point ce déchirement douloureux, car il suivra ces deux events et se paiera par-dessus le marché la séance de Buffalo, un match d'association, un cent kilomètres sur route et des courses à pied au Pré-Catelan.

Horace Gréniau, je l'ai dit, se porte très bien. Et pourtant il ne fait jamais aucun exercice. Tout au plus couvre-t-il trois cents

mètres dans sa journée par les allées et venues qu'il fait, en chaussons, d'une chambre à l'autre. Mais il pense tellement à l'athlétisme que son système musculaire, suggestionné, se maintient en excellent état. Il n'a jamais soulevé un haltère, mais il connaît imperturbablement la liste des records à l'arraché, au jeté, au dévissé, au bras tendu. Aussi a-t-il des biceps fort convenables. Et tout le mouvement que se donnent en plein air ses contemporains lui procure chaque soir, au moment de se mettre à table, un appétit de premier ordre.

Horace Gréniau, qui emploie ses après-midi à ne pas aller aux courses, passe ses soirées à ne pas aller au théâtre. Mais est-il utile de dire qu'il est admirablement au courant de tout ce qui se joue, et qu'il évalue mieux que personne le talent, l'expérience et les dons de chaque acteur ?

Il a lu depuis trente ans tous les critiques : il a appris à les juger. Il ne se trompe pas sur tel enthousiasme exagéré, que les événements ont tant de fois démenti ; il sait ce que valent les dénigrements de tel ou tel. Aussi, quand il a lu tous ses journaux, a-t-il sur une pièce l'opinion qu'il faut avoir.

*
* *

Il ne va jamais dans le monde, mais il ne manque pas la lecture d'un seul courrier mondain. Il sait quand la marquise de R... doit donner une soirée musicale et quand le financier Y... fait jouer la comédie. Il a ainsi les plus belles et les plus somptueuses relations. Il est invité dans tous les mondes, et souvent en même temps, quand la saison bat son plein, et qu'il y a par soirée trois ou quatre réceptions notoires. Sa précieuse ubiquité, qui a fait de lui l'homme de tous les sports, en fait aussi le mondain le plus répandu, et aussi l'amateur d'art le mieux à la hauteur.

Il ne contribue pas à enrichir les entreprises de sport ou de théâtre. Mais quel client admirable pour les journaux ! Il reçoit chez lui tous les journaux et toutes les revues.

Les journaux illustrés, dont les progrès ont été si grands dans ces dernières années, ont bouleversé pendant quelque temps la vie du sportsman en chambre. Grâce aux instantanés, le contact avec la réalité devenait plus direct. La vue photographique d'une arrivée

de course dérangeait souvent l'idée qu'il s'en était faite. Mais aujourd'hui il s'y est habitué. L'instantané devient un simple élément d'appréciation qui complète un ensemble.

De même, il a été un peu gêné au début par la lecture des pièces de théâtre que publient certains périodiques. On se souvient de la boutade célèbre de ce professeur : « Il vaut mieux ne pas lire les auteurs qu'on a à juger ; cela influence. » Horace Gréniau a senti à diverses reprises une opinion personnelle entrer tout à coup comme une note discordante dans l'orphéon bien réglé de ses opinions acquises. Mais il a eu bientôt fait de mettre à la raison cette indisciplinée, de lui donner une modeste voix au chapitre, et rien de plus. L'harmonieux concert s'est rétabli maintenant. Sportsman et spectateur en chambre, Horace Gréniau juge le temps présent comme une histoire vivante. Il est, douze heures après les événements, la postérité, l'âge futur, nos petits-neveux.

LE PÈRE CANURGE

Canurge, que nous appelons le père Canurge, n'a droit à cette appellation vénérable que parce qu'il est notre doyen. Il a cinquante ans, et je commence à trouver que c'est très jeune. D'ailleurs, il avoue seulement quarante-neuf ans, non pour se rajeunir, mais parce qu'il a horreur de dire un chiffre exact.

Canurge est de stature moyenne, mais de bonne carrure, avec un tour de taille largement suffisant pour un seul homme. Son visage est coloré et agréable. De belle humeur, il parle beaucoup et dit un peu ce qui lui passe par la tête. Mais il faut reconnaître que lorsqu'il n'est pas trop « frappé », le père Canurge est un gaillard assez réjouissant.

Sa caractéristique est d'être renseigné sur tout ; il ne répond jamais : « Je ne sais pas »,

que ce soit sur un point d'histoire, de géographie, de sport, de zoologie, de politique extérieure, d'art, de cosmographie ou de statistique maritime. Ces renseignements sont quelquefois exacts. Quand on lui fait reconnaître qu'il s'est trompé, il n'est pas entêté, et vous dit doucement : « Vous croyez? »

Il connaît bien l'écarté, le poker, et convenablement le bridge. Canurge a donc toutes sortes de qualités pour faire un aimable compagnon de villégiature. Pourquoi faut-il que Canurge soit, en outre, un chasseur, et, qui plus est, un chasseur d'oiseaux de mer, ce qui lui permet de se livrer en tout temps à sa fatale et ingrate passion ?

Il est arrivé au mois de juillet muni de quatre fusils qu'il avait payés un prix exorbitant. Son armurier lui place chaque année des armes du modèle le plus récent et le plus perfectionné. Il lui donne force explications techniques, et Canurge lui achète ses armes, dans sa joie de pouvoir répéter ces explications à ses compagnons de villégiature. Le jour de son arrivée, il nous a fait une démonstration qui a duré une heure et demie.

C'est, en somme, une petite manie inno-

cente, et qui ne serait vraiment pas trop gênante pour son entourage. On supporterait même aisément qu'à chaque invité nouveau le père Canurge refît, en l'allongeant toujours de détails inédits, la conférence sur les quatre armes à feu.

*
* *

Le mois dernier, par le beau temps, notre grand plaisir était d'aller en barque sur la mer. Un marin du port venait nous prendre avec son bateau à voile. Il venait nous chercher jusqu'à notre petite plage dans une toute petite coque de noix. J'adore, pour ma part, ces expéditions en mer. Plus la mer est agitée, plus je suis content. Nous pêchions le maquereau et nous rapportions chaque jour à la maison une centaine de ces poissons. J'en prenais à moi seul autant que tous les autres...

(Il se trouve que c'est moi qui suis l'historiographe de ces prouesses. Ce récit subirait peut-être quelques petits changements, si c'était un de mes compagnons qui tenait la plume...)

Ces parties de pêche eussent été délicieuses

si nous n'avions pas eu avec nous l'enragé Canurge avec ses quatre fusils chargés. Nous avions pensé un moment à lui changer ses cartouches contre des cartouches à blanc. Il s'en serait d'autant moins aperçu que le résultat cynégétique eût été le même, et qu'il n'eût pas rapporté au logis une pièce de gibier de moins.

De mémoire d'homme, en effet, il n'avait jamais tué le moindre oiseau. Il tirait indifféremment sur tout, même sur des bêtes les plus insignifiantes et les plus coriaces. Le résultat de ces pétarades fut de mettre en fuite tous les volatiles d'alentour. Puis, au bout d'un certain temps, avec son instinct merveilleux, le gibier avait fini par comprendre qu'il n'était en sûreté que dans le rayon de tir où s'exerçait la bruyante passion du père Canurge. Nous vîmes le moment où les oiseaux de mer allaient venir voler en cercle autour de lui, avec des ailes frémissantes de sympathie, comme les moineaux qui, dans les squares, entourent le vieux monsieur au pain.

C'était évidemment charmant de contempler Canurge sur sa barque, avec sa bonne figure de dieu tutélaire, mais nous n'étions tout de

même pas très tranquilles, parce que nous pensions qu'il n'était tutélaire que pour les oiseaux. Or, il se trouvait au beau milieu de nous avec deux fusils à ses pieds, un autre à l'épaule, et l'autre à la main. Nous nous disions qu'il y avait dans ces armes beaucoup trop de projectiles. Ajoutez à cela que le père Canurge n'a pas le pied très marin et qu'il vacille un peu sur sa base quand la barque remue. Alors, tout en pêchant, nous le surveillions du coin de l'œil, un peu alarmés quand la mer commençait à s'agiter.

*
* *

Ce matin-là, précisément, une brise légère s'était levée, et la barque accentuait les mouvements de sa danse moelleuse... Canurge faisait bonne contenance. Des déplacements de pieds instinctifs et assez habiles le maintenaient en équilibre.

— Surtout, ne tirez pas! lui dit un de nous.

— Il n'y a pas de danger. D'ailleurs, pour le moment, je ne vois pas d'oiseaux.

— Alors, vous ferez bien de décharger vos armes...

— Non ! non ! dit vivement quelqu'un, qui craignait, peut-être à juste titre, que le père Canurge ne fût pas assez stable pour exécuter sans péril une telle opération... Faites un peu attention, c'est tout ce qu'on vous demande...

— Soyez tranquille...

A peine achevait-il ces mots qu'une secousse un peu plus forte l'assit brusquement par terre. En même temps, une détonation se fit entendre. Un coup était parti du fusil qu'il avait dans le dos...

Chacun de nous jeta un regard rapide sur le bord. Personne n'était touché... Mais le marin du pays poussa un cri de surprise et nous montra quelque chose de noir qui flottait sur l'eau.

— Dieu me pardonne ! dit quelqu'un, c'est un oiseau... c'est un oiseau que l'on vient de tuer !

Canurge, en effet, avait mis à bas un oiseau, pour la première fois de sa vie. Il n'osa pas, comme vous pensez, tirer une grande vanité de cette prouesse, mais je crois que, dans son for intérieur, il en éprouva une satisfaction certaine. Il fut pris, à partir de cet instant, d'un redoublement d'ardeur pour la chasse. Nous

jugeâmes bon de le laisser partir seul sur le bateau. Et nous nous bornâmes à aller l'attendre sur la plage, vers sept heures du soir, au retour de ses expéditions, dont pas une d'ailleurs ne fut fructueuse.

— Ce n'est pas étonnant, nous dit-il, on ne voit plus un seul oiseau. Je n'y comprends rien.

Nous comprîmes, nous, que le gibier n'était plus si tranquille et avait jugé prudent de se barrer.

A L'HOTEL

Hé bien! oui, c'était un bon hôtel. Et les guides avaient raison de le recommander. La table était certainement excellente. D'abord des huîtres, puis de petits homards froids. Ce qui me permit d'aller faire un petit tour à la poste... Le médecin, en effet, m'avait défendu les crustacés et les mollusques. Et j'étais tombé sur une bande de compagnons qui ne mangeaient que de ça ; pendant des demi-heures, ils étaient là à briser des pattes de homard, à enduire de beurre de petits croûtons de pain. On croyait que c'était fini et qu'il n'y avait plus rien sur le plat. Ils retrouvaient toujours un petit morceau de carapace sur lequel s'obstinait leur gourmandise acharnée.

J'étais trop heureux encore quand il n'y avait pas de palourdes. Ces dames s'instal-

laient devant une petite montagne de palourdes, et, lentement, délicatement, elles les ouvraient et les dégustaient... J'étais exaspéré de cet égoïsme, de cette insociabilité, dirai-je même, qui m'excluait de ce groupe. Chaque fois je me disais : « C'est fini. Désormais je prendrai mes repas à part. Et je laisserai se nourrir entre eux ces mangeurs de coquillages. » A ce moment, l'arrivée d'une belle omelette bien baveuse ou d'un pré-salé appétissant apaisait mes rancunes.

Elles reprenaient l'instant d'après. Car ces effrontés, après être restés trois quarts d'heure à leur repas sauvage, s'impatientaient de me voir reprendre du brave, de l'honnête, du traditionnel et national gigot.

*
* *

Nous allions boire le café à l'estaminet. Pour le déshérité de la vie, le café était remplacé par un humble tilleul. A ce moment-là, la bonne humeur était revenue, et je ne leur en voulais pas trop de s'extasier rétrospectivement sur la fraîcheur et la succulence des huîtres qu'ils avaient mangées.

— A-t-on au moins de bonnes chambres ? demandai-je.

— Le patron de l'hôtel a dit qu'elles étaient très bien.

— C'est le patron qui l'a dit. Quel numéro est-ce que j'ai ?

— Le 28 ! Tu es dans l'annexe.

— Bon !

Je sais ce que c'est que l'annexe. Je ne connais pas spécialement celle-là. Mais je les connais toutes. L'annexe est une maison particulière désaffectée. Il y a un petit corridor sombre, un escalier qui tourne dans le noir, des détours imprévus, des recoins affreux. On finit par arriver dans une chambre plutôt spacieuse. On promène autour de soi son petit bougeoir de cuivre. On aperçoit un lit d'acajou. La couverture est extrêmement mince. Mais l'édredon, de plomb, pèse quelques quintaux. Les fenêtres ne sont garnies d'aucun volet. Il n'y a que des persiennes, qui ne fonctionnent pas ; les petites planchettes de bois restent horizontales. Aucune puissance humaine, aucune combinaison de ficelles n'arriveraient à leur faire prendre la position inclinée qui, demain matin, vous garantirait du

jour. Il faudra, dès l'aurore, subir d'odieuses raies de lumière.

On ferme la porte, on pousse un verrou rétif, frêle obstacle aux entreprises des assassins. Puis on continue l'exploration. Le papier peint est boursouflé par endroits. A d'autres endroits, c'est un trou noir qui conduit au repaire des plus venimeuses araignées. Puis on ouvre un placard, et l'on n'y trouve qu'un balai inoffensif, mais assez dégoûtant.

* * *

La toilette mérite un examen plus détaillé. Elle est toute petite, mal assurée sur ses jambes; mais, comme l'hôtel est moderne, on a installé sur le marbre une énorme cuvette et un très ample pot à eau. Tant que le pot à eau est dans la cuvette, on a presque assez de place. Mais il ne faut pas songer à placer le pot à eau à côté de la cuvette. Si l'on met ce pot à eau par terre, il faut faire à chaque phase de la manœuvre un exercice de force pour verser de l'eau dans la cuvette. Il n'est pas mauvais, dans ce cas-là, d'avoir travaillé les haltères et les barres. Certains voyageurs

préfèrent mettre leur pot à eau sur une table séparée ou sur le marbre de la cheminée. Ce sont des transports à n'en plus finir. Quand on doit partir le matin de bonne heure et qu'on a un certain respect pour le sommeil de son voisin, on est effrayé du bruit considérable que font entre eux ou contre le marbre tous ces ustensiles de faïence.

Ajoutez à cela que le seau de toilette est généralement tout petit et qu'il faut une adresse particulière pour vider, dans son étroit orifice, une large cuvette à moitié pleine d'eau. Comme on est encore tout vacillant de sommeil, on exécute mal cette opération, et bientôt le plancher est sillonné de petites rigoles tout à fait imprévues. C'est d'ailleurs à ce moment qu'on arrive à se rendre compte du relief du sol, car ces planchers de chambres d'hôtel sont généralement accidentés : les nœuds du bois, les lattes qui se soulèvent, d'autres lattes qui s'affaissent, leur font prendre un aspect très pittoresque à la moindre inondation d'eau savonneuse.

Aussitôt qu'on s'est lavé, il faut faire rentrer au bercail les brosses, les peignes, le savon du nécessaire de voyage. Rien de plus

indiscipliné que ces petits objets. Quand le nécessaire est fermé, quand il est dans la valise dûment bouclée, on remarque sur le bord de la cheminée un petit peigne narquois. On rouvre rageusement la valise et le nécessaire, on met le petit peigne à sa place; on referme nécessaire et valise, et l'on aperçoit, mollement étendue sur la descente de lit, une chaussette oubliée. Tant pis, on la laissera là... On descend l'escalier très vite, son sac à la main. On s'installe dans l'auto. Tout le monde est prêt... Le mécanicien a mis la voiture en marche. Il s'insinue entre les leviers et le volant pour regagner son siège frémissant... Mais on entend de grands cris : « Monsieur ! Monsieur ! » C'est le garçon de l'hôtel qui vous rapporte votre chaussette...

BICHETTE

Bichette était une jument alezane, de petite taille; elle avait une tête fine, mais déparée par des oreilles tombantes, dites oreilles de cochon. Ce qui discréditait encore Bichette, c'est qu'elle était constamment décoiffée. Sa crinière s'en allait à droite et à gauche, et il était impossible de la peigner du même côté.

On me donna Bichette en consigne pour la durée des manœuvres. On m'avait pris, pour la confier à un trompette, ma vieille jument Bretagne, qui m'avait si fortement tracassé pendant les classes, avec ses ruades et son trottinement; on me l'avait enlevée au moment précis où je commençais à m'habituer à elle. Pourtant je fus assez content qu'on m'attribuât Bichette. Je la connaissais de réputation. Je savais qu'elle donnait des coups

de chausson formidables, mais aux chevaux seulement. Elle était extrêmement douce pour les cavaliers. Elle n'avait qu'un défaut, c'était de s'emballer au moment de la charge : elle dépassait les autres cavaliers, et l'on passait grâce à elle capitaine-commandant, c'est-à-dire que l'on galopait victorieusement en tête de l'escadron. Mais on ne chargeait pas tous les jours, et il suffisait d'être prévenu, pour laisser faire Bichette, et en prendre d'avance son parti.

Les cavaliers élégants n'auraient pas voulu de Bichette, qui « dégottait mal ». Mais j'avais renoncé à toute prétention. L'important pour moi était d'avoir une monture docile et courageuse. Bichette me donnait, à ces points de vue, pleine satisfaction.

Je me vois encore sur le bas-côté des routes suivant une longue file de cavaliers, pendant qu'une autre file s'allongeait également sur l'autre bas-côté. Lorsqu'on s'était levé le matin à trois heures, et qu'après la manœuvre on gagnait son cantonnement, on dormait sur la selle, bien calé entre les poches à fer par devant et le manteau par derrière. Bichette suivait toute seule le cavalier qui me précé-

dait. Quant au cavalier de derrière, c'était à lui à ouvrir l'œil ; il savait que Bichette tapait et il n'avait qu'à ne pas amener la tête de son cheval trop près de la croupe dangereuse.

*
* *

Arrivé à l'étape, je m'empressais d'emmener Bichette à l'écart; car, à ce moment-là, c'était moi qui me trouvais responsable des dégâts qu'elle pouvait occasionner derrière elle. Elle était conduite en pénitence, contre un bâtiment isolé, comme un animal pestiféré. Cette mesure de rigueur la laissait complètement indifférente; mais je voulais me persuader qu'elle en souffrait; et, pour la consoler, j'allais lui acheter de l'avoine, en plus de la ration réglementaire. Dans un petit village du Cambrésis, où nous séjournâmes une semaine pour des manœuvres de cavalerie, je donnai tant d'avoine à Bichette qu'elle s'en dégoûta et que, pour ne pas perdre le demi-sac qui me restait, je dus le distribuer à d'autres créatures, qui n'en étaient pas dignes.

Bichette, qui passait presque toutes ses

nuits en plein air, exposée à toutes les intempéries, était si pleine de poussière qu'il était impossible de lui faire le moindre pansage; un peu plus de poussière, un peu moins... il valait mieux la laisser telle qu'elle était. Elle ne s'en trouvait pas plus mal, et moi non plus.

J'ai pensé depuis à Bichette, quand on m'a rapporté cette excellente réponse d'un propriétaire du Midi, qui amenait ses chevaux à Longchamp dans un état assez dégoûtant, sans camail, sans couverture, et tout parsemés de petits brins de paille ramassés sur leur litière.

— Vous devriez, lui disait-on, faire faire du pansage à vos chevaux.

Mais il répondait avec un accent superbe :

— Et *la* lièvre, est-ce qu'on l'étrille, est-ce que ça l'*emmpêche* de courir?

La poussiéreuse Bichette courait très gaillardement. Et elle passait des nuits héroïques, baissant la tête, durant que des averses la nettoyaient un peu en tombant sur son dos résigné, sur sa crinière hirsute, et sur ses oreilles de cochon.

*
* *

Un soir que le ciel était très chargé, j'eus pitié de Bichette. Il y avait, dans la ferme où nous étions, un petit bâtiment couvert. J'y fis installer un matelas pour moi, et, au lieu de laisser Bichette à l'extérieur, je la fis entrer dans cet abri, et je l'attachai à la porte. Elle reconnut mal cette attention ; elle m'empêcha de dormir, en piétinant le sol carrelé et en faisant entendre toute la nuit un bruit sourd et persistant, dont je ne reconnus la cause qu'au lever du jour, quand je m'aperçus qu'elle avait mangé un bon morceau de la porte.

C'était une de ses originalités : elle laissait de l'avoine, mais elle mangeait à sa fantaisie les choses les plus improbables ; je ne parle pas des bouts de corde et des morceaux de tunique, qui sont éminemment comestibles, mais du sable, des pierres, du métal rouillé.

Il me semblait que je la connaissais très bien et que, sans nous faire de grandes protestations, nous étions au fond très amis. Elle considérait mes coups d'éperon comme

des taquineries sans importance, quand je voulais activer son allure, et ne la ralentissait pas pour cela.

Quelques années après, en faisant mes vingt-huit jours dans un régiment de dragons, formé en partie de mon ancien régiment, j'appris que Bichette faisait partie de ce régiment nouveau. Et j'allai lui rendre visite à son écurie. Elle était toujours la même, avec sa tête basse et sa coiffure rustique. Sa robe alezane était à peine un peu plus propre que de mon temps. Je tournai autour de Bichette, je lui tapai sur la crinière et sur le cou... Elle ne me reconnut pas... Je n'avais pas espéré qu'elle me reconnaîtrait, mais je m'étais dit vaguement qu'elle ferait, par hasard, un petit remuement de tête que j'aurais interprété comme un signe d'amitié...

Et je vis bien ce jour-là que Bichette n'était qu'un animal, sans politesse, qui manquait de mémoire comme bien des personnes humaines, mais qui ne savait pas faire semblant de n'avoir pas oublié.

DE BRAVES POTEAUX

J'ai longtemps maudit, au temps ancien où j'étais piéton et où j'avais l'occasion — assez rare d'ailleurs — d'exercer cet âpre métier, j'ai souvent maudit l'institution de la lieue ou du kilomètre. Je me suis bien souvent demandé à quoi elle pouvait servir, et pourquoi les bourgs et les villages n'étaient pas plus près les uns des autres.

Je comprends maintenant à quoi cela répond, et je me dis que si la distance, la distance stupide a été jadis créée, c'était pour suggérer aux hommes l'invention de l'automobile qui la supprime. Pourquoi ont été faits les kilomètres ? Ils ont été faits pour être bouffés.

Quand un piéton aperçoit sur un écriteau : Pont-Audemer 17 k. 2, ce piéton se sent dé-

faillir. Cette inscription, chez maint cycliste de ma connaissance, ne provoque pas un grand enthousiasme. Mais, pour un chauffeur, c'est comme un mets succulent qu'on lui annonce. Plus il y en a, plus ça lui fait plaisir.

Malheureusement, ces écriteaux datent de l'antiquité, de l'autre monde, d'il y a au moins douze ans. On les a fait ainsi à l'usage des chemineaux, des conducteurs de carrioles, ou des pédards fatigués. Sur la plaque bleue, le chauffeur pressé ne voit que de vagues taches blanches.

Il passe rapidement, devine quelque inscription, et se trompe de chemin.

S'il ne fait que de se tromper de chemin, il n'y a pas grand mal. Mais il y a toujours dans la voiture quelque vue plus perçante qui a distingué sur la plaque une indication plus précise. On crie au chauffeur : Vous vous trompez ! Vous vous trompez !... Alors c'est une suite de péripéties inélégantes, le ralentissement, la marche en arrière, et même l'arrêt, le honteux arrêt... Les voici immobiles, les rois de la route, en train de déchiffrer l'écriteau, comme de pauvres petits enfants

d'école primaire devant un tableau noir! Et naturellement une limousine chargée de famille, conduite par un monsieur à barbe blanche, rapplique toujours dans ces moments-là et vous dépasse. Et elle s'en va justement sur la route où nous ne devons pas aller, ce qui nous enlève la satisfaction de « l'avoir ».

Le Kilomètre était l'ennemi du piéton. Le Carrefour est l'ennemi du chauffeur. Il faut avoir fait de l'auto à des vitesses raisonnables. c'est-à-dire assez élevées, pour connaître et pour haïr la bêtise narquoise du carrefour qui, au moment où vous êtes bien lancé, vous arrête... et vous propose une devinette

*
* *

Mes souvenirs de carrefours sont abominables. Il m'est arrivé bien souvent d'occuper dans l'automobile le poste honorifique et dangereux de « lecteur du plan ». C'est une fonction des plus ingrates. Il est bien rare qu'on rende hommage à votre intelligence et à votre sagacité. On exige que vous soyez infaillible... La moindre des fautes, et la plus excusable, vous expose à toutes les avanies. Aussi, cha-

que fois que l'on se mettait en route, étais-je sur le point de renoncer à cette périlleuse dignité. Mais une vanité absurde m'empêchait d'abandonner à d'autres mains la vieille carte fatiguée... Et je recommençais à suivre la ligne rouge, tremblant à l'idée d'une distraction possible, prévoyant jusqu'aux plus petits accidents de terrain, et, longtemps avant d'y arriver, les annonçant au mécanicien.

Mais ce qui me faisait peur, c'était toujours le carrefour... Je l'attendais un quart d'heure à l'avance. Les gens de l'auto, heureux et confiants, souriaient. Je faisais semblant de sourire aussi, le nez sur ma carte... Evidemment elle donnait des indications... Il fallait prendre le doigt de gauche de la patte d'oie. C'était notre ligne rouge. Mais je tremblais à l'idée qu'il pouvait se trouver un doigt supplémentaire que le plan n'indiquait pas. Ce sont des choses qui arrivent... Un chemin neuf, ou bien une amorce de chemin qui vous attire gentiment sur la chaussée bien propre et qui finit misérablement dans des ornières ou dans un champ.

Les affres sans nombre que j'ai connues à l'approche des carrefours auront peut-être

leur utilité. Car elles m'ont inspiré une idée, que je m'empresse de livrer à mes semblables, pour le grand profit des chauffeurs, et la tranquillité des lecteurs de plans.

Nous sommes d'acord sur un point, n'est-ce pas ? Les anciens poteaux ont fait leur temps. Je ne demande pas de les abattre et de les brûler, car, même en laissant de côté leur valeur ornementale, ils sont de quelque utilité pour les cyclistes et les piétons. Mais il nous faut, à nous chauffeurs, des poteaux qui seront nos braves poteaux et qui, munis d'écriteaux bien lisibles, se dresseront au tournant des routes comme de bons génies, et déjoueront les ruses, les perfidies, l'esprit malin des carrefours. Nous avons déjà pour les descentes, les tournants dangereux, les passages à niveau, de ces divinités tutélaires. Il nous en faut à tous les carrefours. Ça sera long. Ça ne viendra que peu à peu. Mais il faut que ça commence à venir.

Est-ce qu'un jour un de ces fabricants de pneus célèbres, qui nous offrent à des conditions vraiment bienveillantes de ces guides-réclames si précieux, est-ce qu'un de ces Mécènes avisés de l'automobilisme n'aura pas

l'idée de nous donner — pour commencer — deux ou trois mille poteaux, dont la pancarte se composera simplement d'une planche peinte en blanc et traversée par une ligne rouge? Ils nous feront hommage en même temps d'un plan, où les bons chemins seront tracés en rouge, conformément aux indications des poteaux. Quand nous nous trouverons en présence de quatre routes, dont deux par exemple seront indiquées en rouge, le plan et le poteau consultés en un quart de seconde, nous diront tout de suite la route qu'il faut prendre.

Je déplorais toujours en lisant des plans que le sol de la bonne route ne fût pas peint en rouge, au lieu de se confondre comme couleur avec le sol des routes voisines. Ce serait là une combinaison bien coûteuse. Le procédé que j'indique aujourd'hui (et que d'autres peut-être ont déjà imaginé) entraîne à de moins grandes dépenses de couleur.

Si l'on adopte mon idée, je crois que j'aurai bien mérité de mes frères en automobilisme. Ils en seront quittes pour m'offrir un banquet, auquel par avance je m'excuse de ne pouvoir assister, étant au régime.

UN MALADE

Il y a des gens qui ont peur du téléphone. Ce sont généralement des vieillards, parfois de vieux messieurs cultivés et de bonne éducation. Cette invention a pour eux quelque chose de surnaturel. Ce phénomène les inquiète, comme celui des tables tournantes. C'est en tremblant qu'ils prennent en main les récepteurs. On dirait qu'ils vont subir une opération électrique. Et quand la communication s'établit, ils ont l'air extasié de la bonne Lorraine lorsqu'elle entendait des voix.

Il y a d'autres gens que le téléphone dégoûte, non pas qu'ils le considèrent comme un être magique, mais à cause du diabolisme purement humain des demoiselles du téléphone. Ceux-là, ménagers de leurs nerfs, soucieux de leur tranquillité, préfèrent ne pas se

lancer dans des aventures aussi compliquées. Ils savent très bien tout ce qui les menace : l'attente exaspérante devant l'invisible, cette réponse qui sort inopinément ou ne sort jamais du silence, puis les sollicitations de Wagram appelant le muet Gutenberg, ou de Gutenberg réclamant vainement l'impassible Wagram. Ils connaissent aussi l'erreur de numéro, la gaffe de la demoiselle ; ils sont résignés d'avance à en subir la peine. Car si l'on « coupe » brusquement deux abonnés en train de causer d'affaires urgentes, jamais personne n'intervient quand il s'agit de séparer deux personnes unies par erreur ; elles restent enchaînées jusqu'à la fin des jours.

Les gens paisibles évitent donc d'éprouver ces impatiences, ces affres, ces désespoirs, et réduisent leur vie téléphonique à son minimum : répondre à la sonnerie quand on les appelle, et payer quatre cents francs par an.

*
* *

Mais il y a, il ne faut pas se le dissimuler, des passionnés du téléphone, des maniaques chez qui le besoin de communiquer a pris une

forme morbide. J'ai étudié particulièrement ce cas chez un grand jeune homme mince de ma connaissance. Il ne peut pas voir un appareil sans s'en approcher avidement. Il est là, la bouche ouverte sur la plaque, comme pour une séance d'inhalation où il aspirerait quelque vapeur grisante. Et il demande constamment des numéros... Et il les obtient, lui, parce qu'il y met une obstination passionnée... Si nous l'écoutons, nous nous rendons compte au bout d'un instant qu'il s'agit d'une conversation tout à fait insignifiante. Mais c'est une conversation téléphonique. Tout est là. Il ne se donnerait pas la peine de dire le quart de tout ce qu'il dit s'il ne le disait à distance. Il veut bien nous parler quelquefois, quand nous sommes auprès de lui... S'il nous tient au bout d'un fil, il ne nous lâche plus, surtout à l'heure des repas, pendant que le morceau de viande s'attiédit sur notre assiette, au milieu de sa sauce figée...

Il est toujours déplaisant, quand on forme un groupe, de voir quelqu'un se séparer de vous, vous lâcher pour des gens éloignés. Difficile à supporter à Paris, le téléphonomane, en voyage, surtout en auto, devient « inassi-

milable ». Quand on arrive dans un hôtel, il se précipite au bureau. On sait de quoi il va s'informer, et ses compagnons apitoyés se regardent avec tristesse. De la table, où pendant longtemps sa place reste vide, on entend de loin ses appels : « C'est vous, Paris? C'est vous, Paris? » Toutes ses haltes se passent ainsi, à évoquer la Ville Lumière !

Parfois il vient se rasseoir au milieu de nous, et nous dit : « J'ai le numéro 15. Mais ça ne sera pas long, car à cette heure-ci il y a beaucoup de numéros qui laissent passer leur tour. » Il ne trouve autour de lui que le mutisme le plus hostile. Nous ne sommes contents que lorsqu'on lui colle un numéro très élevé, 80 ou 90, comme dans certaines villes de Normandie, parce que, dans ce cas, la question est réglée; nous n'aurons pas le temps d'attendre. Mais quand nous savons qu'à la fin du déjeuner il aura le numéro 1 ou 2, nous prévoyons qu'il va nous infliger un quart d'heure de retard, et nous lui parlons avec une politesse un peu froide. Nous lui demandons si c'est bien important, ce qu'il a à dire à Paris... Il nous répond toujours que c'est d'une importance suprême. Alors on fait

intervenir de perfides raisons. On lui dit que nous n'avons qu'un temps limité pour aller à la prochaine ville... Les phares éclairent mal, et on ne peut pas voyager la nuit.

* * *

On finit souvent par lui faire remettre sa communication à plus tard... Ne vaut-il pas mieux, dit quelqu'un, qu'il s'en débarrasse une bonne fois ? Mais non, car cette communication demandée et obtenue, il en redemanderait une autre...

Quand on passe dans une localité et qu'il aperçoit sur un petit bureau de poste l'écriteau du téléphone, son visage exprime un désir tellement douloureux que nous évitons de le regarder à ces moments-là.

Je me souviens de la joie qu'il eut un jour quand, dans un chef-lieu de canton, un des pneus éclata. C'était la panne forcée. La voiture était à peine arrêtée qu'il avait déjà disparu.

C'était un petit bourg charmant. Nous nous étions arrêtés sur un grand champ de foire jalonné de bornes, entouré de maisons basses

que coiffaient d'énormes toits ; au bout de la place, une longue halle de pierre semblait se traîner, déprimée, déformée par la vieillesse. Nous allâmes visiter une petite église qui nous enchanta, et où nous admirâmes le bleu foncé de vitraux très anciens.

Le téléphonomane passa ces trois quarts d'heure dans sa petite cabine, à gémir après un Caen insaisissable. Il revint à nous sans avoir pu obtenir sa communication. Il nous fit nous dépêcher, car il avait hâte d'arriver à l'étape pour demander encore la ville de Caen ; nous ne sûmes jamais pourquoi.

La vie de ce malheureux est très compliquée. Car le téléphone de ville à ville offre des complications encore plus variées que le téléphone urbain. On perçoit dans la brume, à travers des grésillements ou dans des bruits de vent et d'orage, un petit murmure, des plaintes impuissantes... Mais rien ne guérit le téléphonomane de sa fatale passion. Plus sa conquête est difficile, plus il s'exalte. Il ne faut pas essayer de rien lui dire. Il ne s'agit pas de le contrarier. C'est un malade.

LES MÉFAITS DU SOLEIL

L'auto pouvait emmener huit personnes.

Mais c'était y compris le mécanicien.

D'autre part, il n'était pas prudent de mettre quelqu'un sur le marchepied.

Et puis, il valait mieux, eu égard aux pneus, ne pas surcharger l'arrière de la voiture. Aussi, bien que l'on pût tenir trois sur la banquette du fond, on ne s'y mettait d'ordinaire que deux.

Enfin, il n'était pas mauvais de laisser une place libre à l'intérieur, de façon à pouvoir hospitaliser, en cas de pluie, la personne qui se trouvait assise à côté du mécanicien.

Il fallait donc, pour toutes les excursions un peu importantes, compter sur quatre places. D'où la triste nécessité de partager la troupe des invités en deux, de n'en emmener qu'une

partie et de laisser les autres au jeu de dames, aux réussites et aux travaux des champs.

*
* *

Les travaux des champs consistaient surtout à aller regarder une batteuse mécanique dont le souffle régulier s'entendait dans le pré, au bout du jardin.

Mais la batteuse mécanique ne fonctionnait que pendant quelques jours. Le reste de la saison, les travailleurs des champs étaient obligés de se croiser les bras, assis dans des fauteuils d'osier. Ils n'avaient d'autre emploi que d'amuser les chiens, en lançant très loin de petits cailloux, que ces bêtes fidèles rapportaient en toute hâte comme si c'eût été des objets de valeur.

Heureusement qu'un jour, un riche seigneur des environs, qui possédait un phaéton et une victoria, passa dans une de ses voitures et recueillit les invités abandonnés.

Et l'on organisa, séance tenante, le plan d'un déjeuner champêtre.

*
* *

Ce déjeuner n'aurait lieu que le surlendemain. Car il fallait bien compter toute une journée pour les préparatifs d'un pique-nique, qui sont toujours au moins aussi intéressants que le pique-nique lui-même.

Le riche seigneur fournissait les vins, les pains, les viandes. Nous autres, nous devions apporter les fruits, les gâteaux, les œufs durs, les fromages.

Il s'agissait d'aller à Caen pour nous procurer ces victuailles. Car nos arbres fruitiers ne donnaient de fruits que deux mois après les autres arbres de leur espèce et nos quatre poules ne faisaient, à elles toutes, qu'un petit œuf par semaine.

Nous prîmes donc rendez-vous sur la route avec un petit train qui se fait fort de conduire à Caen les personnes du pays, à condition qu'on le laisse prendre tout son temps, s'arrêter autant qu'il lui plaît dans les patelins les plus inutiles. Cette sorte de train léger, avec sa légéreté habituelle, arriva une demi-heure trop tard au coin de route où nous l'attendions. Mais en dépit de stations sans nombre au bord du canal, le miracle quotidien de son arrivée à Caen s'accomplit encore

ce jour-là. Nous parvînmes enfin dans cette rue Saint-Pierre si encombrée chaque jour de chauffeurs pillards, qui mettent à sac les pâtisseries, les charcuteries, les fruiteries, les bazars, les librairies, les merceries, les pharmacies, non sans laisser toutefois des indemnités aux timides commerçants ainsi dépouillés de leurs marchandises.

*
* *

En raison de ma profonde connaissance du pays, de mon âge mûr et d'une promenade à bicyclette que j'avais faite un mois auparavant à travers le canton de Troarn, j'avais été choisi comme guide de l'expédition vers le déjeuner champêtre. Et l'on s'était même fié à moi pour désigner l'endroit où l'on s'arrêterait, et où l'on disposerait sur le gazon les serviettes, les assiettes et les vivres. Avec une grande assurance, j'indiquai Banneville-la-Campagne. Je me souvenais d'une merveilleuse allée d'arbres, d'une ombre auguste, de frais bas-côtés herbus. Un château voisin ornait de noblesse et d'histoire ce décor de verdure.

La route, pour arriver là, n'était pas très plaisante.

Après une plaine sans arbres, nous traversâmes par une étouffante chaleur, des villages usés qui semblaient vides. Ils étaient pleins de soleil jusque dans les plus petits recoins. Mais je disais : « Nous allons arriver à Banneville ! » et cette annonce de terre promise ranimait tous les courages. Du siège d'arrière du phaéton, j'entendais le trot résigné de notre cheval, et je voyais derrière moi la jument de la victoria qui s'en allait, la tête haute, comme hypnotisée, et qui jetait alternativement ses jambes en avant, tel un cheval automate.

C'était vrai que nous arrivions à Banneville. A ma profonde stupeur, l'aspect du pays ne changeait pas... Toutefois ce n'était pas encore la route feuillue... Nous parvînmes, un petit mur tourné, à l'allée d'arbres, et je n'entendis autour de moi aucun cri de soulagement et d'enthousiasme.

Pourtant les arbres étaient toujours là. Mais ils n'avaient plus le même aspect. Toujours aussi séculaires, ils paraissaient certainement moins vénérables, ne laissaient tom-

ber à leurs pieds qu'une petite traîne d'ombre ridicule. L'herbe des bas-côtés était flétrie par la poussière. Le château voisin, sous le soleil qui l'accablait, avait perdu sa noblesse : ce n'était plus qu'un bâtiment.

On cherchait vainement autour de soi un endroit pour déjeuner...

*
* *

Tout le monde avait mis pied à terre. Je détournai mes regards pour ne pas voir les yeux sévères des hommes, méprisants des dames, moqueurs des jeunes filles. La faveur populaire avait tourné. Je n'étais plus celui que l'on suivait docilement et religieusement dans la campagne, j'étais devenu le chef indigne, le mauvais berger.

Heureusement pour moi, on n'avait pas le temps de m'accabler. Il faisait chaud et l'on avait faim. A mon grand soulagement, quelqu'un proposa de retourner à la maison; nous en étions séparés par deux lieues à peine. On rentra en silence et l'on déjeuna dans une salle à manger très fraîche, et l'on finit même par se trouver très heureux d'avoir fui le plein

air inhabitable et la grossière violence de l'astre du jour.

Mais on me parla peu...

Je suis retourné à Banneville-la-Campagne. J'aurais voulu y emmener tous ces gens pour les persuader que c'était le soleil, et non pas moi, qui avait tort. Mais ils m'ont dit qu'il suffisait d'une fois. Et je n'ai eu que l'âpre satisfaction d'avoir été victime d'une injustice. Banneville-la-Campagne et autres lieux sont des asiles charmants quand le soleil indiscret ne se met pas en tête de vous en faire les honneurs.

VERS FONTAINEBLEAU

Cette jeune Parisienne n'était jamais allée à Fontainebleau.

Il faut dire qu'elle avait surtout habité le huitième arrondissement, dans les environs de la gare Saint-Lazare. Or, il est très pénible, quand on a une gare si près de chez soi, d'aller chercher la gare de Lyon.

Evidemment on peut aller à la gare de Lyon si l'on part pour un grand voyage. Alors le long raid en voiture nécessaire pour atteindre cette gare, n'est pas en disproportion avec le voyage en chemin de fer. C'est ainsi que la jeune femme en question s'était appuyé maintes fois le trajet de la gare de Lyon, mais pour des voyages qui en valaient la peine. Les rapides qui l'entraînaient qui vers Lyon, Avignon, Marseille, qui vers Bourg, Ambérieux et Genève, passaient comme des fous dédai-

gneux devant Fontainebleau et la charmante ville de Moret, après avoir brûlé Villeneuve-Saint-Georges et Melun. Les rapides ont la rage de ne s'arrêter qu'à Laroche. Ce pays cependant n'a rien de curieux, au moins dans les alentours de la gare. Il faudrait consulter là-dessus, Franc-Nohain, qui a chanté mieux que personne les aspirations des locomotives et l'âme résignée du tender, des wagons et du fourgon à bagages.

*
* *

Notre jeune Parisienne nous disait donc qu'elle n'avait jamais été à Fontainebleau et qu'elle projetait de s'y rendre un jour prochain, maintenant que l'on pouvait aller de la gare Saint-Lazare à la gare de Lyon en Métro, en passant par le centre de la terre. C'est alors que notre ami Jos nous proposa d'aller à Fontainebleau en automobile. Deux d'entre nous avaient déjà fait le trajet en chemin de fer, attirés là-bas par des forces supérieures à la volonté humaine (des feuilles de convocation pour des périodes de vingt-huit ou de treize jours).

Mais personne n'avait été à Fontainebleau en automobile. Personne ne connaissait la route; c'est ce qui explique qu'on ait pu concevoir un dessein aussi téméraire et aussi fou.

*
* *

Nous partîmes donc un matin, gais et confiants, de la place de la Concorde. Nous partîmes tranquillement à dix heures et demie. Nous avions à faire une soixantaine de kilomètres, et nous pensions être à Fontainebleau pour déjeuner. Ce simple détail prouve notre candeur.

De la place de la Concorde à la porte de Charenton, les routes sont tracées. Il y a même des plaques bleues à certains angles et l'on s'y reconnaît assez aisément. Mais, à la barrière, les difficultés commencent, d'autant qu'on ne peut pas s'arrêter pour demander un renseignement. En Normandie, les gens vous renseignent d'une façon rapide et erronée. Aux environs de Paris, ils vous induisent dans les mêmes erreurs, mais après de longues conférences. L'homme auprès de qui vous vous êtes arrêté ne vous lâche plus. Ce n'est

pas seulement la route qu'il a la prétention de vous indiquer, mais la bonne route, le raccourci plein d'astuce, ou bien le détour ingénieux qui vous permet d'éviter le pavé. On se perd dans toutes ces explications et l'on finit par arriver au bord de l'eau, presque dans la vase, au bout d'un chemin qui avait brillamment commencé et qui finit piteusement en ornière contre un petit mur imbécile.

Il y a une certaine superstition chez nombre de chauffeurs : c'est que la bonne route, très simple et très nette, qui se présente naturellement devant vous, ne peut pas être la bonne route, parce que ce serait trop facile, et parce que le Destin n'est pas si complaisant. Une perversité spéciale, la perversité topographique, vous fait prendre une route à côté qui doit être la bonne, ainsi que vous en avertit un de ces instincts qui ne trompent jamais.

*
* *

Cependant, ce jour-là, malgré les renseignements des habitants, malgré notre flair d'explorateurs, nous nous trouvâmes sur la bonne route, entre Choisy-le-Roi et Villeneuve-Saint-

Georges. La Providence avait son idée : elle ne voulait pas que nous nous écartions ce jour-là du vrai chemin, parce qu'elle savait bien que d'y rester c'était ce qui pouvait nous arriver de pire.

J'ai oublié de vous dire, bien que ce détail ait son importance, que nous avions trouvé à la barrière une pluie des plus confortables, qui tombait consciencieusement depuis le matin (nous ne savions pas encore pourquoi, et nous ne le comprîmes que plus tard).

Un peu avant d'arriver à Villeneuve, nous nous aperçûmes brusquement que la route était barrée pour cause de rechargement. Aucun écriteau préalable ne nous en avait avertis. On voulait nous laisser la surprise. Un homme qui était là s'offrit à nous indiquer le détour nécessaire pour rejoindre la route un peu plus loin. Ce pilote amateur prit place à côté du mécanicien et nous dirigea dans un petit chemin qui n'était pas même de l'âge de pierre, mais de l'âge de boue. On passa sous un pont de chemin de fer qui pouvait se croire ce jour-là promu à la dignité de pont de rivière, car le sentier qu'il franchissait était devenu un joli ruisseau, dont

l'onde était opaque ainsi qu'aux plus mauvais jours.

Enfin, nous atteignîmes Villeneuve, et l'auto s'élança fièrement vers Montgeron, qu'elle dépassa rapidement pour entrer dans la forêt de Sénart. Là nous étions dans la vraie route de Fontainebleau...

Notre voiture s'y comportait avec vaillance, comme une barque de pêcheur par le gros temps. C'est à ce moment que nous comprîmes pourquoi la Providence avait fait pleuvoir. Les trous innombrables étaient pleins d'eau, afin que personne ne pût d'avance en évaluer la profondeur; on ne s'en rendait compte qu'en passant dedans, par l'importance du cahot.

Nous entendions de temps en temps un bruit inquiétant, c'était, quelque part dans la voiture, quelque chose en bois ou en fer qui tapait contre quelque autre chose en bois; on arrêta à deux ou trois reprises, mais on ne vit rien.

— C'est exaspérant, dit quelqu'un, comme nous venions de nous remettre en marche, c'est exaspérant ces bruits dont on ne devine pas la cause...

A ce moment, un pneu éclata et mon ami

eut la satisfaction d'entendre un bruit dont la cause était évidente.

Car la route de Fontainebleau, véritable parcours de cross-country, agrémentée de petites dunes, de murs en terre, de petits talus à revers, est encore par surcroît ornée de clous à l'instar de nos plus belles routes plates.

Nous arrivâmes à Lieusaint, puis à Melun, à une heure vague, et nous y prîmes un repas indéterminé — déjeuner ou dîner. — Les garçons ne savaient pas s'ils devaient nous servir ou non du potage.

Et notre compagne de voyage ne put pas encore cette fois voir Fontainebleau!

On m'a dit qu'il y avait tout de même un moyen pratique d'arriver à Fontainebleau, par Corbeil, paraît-il. Mais je ne garantis rien, et je conseillerai plutôt aux chauffeurs parisiens de faire un grand détour par Etampes, Orléans, de revenir par Sens et d'aborder traîtreusement par l'est ce Fontainebleau inaccessible, séparé de Paris par la terrible route de Montgeron, si hérissée d'obstacles que les auteurs des drames les plus lyriques et les plus épiques hésiteraient à y lancer leurs héros fabuleux.

LE VENT DANS LE DOS

J'avais fondé, il y a près de deux ans déjà, une société spéciale d'Audax, les Audax en palier. Cette société se divisait elle-même en deux branches : les Audax de grande vitesse et les Audax de petite vitesse. J'étais président de la seconde branche.

La société des Audax de petite vitesse en palier (A. P. V. P.) ne se composait pas de vieillards et de malingres. Elle comprenait au contraire des gaillards de bonne taille de vingt à quarante ans, aux jarrets renforcés, aux poumons de première marque. Mais ces athlètes s'étaient trouvés réunis par une particularité de conformation qui leur était commune : ils avaient tous les côtes en long.

Les gens qui sont ainsi construits ont une horreur de la verticalité et une prédilection

marquée pour la position dite de l'athlète couché. Mais cette position de l'athlète couché, si saine, si naturelle, qui empêche si judicieusement l'hypertrophie des muscles, le développement exagéré du biceps, des cuisses et des mollets, cette position si rationnelle qu'elle est la moins fatigante de toutes, ne laisse pas cependant de fatiguer à la longue les personnes qui en abusent. C'est d'ailleurs parce qu'elles en usent sans méthode. Elles restent trop longtemps sur le dos ou sur le même côté. Il faut au prix d'un effort, d'ailleurs minime, varier de temps en temps la position. Je sais bien que pour les athlètes qui pratiquent ce sport, le moindre effort est pénible. Il s'ensuit qu'ils éprouvent une courbature gênante, et qu'au bout d'un certain temps, l'inactif le plus déterminé se trouve contraint de reprendre pour un instant la position verticale, et même d'accomplir ces mouvements barbares qui consistent à mettre le pied droit devant le pied gauche, puis le pied gauche devant le pied droit et ainsi de suite, pendant cinq minutes, de façon à parcourir un petit circuit qui, au bout de quelques minutes, ramènera l'athlète à son point de départ. Mais ce petit délasse-

ment est de trop courte durée. A peine recouché, on retrouvera sa courbature, parce que le temps de travail a été trop court.

*
* *

Il fallait donc trouver un exercice qui éloignât l'athlète de son lit pendant un temps appréciable, de façon à lui rendre, au bout de quelques heures, toutes ses bonnes dispositions naturelles à rester étendu. C'est ce besoin de mouvement, qui est une des tristes imperfections de la nature humaine, que devait contenter cet exercice peu douloureux du cyclisme en palier. Nous choisîmes donc comme centre de nos manœuvres une région bien plate et que ne désolait aucun de ces accidents de terrain qui jettent la consternation sur nos plus belles routes. Mais la côte abrupte ou traîtreusement douce, la descente rapide, qui oblige à peser sur les pédales, ne sont pas les seuls fléaux de nos chemins de grande communication. Il y a encore, il y a surtout le vent, le vent despotique et obstiné, avec qui on ne raisonne pas, quand il à décidé de ne pas aller de votre côté.

C'est à un de ces vents pareils que j'ai eu affaire, la saison dernière, un jour que j'avais pris à bécane la route d'Ouistreham à Luc-sur-Mer. Elle est admirablement plate, cette route, et plutôt agréable en temps ordinaire. Quelquefois même on y rencontre un petit train Decauville vraiment très accueillant. Seulement ce n'était pas l'heure du Decauville... Et c'était l'heure du vent... Passe encore s'il était venu dans ma direction. Mais il était probablement attendu du côté de l'Est. C'était son affaire et il n'avait qu'à y aller. Il aurait aussi bien pu ne pas suivre le ras du sol, puisqu'il avait plusieurs étages atmosphériques à sa disposition. Pourquoi m'entraînait-il de son côté ? C'était d'une tyrannie absurde ; il n'y avait pas à raisonner. J'aurais dû me soumettre, c'est évident.. D'autant que le vent, si malveillant quand on le contrarie, devient d'une amabilité, d'une prévenance presque excessive quand on veut bien aller dans sa direction. Il vous pousse gentiment, il vous fait faire du vingt-cinq et même du trente à l'heure.

Et vraiment, puisqu'il nous offre de pareils avantages, il n'y a pas de raison pour le contrarier. Car, au fond, à bien examiner les

choses, il est bien rare qu'on ait des raisons valables pour aller dans une direction plutôt que dans une autre, quand on n'est pas facteur rural. Ainsi l'année dernière, au lieu de lutter stupidement contre les éléments, pour aller à Luc-sur-Mer où je suis attendu, j'eusse bien mieux fait de suivre le vent et de m'en aller à Cabourg déjeuner chez d'autres amis qui ne m'attendaient pas. C'est d'ailleurs la façon la plus polie à la campagne d'aller déjeuner chez des gens; si on les prévient, on les oblige à des frais, à faire revenir de Paris des prunes, des pommes, du fromage et des volailles.

*
* *

C'est en m'inspirant de cette idée qu'il ne faut jamais contrarier le vent que j'ai établi l'année dernière le programme des excursions de mes Audax de petite vitesse en palier.

J'avais choisi naturellement le centre de la France, en m'éloignant le plus possible des chaînes de partage des eaux, afin d'éviter les contreforts, douces collines, riants coteaux et autres mauvaises plaisanteries.

Chaque matin, à l'heure où le soleil se levait

(au-dessus de New-York), je réunissais mes A. P. V. P. sur la place publique de la petite ville où nous avions passé la nuit. Le capitaine de route consultait les vents par le système consacré du doigt mouillé. Aussitôt l'avis reçu, on buvait un dernier verre et l'on partait dans la direction indiquée.

Si, en cours de route, le vent s'avisait de changer d'idée — et ça se sentait tout de suite à une pression qu'il avait l'obligeance d'exercer sur l'avant de nos machines, eh bien ! nous n'étions pas durs, nous suivions son idée nouvelle, même si elle nous ramenait à notre point de départ.

Ce mode de voyager a des avantages qu'il est superflu d'énumérer. D'abord il supprime l'usage des plans, puisque c'est le vent qui veut bien indiquer la route et les erreurs d'itinéraire sont bien moins fréquentes, puisqu'il n'y a plus d'itinéraire.

Nous avions parmi nos Audax un philosophe. C'est lui qui me disait :

— A votre place, je n'aurais pas prévenu nos collègues que nous suivions tout bonnement le vent. Vous leur auriez parlé ainsi : « J'ai fait un itinéraire, mais je ne vous l'in-

diquerai pas, pour vous laisser la chance de l'imprévu. » Vous auriez donc suivi le vent, en ayant l'air d'être suivis par lui. Quelle vanité, quelle présomption d'avoir des projets, des résolutions, comme si ça n'était pas au delà des forces humaines ! Quand on suit le vent, le hasard et les événements, on en tire le plus de profits possible. Vos Audax auraient marché victorieusement à trente à l'heure. Ils se fussent admirés réciproquement et eussent admiré leur chef, et personne n'eût songé à rendre grâce au vent qui nous soufflait dans le dos.

JOYEUX PIÉTONS

L'automobile a un grave inconvénient : elle nous fait connaître une tristesse que nous ignorions, la souffrance d'en être privé tout à coup.

On est impuissant et penaud, comme dut être, je pense, l'ogre de la légende, quand il se réveilla tout à coup sans ses bottes de sept lieues, grâce auxquelles en quarante ou cinquante enjambées il eût couvert un circuit de Grand Prix mettons soixante à cause des tournants qui l'eussent obligé à raccourcir le pas. (Et le voyez-vous s'engageant dans le Tour de Paris !)

J'étais donc, ces jours-ci, dans la situation de ce personnage légendaire le jour où on lui avait « fait » ses bottes, n'ayant plus à ma

disposition la 40-chevaux qui égrène et sème les bornes kilométriques et demi-kilométriques.

Et j'avais à faire, pour aller déjeuner chez un ami, une lieue à pied sans bottes de sept lieues, avec de modestes souliers de bains de mer de soixante-dix centimètres.

Une pente assez agréable me conseilla d'aller là-bas à bicyclette, mais je savais que ces bonnes dispositions de la route changeraient radicalement quelques heures plus tard, quand je la reprendrais en sens inverse.

Les routes sont ainsi faites. Il faut savoir les prendre.

*
* *

Ma première impression fut que pendant la nuit quelqu'un avait volé les bornes, car même la première, une de cinq cents mètres, n'arrivait pas.

J'essayai de me faire croire qu'une certaine pierre enfoncée en terre était cette borne, qu'un accident quelconque avait détériorée; mais je vis bien tout de même que c'était la simple limite d'un champ. Elle était grise et

sale et ne remplissait certainement aucune fonction officielle.

J'aperçus enfin, de l'autre côté d'une très large bande de soleil, une pierre blanche taillée, insolemment immobile, et qui ne faisait aucun effort pour venir à ma rencontre, elle qui d'ordinaire se précipitait servilement au-devant de l'automobile.

J'eus la tentation, en arrivant près d'elle, de l'humilier et de m'asseoir dessus... Elle avait tout prévu et présentait à son sommet une arête vive et peu engageante.

La route était bordée par un petit mur qui me fournissait un peu d'ombre pour mes jambes. J'avais la tête sous un soleil stupide, d'une férocité sans exemple, qui en mettait tant qu'il pouvait, sans savoir pourquoi, pour chauffer...

Le grand avantage de la passion, c'est qu'elle nous fait passer le temps; mon indignation contre le soleil m'amena plus vite que je ne l'aurais cru à la borne kilométrique, arrondie et plus hospitalière. Mais ce soleil, qui m'en voulait décidément, s'en était emparé; elle était inabordable...

Cependant une sueur abondante s'était mise

à couler tranquillement sur mon front et le long de mes joues. J'en éprouvai un certain soulagement et une sorte d'orgueil.

J'avais en somme couvert près de douze cents mètres. Ma satisfaction était gâtée cependant par l'idée qu'il y en avait encore quelque chose comme deux mille huit cents...

Je me mis à compter mes pas ; je m'arrêtai découragé au chiffre de quarante... Il valait mieux marcher sans penser à rien... Et je ne pouvais m'empêcher de penser au soleil et à la route.

Je fermai les yeux... C'était encore un système. Mais il ne m'offrait qu'une chance d'abréger mon voyage en le terminant brusquement au fond d'un fossé.

*
* *

Tout arrive, même la borne du deuxième kilomètre. J'étais parvenu à la moitié de ma route. J'essayais de me figurer ce que représentaient, à Paris, ces deux kilomètres restant à parcourir. C'était un peu plus que l'avenue des Champs-Elysées. Elle est bien longue.

Je parvins à une ferme qui correspondait à

peu près au Grand Palais; puis à un bouquet d'arbres... le carré Marigny. Et j'étais en vue du rond-point et de la troisième grande borne quand j'entendis un beuglement d'auto. J'affectai de ne pas voir ces chauffeurs dont je craignais la pitié narquoise. Mais, quand elle m'eut dépassé, la voiture freina bruyamment... On m'appelait par mon nom... Ces gens allaient déjeuner précisément chez l'ami qui m'attendait.

Ils m'invitèrent à prendre une place vide, que je fus sur le point de refuser. J'étais un peu déçu, du moment que j'avais fait les trois kilomètres, de ne pas me payer la gloire complète d'avoir couvert la route en entier.

Je ne savais pas quel aspect j'avais à ce moment-là. Toujours est-il que ces chauffeurs s'occupaient de moi comme si je m'étais trouvé dans une ambulance urbaine. Je prenais un ton dégagé, je disais que j'aimais assez la marche. Mais leur pitié ne s'arrêtait pas... Et je n'arrivais pas à empêcher ma sueur de couler. Je n'osais sortir, pour m'éponger, les deux mouchoirs trempés dont je sentais l'humidité dans ma poche. Plus j'affirmais mon goût pour les exercices physiques, plus on me prodiguait des paroles de réconfort; on me conseillait de

prendre un cordial et de me faire frictionner à l'embrocation.

J'avais projeté, à l'arrivée devant le perron, de sauter de la voiture avec légèreté, pour attester mon état de fraîcheur. Mais le mécanicien et le propriétaire de l'auto étaient descendus avant moi, et, me prenant chacun par un bras, sous les regards attendris de vingt-cinq personnes, me faisaient toucher terre avec d'infinies précautions !

NOUS ROULONS...

Deux partis se sont formés à bord de la voiture : le parti de la vitesse et celui de la prudence.

Le parti de la vitesse comprend le mécanicien et le propriétaire de la voiture, qui est assis sur le siège à côté de son mécanicien. Il s'est acheté une casquette extraordinaire, qui n'est pas sans analogie avec les masques à œillères qu'on met sur la tête des chevaux craintifs. Cette casquette donne à celui qui s'en coiffe une intrépidité sans égale.

Il faut donc que la voiture aille très vite. Mais elle ne va très vite que si la route est droite, avec un sol bien plan ou incidenté de petites montagnes russes.

Quand le chemin se met à tourner, on ne peut pas se lancer, on ne voit qu'à cent pas

devant soi, chaque tournant pouvant nous ménager une rencontre, soit d'une de ces carrioles si bien comprises qu'elles barrent la route instantanément quand le cheval fait un écart, soit de trois ou quatre vaches flâneuses, qui s'en vont en pensant à autre chose.

Sur la route nationale, à la bonne heure ! Le mécanicien est tout à la joie. Lui, ce qu'il demande, c'est que son moteur tape dur et bien. Aussi aime-t-il la route nationale, toujours la même. Aussi déteste-t-il la route communale, où il faut modérer la marche, non seulement à cause des tournants, mais pour éviter à l'occasion ces perfides cailloux, malfaiteurs de petits chemins, dont l'arête vive entre dans l'enveloppe comme un couteau dans de la pâte à beignets.

Madame, chef du parti de la prudence, est dans le fond de la voiture, entourée de deux ou trois invités qu'elle a gagnés à sa cause. Sur la grande route, la vitesse la rend malade. Elle croit voir surgir à chaque instant d'un chemin latéral la carriole inopinée. Elle s'épuise à dire : « Cornez ! Cornez ! » Elle tremble à l'idée d'écraser des chiens. Quand elle aperçoit un chien à deux kilomètres, c'est

deux minutes d'angoisse, surtout quand on a affaire à ces grands feignants de chiens qui ne se dérangent qu'au dernier moment.

*
* *

Les poules, il y en a trop. Il faut prendre son parti de ce petit fléau. Les poules sont inconsidérées, aussi bêtes vraiment que des femmes qui s'affolent, quand elles courent devant l'auto avec leurs jupes retroussées et leurs petits chapeaux de quatre sous.

Monsieur, pour choisir la route nationale, donne pour excuse qu'il ne veut pas abîmer ses pneus. Ce qu'il ne veut pas dire, c'est qu'il aime surtout avaler des kilomètres par grandes lampées, et non à petits traits, avec des à-coups, comme sur les chemins tournants. Madame, elle, n'avoue pas toujours qu'elle a peur. Elle préfère dire qu'elle aime le paysage.

Quand on se trouve en présence d'une bonne côte, là, au moins, on est plus tranquille. Mais la montée finit trop vite. Cette voiture est une « aplanisseuse de côtes » incomparable. On dirait qu'elle les rabat

sous ses roues dominatrices. On arrive au faîte sans s'en apercevoir. Et, brusquement, des lieues de pays se découvrent de toutes parts, s'étalent d'un seul coup, une immensité se révèle qui n'existait pas une seconde auparavant. C'est au fond de la voiture des cris d'admiration que l'on retient malgré soi, car l'on craint que le mécanicien, en entendant ces cris, ne se croie obligé de regarder le paysage.

Cependant, la voiture, toujours beaucoup trop rapidement au gré de Madame, roule sur la descente. On a débrayé ; elle roule comme abandonnée à elle-même. C'est une chute douce et terrifiante. Madame gémit de plus belle : « Un si beau pays ! Et l'on ne s'arrête pas ! »

Au fond, a-t-elle aussi peur qu'elle en a l'air ? Mais, comme elle sait qu'on l'écoute à peine, que le mécanicien, soutenu tacitement par le patron, fait semblant de ne pas entendre la voix suppliante, elle en fait toujours un peu plus qu'il n'en faut.

Elle est contente d'arriver dans une petite ville, et, pour que l'on s'arrête, elle invente des tas de commissions, des provisions de

toutes sortes pour le ménage. Il semble que l'on trouvera dans cette petite ville des occasions inouïes, que les poulets et les melons, chacun dans leur catégorie, doivent y être sans rivaux.

*
* *

La razzia terminée, il faut repartir, sur les injonctions impatientes du patron. Les gens du pays les regardent parce qu'ils n'ont rien de mieux à faire, mais ils n'ont plus aucun étonnement. Ils sont blasés sur les autos, et les gamins ne placent plus leur doigt sur les pneus, pour voir si c'est dur. D'ailleurs les gamins des petites villes sont arrivés à la parfaite compétence. Ils savent, au premier coup d'œil, de quelle marque est la voiture, et tel détail, la place de la barre de direction, devant ou derrière l'essieu, leur indique tout de suite quelle est l'année de fabrication. Aussi, quand on voit s'arrêter à côté de la voiture un jeune homme de dix ans, on commence à être flatté. Ce n'est plus le naïf émoi d'un petit sauvage devant un produit de la civilisation, c'est le coup d'œil averti, l'hommage d'un

connaisseur, devant un moteur puissant, ou un dispositif nouveau.

On se remet en marche, et l'on rattrape la grande route, où les effrois vont recommencer, d'autant que le soir approche, et que le moteur témoigne d'un entrain et d'une bonne humeur formidables. « Il monterait sur les maisons », affirme complaisamment le mécanicien. Mais personne ne l'en défie.

Arrivera-t-on pour la nuit ? Sera-t-on obligé d'allumer les phares ? Le patron n'aime pas arrêter. Madame est partagée entre le désir de faire une station nouvelle et la crainte de voyager à la lumière. Le rayon que projettent les phares lui fait peur. Il fait sortir de l'ombre des objets étranges qu'on ne reconnaît pas tout de suite, il éclaire brusquement des virages qui semblent tourner terriblement court.

Enfin on approche de la maison. La machine, qui sent l'écurie, s'annonce par des coups de trompe familiers. Les chiens sont venus au-devant, jusqu'au coin de la route. Ils remuent la queue en cadence. On arrive au perron. On sort des filets tout ce qu'on a apporté, comme si l'on arrivait de pays fabu-

leux. On a même recueilli un oiseau de nuit qui est venu se plaquer contre la vitre, et on rapporte encore en supplément quelques centaines de moucherons que la voiture a entonnés en passant, les arrachant à leur pays natal.

A table, on fait l'historique du voyage. C'est l'heure où les chronométreurs sortent leurs constatations. L'un dit : « Nous avons fait trente-quatre kilomètres en vingt-deux minutes. » Et tout le monde veut y croire. Le timekeeper officiel ne dit pas que l'église du village qui lui a donné l'heure du départ, avançait peut-être et que l'heure d'arrivée fut prise en passant près d'une gare, en choisissant innocemment l'heure intérieure.

GOUTER DE CHAUFFEURS

On a choisi le mardi pour rester à la maison et pour recevoir. Ce jour-là, l'auto n'est sortie que le matin, pour aller à la ville voisine. Elle en est revenue vers midi, avec les objets les plus disparates : deux homards, des journaux illustrés, six pelotons de laine pour faire des tricots à des petits de marins, les photos qu'on a données à développer, une montre réparée, des gâteaux pour le goûter, et des commissions de chez le pharmacien : des cachets, des eaux purgatives et des pommades.

Le mécanicien a rapporté pour son compte une belle couronne de toile cirée, deux enveloppes neuves, qu'il déballe avec amour. Ces enveloppes sont d'un beau gris blanchâtre. Comme elles sont épaisses ! On les dirait in-

vulnérables. On tend au chef de la tribu une lettre, peut-être une facture, qu'il enfonce dans sa poche, après y avoir jeté un triste regard. Puis il contemple ce beau caoutchouc encore indemne, que les cent mille cailloux de la route attendent sournoisement, pour le mordre, le couper, le percer.

Vers quatre heures, bruits incertains dans la campagne. Ces voix se précisent peu à peu. C'est le grognement d'une trompe, ou la plainte insidieuse d'une sirène. Voici les premières voitures. Voici la 16-chevaux des gens de Luc, la 30-chevaux de ceux de Villers; Houlgate envoie une voiturette sans prétention apparente, et enfin, d'un château des environs de Caen arrive une énorme 60-chevaux qui semble manger tout le monde.

Les mécaniciens s'examinent devant la remise. Pendant ce temps, les patrons, les dames et les invités des patrons ont gagné la pelouse, où les attend un goûter champêtre.

On parle à peine de politique, très peu de toilettes; on ne parle même plus des enfants, des soins à leur donner, et de la fameuse question de savoir s'il faut leur couper les

amygdales. L'auto est le seul thème de conversation ; il a réuni les groupes jadis séparés des hommes et des femmes. Chacun raconte les maladies de ses pneus et préconise son remède. Un monsieur vante une valve nouvelle ; un autre a obtenu un bon résultat en faisant recouvrir ses bandages avec de vieilles enveloppes ; un autre cite un produit spécial, qui remplace l'air dans les pneus. Il y a pour les caoutchoucs des médecins et des rebouteux dont on échange les adresses... Puis on se dirige sans en avoir l'air vers les voitures.

* * *

On stationne d'abord devant la 60-chevaux : c'est un concert attendri d'éloges. Quel luxe admirable ! quel confortable parfait ! Vraiment, on ne conçoit pas qu'on ait une maison de campagne. quand on possède une pareille voiture. « Si j'avais cette voiture-là, j'y passerais ma vie, j'irais continuellement de pays en pays. » Il semble qu'il ne reste plus de louanges. On en trouve cependant pour la 30-chevaux, plus légère et si puissante encore ; pour la 16-chevaux, si simple et si élégante...

On en trouve même pour la voiturette. « C'est un autre genre de plaisir, mais c'est encore un plaisir charmant. C'est si peu embarrassant ! Ça se met n'importe où, et ça n'use pas de pneus. On va aussi vite en palier que beaucoup de grosses voitures ; on en est quitte pour monter les côtes à une allure modérée ; on voit mieux le paysage. »

La grosse voiture s'en va la première, parce qu'ils ont un grand détour à faire avant de rentrer. Elle a à peine tourné la grille, que l'on commence à en parler sérieusement...

« Il paraît qu'ils ont tous les ennuis du monde, que chaque fois qu'on sort c'est trois jours de réparations ; et c'est la panne continuelle ; on ne voit qu'eux d'arrêtés dans le pays. Elle est aménagée comme un salon... mais tant qu'à faire que d'avoir un salon qui ne marche pas, autant rester chez soi dans son salon. »

On n'en finirait pas, si les gens de la 30-chevaux n'étaient obligés de s'en aller... Leur trompe fait entendre au loin son dernier appel. Alors on commence à s'occuper d'eux...

« Leur voiture porte sur ses chapeaux de

roues la marque d'une bonne fabrique. Mais il n'y a que les chapeaux de roues qui sortent de cette maison. La machine a été rafistolée tant de fois qu'il ne reste plus rien de toutes les autres pièces... »

Quant à la 16-chevaux, qui s'en va quelques instants après, c'est le tacot dans toute son horreur. « D'ailleurs il n'y a qu'à entendre le potin qu'elle fait sur les routes. On dirait qu'elle a un chargement de verres cassés. Ils peuvent supprimer leur trompe ; ils n'ont pas besoin de ça pour s'annoncer. »

La voiturette partie, on évite même d'avoir l'air d'en parler. Une dame dit seulement qu'elle préférerait ne pas aller en auto que d'en faire dans des conditions pareilles. « On les a rencontrés l'autre jour sur une côte ; c'était douloureux. En plat, ils ne peuvent dépasser les omnibus automobiles, et dans les montées, ils se font gratter par les carrioles. »

Il ne reste autour de la cour d'entrée que le maître de la maison, sa famille, ses invités à demeure. Le mécanicien vient se joindre à ce groupe, et il apporte encore sur les autres voitures des tuyaux inédits. A l'entendre, la vie de tous les pauvres visiteurs de l'après-

midi n'est faite que de déboires, de crevaisons, d'humiliations ; ils se ruinent en réparations, en caoutchouc et en billets de chemin de fer...

Il n'y a en somme qu'une bonne voiture : c'est la voiture d'ici. On a ses petites histoires et ses petits embêtements, mais ce n'est rien au prix de ce qui arrive aux autres. Et ils peuvent s'aligner où ils voudront, en plat ou en montée, sur n'importe quel sol : on est sûr de les gratter toujours...

PROPOS

— Mon Dieu ! qu'elle est bête ! Nous avons failli passer dessus avec la voiture ! Ça n'aurait pas été très grave, mais, malgré moi, j'ai eu un mouvement nerveux pour ne pas l'écraser, et, un peu plus, nous faisions une belle embardée. Je n'ai jamais vu d'être aussi stupide...

Ce petit discours s'adressait à une poule qui s'était trouvée bêtement devant une 24-chevaux que conduisait mon ami Tonneau.

Tonneau parle beaucoup quand il est au volant. Il conduit fort habilement, mais il a la manie de croire ou de faire croire que lui et ses passagers échappent constamment aux dangers les plus graves. C'est simplement pour parler, pour avoir un sujet de conver-

sation palpitant. Ce nonchalant et élégant personnage ne cesse de discourir, soit qu'il conduise des voitures automobiles, soit qu'il joue au tennis ou au diabolo, soit qu'il exécute avec des haltères immenses les exercices du dévissé, du jeté, du développé. Il appartient à la variété bien spéciale des athlètes parleurs.

Ce jour-là, il s'en prenait tout particulièrement aux poules ; il prétendait que c'était un des animaux les plus bêtes de la création, que l'éducation des poules au point de vue automobile ne se ferait jamais, que les poules resteraient éternellement écrasables à merci, alors que les récentes générations de chiens sont déjà faites à la locomotion nouvelle, et que presque tous ces quadrupèdes mettent dès maintenant à se garer une adresse tranquille et surprenante.

— D'ailleurs, continua Tonneau avec sa véhémence habituelle, les poules ne constituent pas une exception parmi les oiseaux. Sauf peut-être les pigeons et les hirondelles, qui sont des maniaques sans doute, mais des maniaques ayant l'apparence de l'intelligence, tous les oiseaux sont des idiots. Et je vois très

bien Maeterlinck écrivant la *Sottise des Oiseaux*, pour faire pendant à *l'Intelligence des Fleurs*.

Nous a-t-on répété assez souvent dans nos classes cette histoire du peintre Apelle et de ses raisins si étonnants de vérité que les oiseaux du ciel étaient venus les picorer ! Il faut espérer que ledit Apelle a d'autres performances pour étayer sa réputation. Parce que, vraiment, si son mérite ne consistait qu'à peindre des trompe-l'œil pour les moineaux, ça ne suffirait vraiment pas pour nous étonner, nous autres gentilshommes de sa race future. D'autant que les moineaux sont les êtres de la terre qu'il est le plus aisé de mettre dedans, témoin les épouvantails qu'on leur fabrique : ils prennent deux morceaux de bois recouverts d'une loque pour une créature humaine. On n'a pas idée d'une pareille pochetée !

*
* *

Cependant, l'auto, conduite par Tonneau, était arrivée dans le petit village de Sallenelles. Nous aperçûmes, devant un café de chasseurs, notre ami Jos, qui revenait d'une

petite expédition dans la baie. Il attendait son auto, qui devait le rapatrier.

Jos portait un costume de drap marron admirablement culotté. Une ceinture porte-cartouches faisait le tour de son ventre martial. Et, sur son chapeau, noblement souillé de boue, il avait piqué une petite plume de canard du plus gracieux effet.

Jos nous accueillit par son compliment de bienvenue ordinaire :

— Vous voilà, espèce d'envaseurs !

C'est son terme de prédilection. Il prétend que c'est lui qui l'a inventé. Mais, ce mot, je l'ai entendu dire un peu partout cet hiver. Je trouve, d'ailleurs, qu'il est fort expressif, tout en étant infiniment moins grossier que le mot qu'il remplace.

L'envaseur est particulièrement odieux aux automobilistes. C'est le monsieur qui nous met en retard parce qu'il écrit des cartes postales, qui encombre l'auto de bagages instables ; sa valise vous roule constamment sur les jambes ; il vous emprunte un stylo impeccable, qui vous avait fait un service parfait pendant deux ans, et vous le rend abîmé, et suintant l'encre pour la vie.

L'envaseuse est la dame qui vous fait changer de place avec elle, qui ouvre une fenêtre de la voiture parce qu'elle a trop chaud, se plaint ensuite d'avoir froid, et vous oblige à faire des efforts surhumains pour remonter la vitre.

L'envaseur, dans les hôtels où l'on s'arrête, désorganise tout le service en exigeant des mets et des boissons spéciales. Il vous fait rester une demi-heure de plus, parce qu'il a demandé une communication téléphonique ; il achète des victuailles inutiles, et qui empuantissent la voiture.

Il se peut que Tonneau et moi nous soyons quelquefois des envaseurs. Pourtant, ce jour-là, notre conscience ne nous reprochait rien qui pût nous faire mériter ce titre. Mais Jos nous le donnait sans doute une fois pour toutes, parce qu'il voulait bien nous considérer comme des envaseurs de nature.

— Si on buvait un petit verre ? nous dit-il, sans que cette seconde idée parut se lier à la première.

On s'assit devant le restaurant. Pour Jos, le petit verre consistait en une tranche copieuse de rosbeef froid qu'il se fit servir en guise

d'apéritif. Ce mangeur de viande s'était déjà appuyé du jambon sur son bateau de chasse. Il nous promit de nous faire goûter chez lui un foie braisé dont nous lui dirions des nouvelles.

— Est-ce que vous avez tué beaucoup de gibier ?

— Pas mal, dit-il à demi voix, mais pas assez bas cependant pour qu'un autre chasseur, qui se trouvait à une table voisine, n'entendît pas ses paroles. Ce chasseur regarda Jos et se mit à rire avec attendrissement. Il s'adressa à nous, sans façon, et désignant notre ami :

— Savez-vous comment on l'appelle à Sallenelles ?... La Providence des oiseaux de mer... C'est lui qui est chargé de les avertir qu'il y a du danger, en tirant des coups de fusil dans les environs de l'endroit où ils passent.

Jos haussait les épaules.

— N'en croyez rien, nous dit-il.

Il ouvrit sa carnassière et nous montra deux courlis...

— Il les ballade depuis huit jours, nous dit le chasseur. C'est deux oiseaux que j'avais tués et qui sont tombés dans sa barque.

— Fermez ! lui dit Jos. Et venez prendre un verre.

Le chasseur s'attabla avec nous. On parla de la baie de Sallenelles, où des chasseurs de cent pays divers se donnent rendez-vous chaque année, pour jeter bas des courlis et des sarcelles qui mettent la plus grande complaisance à venir s'y faire tuer. Tonneau en prit texte pour resservir sa thèse, et, en présence de ces auditeurs plus frais, reprit sa tirade sur la bêtise des poules et de tous les oiseaux.

Je me dispensai de l'écouter. Il faisait bon. On nous avait servi un cidre fort agréable. On causait. On affirmait des opinions, sans y tenir plus que ça. La lumière de cinq heures du soir était douce. L'auto attendait docilement devant ce petit café, où deux chasseurs et deux chauffeurs désarmés achevaient de cueillir le jour, pour obéir au précepte latin, ou plutôt par un penchant naturel.

PLAISIR DU BRIDGE

Neuf heures du matin. — Nous nous arrêtons à la grille de Suresnes pour les formalités d'octroi. Puis nous traversons le pont et nous filons sur Rueil, Chatou et Saint-Germain. L'auto va bien. C'est un phaéton 24-30 chevaux. Nous sommes trois à l'arrière; mon ami Georges, qui nous emmène, est à côté de son mécanicien.

C'est une très bonne idée que cette ballade de huit jours en auto. Il fait un peu frais. Mais pour des gens qui se sont couchés à deux heures du matin, c'est un réveil excellent... Ah! quel bridge admirable nous avons fait cette nuit! Ce « sans atout » désespéré qui a sauvé ma dernière partie! J'ai raccroché deux levées — vingt-quatre points — qui m'ont sorti d'affaire. C'était vraiment agréable.

Onze heures trois quarts. — Nous voici à

Evreux. On a marché convenablement. A l'hôtel, nous trouvons un petit cabinet, où nous pouvons déjeuner tous les quatre. Chacun de nous quatre avait son idée qu'il ne disait pas. et ces quatre idées étaient les mêmes.

Après le déjeuner, très rapide, on décide qu'il ne faut pas presser le mécanicien. Il arrange, en arrivant, un petit truc dans son moteur; il ne s'est pas mis à table tout de suite; laissons-lui le temps de déjeuner et de digérer. En un clin d'œil notre table est desservie; il ne reste que la nappe, et l'on voit sortir d'on ne sait où deux jeux de cinquante-deux cartes, une feuille de papier et un crayon.

Un « tour » complet nous mène jusqu'à deux heures et demie. On reprend la route dans la direction de Lisieux. Je suis préoccupé... Je n'aurais pas dû perdre la dernière manche. J'avais un carreau maître en main... J'avais mal calculé... C'est ennuyeux de rester là-dessus... Où va-t-on s'arrêter maintenant?

Un bruit soudain... Le mécanicien fait un geste d'épaules désespéré ; cependant je ne sais quel espoir entre dans mon cœur... Nous avons crevé à l'arrière. Un antidérapant... Quarante-cinq minutes.

Quatre gentlemen sont bientôt assis sur l'herbe, et, sans ce sacré vent qui retourne les cartes, le pays serait vraiment charmant.

Tout a une fin, Le mécanicien, sa réparation terminée, attend, rhabillé, auprès de sa voiture. Nous nous levons, d'autant que l'herbe d'un champ n'est pas la table de jeu rêvée. Les sièges, trop bas pour les jambes, sont trop haut relativement au tapis. On a mal dans les genoux et dans le dos. On remonte au plus vite, et l'on se préoccupe de gagner Caen avant la nuit.

Huit heures du soir. — Nous sommes installés dans une petite auberge près de Moult, sur la route de Caen. Nous renonçons pour aujourd'hui à l' « Athènes normande ». Il y a quelque chose de cassé dans notre changement de vitesse.

Pendant qu'on nous prépare une omelette au lard, nous nous sommes procuré une lampe à huile que nous avons installée sur une table. (J'allais écrire : sur une table boiteuse. Mais contrairement à toutes les traditions. cette table ne boitait pas.)

Rien ne peut dépeindre l'étonnement d'un aubergiste des environs de Moult, quand il se

lève à trois heures du matin, parce qu'il entend du bruit dans son auberge, et quand il voit ses voyageurs, qu'il croyait couchés depuis longtemps, encore installés à une table de jeu.

L'un de nous, un fou, propose de se coucher. Un lâche le suit, et, comme il est difficile de jouer à deux, nous sommes obligés d'aller nous coucher aussi. Et nous dormons bêtement jusqu'à onze heures du matin, dilapidant dans un sommeil alourdi les belles heures que le temps nous avait données pour les employer au noble jeu du bridge.

*
* *

Le mécanicien était parti en vélo à Caen pour chercher une pièce de rechange, et nous dûmes passer la journée dans l'auberge autour de la table en question, que nous aimions maintenant comme un meuble de famille. Notre conducteur revint vers le soir et la voiture se trouva prête en un instant. Mais nous avions pris une grande résolution. Nous nous étions attachés à cette petite auberge normande. Les lits n'y étaient pas fameux. Mais ainsi on y restait moins longtemps, et

c'était toujours cela de gagné. Nous renonçâmes à la Bretagne, à la Vendée et à mille sites divers. Et nous restâmes aux environs de Moult jusqu'à la fin de nos huit jours.

*
* *

Je dédie cette histoire rigoureusement exacte à tous les amateurs de bridge, qui me comprendront.

Les gens qui ne jouent pas ne savent pas pourquoi, irrésistiblement, autour de cette table verte, viennent s'installer des personnes de tout âge, depuis l'octogénaire chancelant jusqu'à la jeune femme frivole. La blonde amoureuse oublie ses amours, le négociant ses soucis, le poète et le guerrier leurs rêves de gloire.

— C'est la mort de la conversation, me disait l'autre jour une maîtresse de maison qui ne joue pas encore.

Mais il y a tellement de passe-temps qui sont la mort de la conversation : la bicyclette, le tennis, et les jeux de cartes antérieurs au bridge ! Il y a des années, des siècles que la conversation se meurt.

Et puis, c'est faux : la bicyclette et le tennis, loin de tuer la conversation, fournissaient déjà des sujets de causerie. On parle cycle et on parle tennis à l'heure du repas. Seulement les cyclistes et les joueurs de tennis sont parfois fatigués et ne parlent pas. Les joueurs de bridge, au contraire, sont très animés et commentent les coups. Les personnes qui ne connaissent pas le bridge ne s'y intéressent pas. Mais elles n'ont qu'à apprendre le bridge.

— Ce jeu nous satisfait, nous disait un philosophe joueur de bridge, parce que nous avons un grand besoin d'activité et une grande horreur de l'effort. Je ne dis pas qu'il ne faille pas, en jouant au bridge, s'efforcer de réfléchir et de calculer. Mais nous sommes très stimulés par le besoin de vaincre et la crainte de nous faire attraper. L'effort ainsi aidé est beaucoup moins pénible.

— Le bridge, me disait un sportsman joueur de bridge, a l'inconvénient de faire paraître la vie trop calme, trop lente, trop insipide aux heures où l'on ne joue pas. Il nous habitue à une telle fréquence d'espoirs, de luttes, de déceptions, de triomphes, que, lorsque j'ai fini la partie, il me semble que je

quitte une auto qui fait du cent à l'heure pour monter dans un tacot de 3-chevaux.

Dernièrement on jouait une pièce, assez agréable d'ailleurs, où il est question de bridge. J'avais amené un forcené joueur de bridge à la répétition générale. Il paraissait fatigué. Il écouta la pièce avec un sourire bienveillant. A un moment donné, comme les acteurs, dans le jardin d'une villa, se livraient à de brillantes considérations sur l'amour, le mariage et les beaux aspects du soir, mon voisin se pencha vers moi, et, d'un ton un peu impatienté :

— Puisqu'ils sont en nombre, au lieu de rester là à nous raconter des histoires, pourquoi ne vont-ils pas faire la partie ?

L'HABITANT

Mon ami François, excellent conducteur d'automobile, est un homme intelligent et plein de qualités. Il n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu méfiant et de généraliser un peu trop rapidement les données que lui a fournies son expérience de chauffeur.

— Surtout, nous disait-il un jour, ayez bien soin de ne jamais demander votre chemin à un habitant, car il n'a jamais d'autre idée que de vous mettre dedans.

J'avais déjà entendu au régiment, quand on nous faisait la théorie du service en campagne, cette appréciation sévère, et injuste, de l'habitant.

Je veux entreprendre ici sa défense.

L'habitant, à de rares exceptions près, m'a toujours paru bien disposé à venir en aide

aux automobilistes, du moment que l'on s'adresse à lui poliment.

Et, d'ailleurs, comment voulez-vous qu'il ne soit pas aimable ?

N'oublions pas qu'on « lui demande quelque chose », qu'on le place un instant dans la situation supérieure de l'homme informé, en posture de rendre un service. C'est tellement vrai qu'un chauffeur avisé de ma connaissance, pour se concilier les gens d'un village, leur demande exprès des renseignements dont il n'a que faire. Au moment de se mettre en route, on s'adresse à un autophobe hargneux, qui, d'un coin de chemin, vous regarde avec une hostilité bien évidente... Alors, on voit sa figure changer peu à peu. Il semble qu'il vous ait pris sous son protectorat, et qu'ainsi la conquête ait éteint sa haine, Et il suit des yeux la voiture avec une inquiète sollicitude.

Ce qui a fait naître cette fâcheuse légende sur la malveillance de l'habitant, ce sont les chauffeurs pressés, qui ne savent pas poser les questions, qui crient à un vieux paysan terrorisé : « Villeneuve, c'est bien par là ? » avec une autorité tellement brutale que le vieillard hoche presque toujours la tête affir-

mativement, soit parce que, très troublé, il n'a rien entendu, ou par une sorte de politesse timide, pour ne pas démentir des messieurs si sûrs de leur fait.

*
* *

Il y a aussi l'habitant qui ne sait pas et qui veut avoir l'air de savoir. C'est bien naturel à lui. Il est dans son patelin. Il doit être au courant. Vous le prenez au dépourvu en lui posant une question inopinée ; à moins qu'il ne soit pas du pays, et qu'il puisse répondre : « Je ne suis pas d'ici », il est bien dur pour lui de se montrer inférieur à sa tâche. C'est à vous de discerner l'indécision qu'il a dans ses yeux, et à tenir son renseignement pour non avenu.

Quand on est dans un de ces petits villages qui paraissent inhabités, et qu'on a réussi à mettre la main sur n'importe quel indigène, on essaie de lui tirer ce qu'on peut. Mais, dans les bourgades un peu importantes, on peut choisir. Il y a des gens qui paraissent renseignés, et d'autres qui ne semblent au courant de rien.

A défaut du voiturier qui conduit un tom-

bereau, ou du maréchal ferrant qui connaît les environs, on peut user du vieux promeneur, mais celui-là est un peu dangereux... C'est le « conférencier ». Il pose la main sur le capot, pour montrer qu'il n'a pas peur des autos, et qu'il sait ce que c'est, et aussi pour vous empêcher de partir avant de l'avoir complètement écouté. Puis il vous explique la route qu'il faut prendre, avec une telle abondance de renseignements qu'il n'y a rien à en retenir. Parfois, il vous propose deux itinéraires, les compare, apprécie la nature du sol, évalue le relief des terrains, suppute les distances. On a beau le remercier, lui dire que l'on s'y retrouve parfaitement... c'est peine perdue. Et si l'on a réussi à se mettre en route, il vous court après pour vous donner des tuyaux indispensables, il vous fait signe d'arrêter, et s'emporte en des gestes désespérés parce qu'on n'arrête pas ; il semble qu'on aille aux pires erreurs et aux pires catastrophes.

*
* *

Cette variété d'habitants, si prévenants, est détestée par les chauffeurs qui n'aiment pas

qu'on leur fasse perdre leur temps. François, le compagnon de route dont je parlais tout à l'heure, les regardait d'un air plein de méfiance et leur prêtait les plus noirs desseins. Ce n'étaient pas seulement pour lui des raseurs, mais des gens pleins de fourberie.

Nous nous étions arrêtés pour une petite réparation dans le garage le plus important d'une ville du Centre. La réparation devait durer deux heures. J'étais allé me promener dans la ville, avec cet état d'âme particulier du chauffeur « en carafe », qui fait les cent pas dans la rue principale, et cherche éperdument ce qu'il pourrait acheter dans les boutiques, afin de tuer le temps. J'avais fait l'emplette d'un chapeau de paille inutile, d'une paire de sabots superflus, de bonbons, de cartes postales, d'une pipe en écume... Ce pillage désœuvré, même en prolongeant les stations dans les magasins, ne m'avait occupé que pendant une demi-heure. Il faisait chaud. Je ne voulais pas entrer dans un café, parce que j'avais déjà l'estomac noyé d'orangeade... Je rentrai dans le garage et je m'assis tristement sur une caisse d'essence... Puis j'avisai au mur une carte du pays. Et je me souvins

tout à coup que nous n'étions pas sûrs de notre itinéraire. J'allai examiner la carte avec attention... Je me sentis toucher à l'épaule... Un personnage vénérable, à la barbe blanche et prophétique, me tendit un petit plan portatif, offert par le syndicat d'initiative de la région.

Pour le remercier, je lui demandai quelques conseils sur la route à suivre ; il me fit bonne mesure. Je n'avais rien de mieux à faire, et j'écoutai sa petite dissertation, d'où je retins quelques détails assez précis.

Il me quitta enfin pour aller parler à d'autres touristes en panne.

— C'est un vieux monsieur très estimé me dit la patronne du garage. Il est conseiller à la Cour d'Appel. Il s'occupe du pays.

Cependant la réparation était terminée et nous reprîmes place dans la voiture...

— Je sais le chemin, dis-je à François. Le monsieur là-bas m'a donné de bons renseignements.

Mais François lança au monsieur un regard oblique.

— Heu ! heu ! fit-il. Ce sont de ces gens qu'on rencontre dans les garages ; il faut s'en méfier comme du feu.

Nous nous mîmes en route, et nous sortîmes du garage, pendant que le vieux conseiller à la Cour, injustement méprisé, nous faisait les signes d'adieu les plus affectueux.

— Ce vieux-là, dit François, si vous étiez resté cinq minutes de plus avec lui, il aurait fini par vous prendre votre tabac et par vous emprunter quarante sous...

LES NOTES DE ROUTE

Alfred Athis est un fort agréable compagnon de voyage, quand il n'a pas en main le plan de la route, ou quand ce n'est pas moi qui suis chargé de guider le mécanicien. Alors, libéré de toute ambition et de toute émulation, Athis s'abandonne à la joie parfaite d'être en auto, de rouler, de voir du pays.

Le pays ! Avant les autos, je ne savais pas ce que c'était que « le pays ». On m'en donnait trop peu à la fois. Et j'ai toujours eu un fort appétit. J'aime bien manger de grosses bouchées. Je n'ai pas de ces fines gourmandises de demoiselles, qui s'attardent et rêvent sur un petit bonbon. De même, pour que je goûte la belle nature, il faut que je m'en appuie des quantités. Je ne resterai pas pendant des heures devant un coin de chemin, ou, si j'y reste,

c'est que je pense à autre chose, que m'évoquera sans doute le paysage, mais qui ne sera plus le paysage lui-même.

Sans parler de la détestable fatigue physique, il me semble vraiment que le piéton est trop lent. Evidemment, il jouira peut-être, autant que le chauffeur, des énormes découvertes de terrain que l'on peut absorber d'une lampée, et devant lesquelles il faut bien s'arrêter un peu, que l'on soit à pied, à cheval ou en voiture. Mais il n'aura pas comme nous les joies continuelles du chemin, les surprises constantes, rapides et jamais émoussées, des coins de routes. Aperçoit-il un talus herbeux, ou la clarté d'une entrée de sentier qui fait une trouée dans la route feuillue, il aura trop longtemps devant lui cette agréable vision. La pose aura dépassé le temps réglementaire ; l'image ne sera plus aussi nette.

*
* *

Je dédie ces considérations aux détracteurs de l'automobile, qui prétendent que les chauffeurs ne regardent pas le pays. Et j'insiste sur ce point qu'ils le regardent mieux, et qu'ils en

jouissent plus parfaitement que n'importe quel piéton, cycliste ou voyageur de victoria ou de landau.

Il y a même des quantités de gens à qui l'auto a révélé la nature. Voilà ce que l'on peut affirmer.

Evidemment, je sais bien qu'il y a aussi des réfractaires. Ceux-là ont toujours eu des yeux qui ne voient point, et l'automobile n'a pu leur rendre la vue.

La voiture rapide, à eux, leur donne d'autres plaisirs. Beaucoup d'entre eux sont des statisticiens. Et notez bien que je les comprends, et que j'ai goûté moi-même des satisfactions très profondes à inscrire des heures d'arrivée et de départ, à faire des opérations arithmétiques pour calculer des moyennes de marche.

J'ai toujours sur moi un chronographe. Mais vraiment il me semble que ces jeux-là n'ont d'intérêt que si la marche de l'auto est rapide, si on marche pour marcher, et si l'on cherche à faire une performance.

Nous étions partis, Athis et moi, pour une petite ballade sans prétention, un voyage de trois jours où l'on ferait deux à trois cents kilomètres par jour. Nous allions sur des rou-

tes connues, et il ne s'agissait pas d'établir des records de ville à ville. Mais nous avions à notre bord un statisticien féroce. Après avoir noté notre heure de départ, puis notre passage et notre arrêt à l'octroi du pont de Suresnes, il eut le malheur de casser un crayon. Athis avait un stylographe. Le statisticien n'était pas habitué à cet instrument. Il se tacha les doigts et tacha sa feuille de calepin, ce qui lui sembla plus grave. Il passa alors son carnet à Athis, en le priant de bien vouloir noter les temps qu'il lui indiquerait.

La voiture roulait assez bon train sur une route agréable. « Je suis content du moteur, disait le mécanicien. Nous allons bien ce matin... » On oublia de toucher du bois... Et l'on entendit, peu après, une détonation. Un de nos pneus arrière avait éclaté... La voiture s'arrêta, « 10 h. 44 m. 15 s. » dit le statisticien.

Athis inscrivit docilement l'heure d'arrêt. Le mécanicien se mit à la besogne et, vaillamment aidé par nos regards énergiques, il remonta le pneu en trente-trois minutes, chronographe en main.

Athis inscrivit : 32 m. 54 s, Et il ajouta ces mot : « *Panne de pneumatique.* »

* * *

Nous avions repris une très bonne allure. « Ah ! disait le mécanicien, si nous n'avions pas eu ce cochon de pneu, la voiture va si bien ce matin !... » On oublia encore cette fois de toucher du bois. La marche sembla se ralentir... L'auto s'arrêta tout à fait... « Plus d'essence dans mon réservoir », dit le mécanicien. Mais le statisticien avait dit avant lui : « Midi 15 exactement. »

Nous regardâmes autour de nous. La route poudroyait... Les arbres verdoyaient... Mais nous vîmes cependant venir quelque chose. Un point noir, cette fois de bon augure, apparut à l'horizon. Il s'accrut, devint un jouet d'enfant, puis quelque chose d'un peu plus gros, puis une solide limousine. Le monsieur à barbe blanche qui la conduisait, probablement le bon Dieu lui-même, stoppa auprès de nous, et, sur l'aveu de notre misère nous offrit un bidon de cinq litres. On eut toutes les peines du monde à lui en faire accepter le prix, soit deux francs, et il voulut à toutes forces nous rendre un sou, parce qu'il

n'avait payé le litre que trente-neuf centimes. Puis il s'éloigna, auréolé d'une gloire céleste.

On se remit en route, et Athis, flegmatique, inscrivit sur le carnet officiel : « Onze minutes d'arrêt, panne d'essence. »

Nous n'avions faim, ni les uns ni les autres, ayant pris un petit déjeuner au départ, et un autre petit déjeuner sur nos provisions de route, pendant la panne du pneu. Nous pensions bien que nous n'aurions plus d'ennuis, mais on ne pouvait pas savoir... Notre petite inquiétude disparut peu à peu, au bruit berceur de l'auto et au spectacle exquis de la verdure. Nous arrivions maintenant sur un plateau, et nous aperçûmes un de ces tableaux immenses devant lesquels il faut stationner un peu. « On s'arrête ! » criâmes-nous, Athis et moi, d'une seule voix... Un enthousiasme gonflait nos âmes lamartiniennes. Il reste trop peu de cette émotion dans mon souvenir pour que je me risque à abîmer ce tableau admirable en vous en faisant une description, à laquelle d'ailleurs vous ne tenez peut-être pas. Croyez-moi donc sur parole quand je vous dirai que c'était ce qu'il y a de mieux en fait de point de vue.

... Cependant le statisticien gardait un visage morne, et ce calme effrayant qui décèle une impatience très vive.

Nous le sentîmes et peut-être prolongeâmes-nous un peu notre contemplation...

— Avez-vous inscrit? demanda-t-il à Athis, quand la voiture se remit en marche.

Athis lui tendit son calepin, ou le statisticien put lire : « Midi 45, quatre minutes d'arrêt... *Panne de paysage...* »

L'OCTROI ET LA DOUANE

Un bon vieux monsieur de mes amis, percepteur en retraite, a trouvé un plaisir nouveau, économique, et très innocent. Le dimanche, de grand matin, il se rend, muni d'un grand pliant confortable, à la grille de Suresnes. Puis il assiste tranquillement au départ des automobiles qui filent vers les pays occidentaux. Vers midi, il s'en va prendre son déjeuner dans un restaurant des alentours. On le connaît, on lui donne un bon fauteuil d'osier. Il mange lentement, il digère. Un petit livre de choix l'entraîne au sommeil et glisse à peine de ses doigts languissants. Au réveil, il le retrouve tout de suite, et il le lit avec un esprit frais.

L'après-midi passe fort agréablement, somme toute. Puis, vers six heures, mon ami retourne

à la grille avec son pliant, pour assister à la rentrée des autos.

D'ici quelques années, la grille de Suresnes sera garnie de badauds paisibles, comme le carré des pannés. Mais les départs et les rentrées d'autos se font à des heures moins commodes.

Au carré des pannés, il suffit d'être là pour le retour des courses, entre cinq et six heures. Suresnes est plus lointain et moins facile d'accès.

Néanmoins, un jour viendra où l'on se rendra compte du charme particulier qu'il y a à voir les excursionnistes s'envoler le matin vers l'aventure, pour revenir le soir poussiéreux, plus calmes, mais heureux des kilomètres accomplis.

Mon ami, pour le moment, est un des rares qui aient su profiter de cette joie gratuite qu'offre aux badauds déshérités la bienveillante administration de l'octroi.

* * *

Rien ne devrait arrêter le monstre bondissant sur la route, rien ne devrait s'opposer à

la marche de la victorieuse automobile. Elle n'a en face d'elle qu'un seul maître qui, pour quelques instants au moins, la refrène et la dompte : cet adversaire tout-puissant, c'est l'employé d'octroi.

A la grille de Suresnes, à toutes les portes de la Ville-Lumière, veillent le Moyen Age, la Barbarie, l'Inquisition. Ces trois spectres sont représentés par des êtres à face humaine, débonnaires d'aspect. Ils sont vêtus d'un uniforme de couleur sobre, coiffés d'un képi assez modeste. Ce sont de braves employés, de dignes citoyens. Mais ils ont pour maître la Routine... Et, en travers de la voie triomphale où le Progrès s'avance fièrement, comme il est dit dans les discours officiels, l'employé d'octroi se dresse, impassible et insurmontable.

*
* *

Que les gardiens de passage à niveau, pour être tranquilles et pour n'avoir pas à fermer de temps en temps leur barrière, prennent le parti de la fermer tout le temps, voilà encore ce qu'on peut admettre. Tant pis pour les gens pressés ! On les protège contre leurs

imprudences possibles. Le passage presque problématique d'un petit train léger immobilise pendant des dizaines de minutes vingt autos frémissantes... C'est très bien. Aux abords d'une petite station, une machine de manœuvre, un coucou démodé, d'un autre âge, trimballe à quatre à l'heure d'une voie sur l'autre des wagons abandonnés. C'est encore très bien. Nous sommes en France dans le domaine de la petite vitesse, « où l'on ne précipite pas le mouvement ».

Je trouve encore très bien que la loi autorise les gardes-barrières à laisser fermés la nuit, *sans lumière*, les passages à niveau dits de troisième catégorie. Les compagnies des chemins de fer barrent les routes de pièges à automobiles. C'est en somme de la bonne concurrence.

Mais, tout en tremblant et tout en protestant de mon respect pour les usages administratifs, je demande s'il ne serait pas possible de trouver un moyen pour ne pas arrêter les automobiles à la grille de l'octroi. Quand on va en auto-taxi de l'Arc de Triomphe à Neuilly, il faut s'arrêter trois minutes à l'aller, et encore au retour. Pour une double course

qui doit durer en tout dix minutes, c'est peut-être beaucoup d'arrêts.

On supprimera un jour l'octroi, c'est entendu. Mais en attendant...

*
* *

Dans certaines grandes villes de France, où l'octroi subsiste, un employé arrête la voiture, vous demande poliment si vous n'avez rien à déclarer, jette un coup d'œil de méfiance courtoise à l'intérieur de la voiture, retire sa casquette et vous fait le signe libérateur... Le plus souvent, on ne s'est pas arrêté, on a ralenti simplement. C'est même, a-t-on dit, un moyen excellent pour diminuer l'allure des autos à l'entrée des villes.

Mais, au moins, il n'y a pas là, comme à Paris, cette comptabilité, ces feuilles, ces petits carnets, ces règles en bois pour mesurer la hauteur du liquide dans les réservoirs. On me répond que ces mesures sont nécessaires pour éviter la fraude. Mais, sérieusement, ne pourrait-on éviter la fraude autrement? Les perquisitions de la douane et de l'octroi sont humiliantes, quoi qu'on fasse.

Chaque voyageur qui débarque à une gare est traité comme un inculpé. On a supporté cela pendant très longtemps sans s'en apercevoir. On est devenu, je le sais bien, d'une délicatesse maladive, d'une civilisation absurde. Mais c'est comme ça. C'est aux législateurs à tenir compte de ce fait déplorable. Nous n'aimons pas être traités comme des fraudeurs, même si nous fraudons un petit peu.

Ce système d'investigations injurieuses n'atteint même pas son but. Si l'on ne faisait pas ouvrir les malles et les cartons à chapeaux, on ne passerait pas davantage de cartes à jouer et de tabac étranger. Beaucoup de gens du monde ne trouveraient plus à cette contrebande inoffensive le petit attrait pervers qu'elle présente aujourd'hui. Ils s'apercevraient que les bons cigares qu'on trouve ici en France sont aussi bons à fumer que tant de mauvais cigares que l'on passe dans toutes les poches de son veston.

*
* *

L'Administration laisserait échapper quelques fraudeurs sérieux, mais, en revanche,

on éviterait d'ennuyer et de tracasser des centaines de milliers de braves gens. D'ailleurs, ce ne sont pas les bons fraudeurs qu'on peut atteindre. Ceux-là sont des malins, qui passent à travers les mailles du filet. Et je n'ai jamais été sûr de la véracité d'un fonctionnaire des douanes qui me racontait le trait d'esprit suivant de certaines gens de son administration.

Des fraudeurs belges avaient réussi à faire passer en France toutes sortes d'objets précieux de petit volume soumis aux tarifs douaniers. On apprit un jour que toute une bande d'entre eux avait préparé de fausses bouillottes de wagons, qu'ils avaient apportées, entourées de couvertures, comme des bagages à main. Ils avaient fait choix d'un train omnibus ou semi-direct, au lieu de prendre le rapide. Ils avaient, au départ de Bruxelles, remplacé les bouillottes du compartiment par celles de leur fabrication. Deux de leurs complices, à une station avant la douane, étaient descendus du train en emportant les bouillottes remplacées. Comme, sur le court trajet de Bruxelles à Paris, on ne changeait les bouillottes qu'une fois, à je ne sais quelle gare

du réseau français, ils avaient le temps de faire, après la frontière, l'opération inverse. Deux autres complices remontaient dans le train avec des bouillottes ordinaires enveloppées de couvertures. On les mettait à la place des bouillottes truquées, qui étaient, à leur tour, descendues, avant d'arriver à Paris, à une petite gare.

L'Administration des Douanes eut vent de cette histoire. Une enquête de la Sûreté révéla que la bande était nombreuse, et affiliée à des gens que, pour je ne sais quelle raison, il valait mieux ne pas compromettre. Alors on s'entendit avec les chemins de fer belges. On envoya des bouillottes de la compagnie à une gare où le changement ne se faisait pas d'habitude. Et l'on mit ces bouillottes ordinaires à la place des bouillottes truquées, que l'on emporta simplement, au nez des fraudeurs, avec les centaines de mille francs de bijoux et de dentelles qu'elles pouvaient contenir.

*
* *

Comme je le disais, cette histoire me paraît contestable, et, à ces traits d'habileté de l'ad-

ministration, je préfère les romanesques exploits des contrebandiers.

Il y a une trentaine d'années, un haut fonctionnaire des douanes d'une ville de l'Est voulut se rendre compte de la façon dont s'opérait la contrebande. Une grande quantité de montres étaient passées de Suisse en France sans payer le moindre droit. Le fonctionnaire en question, se trouvant en Suisse, se rendit incognito chez un fabricant de montres, et fit l'emplette d'un beau chronomètre.

— On vous l'enverra, Monsieur.

— Mais les frais de douane?

— Il n'y a pas de frais de douane à payer. On s'organisera...

Le fonctionnaire donna à tous les employés des ordres sévères... Aussitôt arrivé chez lui, il trouva sa montre dans sa malle. Les fraudeurs avaient su reconnaître l'identité du monsieur et s'étaient justement dit que ses bagages avaient des chances de n'être pas visités...

LE CLIENT

— Où est-il encore passé ?

Nous étions devant l'hôtel de France, nous avions pris place dans la voiture. Le chauffeur attendait devant, pour mettre en marche.

On s'était arrêté à neuf heures du matin pour prendre un café noir dans la salle à manger de ce petit hôtel, auprès d'un billard de drap jaune et au milieu d'un grand nombre de mouches. Pendant que j'examinais au mur une savante illustration des coups rétrogrades, des coulés sur bande et des massés, Adalbert avait disparu... Et il ne reparaissait pas.

Nous ne savions pas exactement où il était ; mais nous savions à peu près quelles devaient être ses occupations. Il était évidemment dans un magasin, en train d'acheter quelque chose.

Adalbert avait en effet ce vice : il ne pou-

vait voir un magasin sans y entrer. C'était un vice de voyage. A Paris, par un phénomène curieux, vivant au milieu des magasins, il ne les voyait pas. Mais aussitôt qu'il avait roulé quelque temps entre deux champs, aussitôt qu'il apercevait une agglomération, il cherchait instinctivement un magasin, et s'apercevait tout à coup qu'il lui manquait un ustensile de toilette, ou un livre, ou un pâté de veau, et que ces objets étaient absolument indispensables à sa vie.

Nous avons tous ressenti, à l'étranger particulièrement, cette espèce de fascination. Sans parler des somptueux marchands de tabac de Bruxelles, qui suscitent en nous le besoin impérieux de nous ruiner en cigares, il est difficile de ne pas s'arrêter devant une boutique de maroquinerie comme il y en a des quantités à Paris, de ne pas consulter les étiquettes, et de ne pas trouver que tel porte-monnaie, tel vide-poche sont des occasions extraordinaires dont il faut se hâter de profiter. On fait alors dans son esprit la revue de toutes les personnes à qui il serait bon de rapporter un cadeau. D'ailleurs, il est rare que l'on donne suite à ces projets.

Mais Adalbert, lui, ne manque pas d'y donner suite. Il est arrivé, pour n'avoir pas résisté d'assez bonne heure à sa fatale passion, il est arrivé à subir l'attrait des plus petites échoppes. Et quand, traversant la rue unique d'un petit village, l'auto passe à bonne allure devant des épiceries modestes ou d'infimes merceries, Adalbert ne manque pas de se retourner et de les suivre d'un long regard de regret, comme s'il y laissait une partie de son cœur.

Il se rappelle tout à coup, en passant devant un petit chef-lieu d'arrondissement, qu'il a besoin d'un chapeau melon. Nous le raisonnons doucement ; nous lui disons que dans cette localité il ne trouvera rien de bien. Mais il s'entête à descendre chez le chapelier, et n'en sort qu'après avoir essayé tout le stock. Il finit toujours, pour ne pas avoir dérangé pour rien le marchand, par prendre un chapeau dont il n'est pas satisfait. On reprend la route. Adalbert est triste. Ne cherchez pas ce qui le tourmente. Il regrette d'avoir acheté son chapeau. Notez que, sans être positivement avare (est-on jamais positivement un avare?), cet acheteur inlassable est un garçon

« regardant ». Mais, quand on est possédé par une passion maîtresse, il n'y a pas à discuter.

Les remords qu'il éprouve après des transactions un peu fâcheuses ne guérissent jamais Adalbert. Car, à peine a-t-il acheté un chapeau qui lui déplaît qu'il ralentit la marche du chauffeur, au prochain passage de bourg, en prétendant mensongèrement que les gendarmes de cette localité ont une réputation de sévérité féroce. Puis, tout à coup, il aperçoit une boutique, qu'il a cherchée avidement, et il s'écrie :

— Voilà mon affaire !

On ne peut pas résister. Il faut s'arrêter devant ce magasin de confections. Adalbert est déjà à l'intérieur, en train d'expliquer à une dame très âgée qu'il lui faut un pantalon de toile. La vieille dame jette un cri mourant au-dessus d'un petit escalier qui descend dans un vague sous-sol. Peu après on voit apparaître à la surface un vieillard plus vieux encore.

Il dit à la vieille dame, dans un souffle :

— As-tu le centimètre ?

Leurs quatre mains cherchent, vacillent sur le comptoir, pareilles à des oiseaux blessés.

Le vieillard passe le centimètre autour de la taille d'Adalbert, Adalbert est heureux au possible ; le reste du monde n'existe plus pour lui ; il est en train d'acheter un pantalon !

Le vieillard a posé comme repère sur le centimètre un vénérable ongle de pouce, noir depuis cent ans. Il sort de sa boutique pour essayer de lire le chiffre. Mais il n'y parviendra jamais. C'est Adalbert qui, par-dessus son épaule, annonce tout haut :

— Cent quinze !...

Le vieillard garde d'abord le silence ; puis il dit doucement :

— Cent quinze... je n'aurai pas...

— Mais non, parbleu ! rugissons-nous d'une seule voix. Cent quinze ! Il n'aura pas ! Est-ce qu'on a la prétention de trouver des pantalons tout faits, quand on a un ventre comme le tien et des pattes ausssi courtes ? Des mesures aussi monstrueuses n'existent pas dans la confection !

Parole imprudente ! Le vieillard nous regarde. Puis, de sa perfide voix douce :

— Mais je pourrai vous le faire sur mesure.

Nous regardons Adalbert. Il n'est pas pos-

sible qu'il accepte cela ! Commander un pantalon, dans ce patelin où il ne reviendra jamais ? Ce vieillard et sa femme n'ont peut-être pas d'ouvriers. Ils mettront deux ans pour mener à bien cette entreprise.

Mais Adalbert n'hésite pas. Il est rentré dans la boutique. Et le vieillard tremblant recommence son interminable opération de mesurage...

Chez le pharmacien d'un petit village de montagne il se fit faire, pour une maladie de reins imaginaire, une ceinture en caoutchouc, très compliquée. Dans un hameau de bûcherons il commanda à un jeune homme de dix-sept ans, qui travaillait le bois, une armoire de salle à manger ; il acheta tout un stock de papier à lettres quadrillé dans un petit bureau de tabac ; plus loin il fit le trust des espadrilles, en rafla quinze paires. Notre malheureuse auto ressemblait à une voiture de colporteur.

* * *

Mais où est-il donc passé ?

Nous aperçûmes enfin au tournant de la rue sa belle barbe blonde.

Nous nous étions lassés de lui dire des injures... Nous nous bornâmes à lui dire doucement :

— Quand tu voudras,..

Il tenait à la main divers paquets qu'il plaça minutieusement dans l'auto,

— Il faudra, nous dit-il, revenir en arrière et nous arrêter au bout de la ville. Il y a paraît-il, un coiffeur qui vend des rasoirs mécaniques merveilleux.

— Comment? un rasoir mécanique? Tu veux donc couper ta barbe?

— On ne sait pas, dit-il, on ne sait pas...

SUR LA MER

— Il y a du bon ! Le bateau est encore à la jetée !

Ce cri de triomphe fut poussé par un de nos compagnons... Je ne m'associai pas à sa joie. Pendant une demi-heure, j'avais sournoisement espéré que nous manquerions le bateau, et que l'expédition dans cette île serait ajournée à une date incertaine. Le temps n'était pas précisément au beau fixe. De chaque côté de la presqu'île, nous avions aperçu, sur les flots, des moutons peu rassurants. On annonçait une traversée de trois quarts d'heure. Il faudrait en compter quatre ou cinq, et des quarts d'heure de mer, pas des quarts d'heure de bridge. J'en avais déjà compté sur le Pas-de-Calais, de ces minutes immobiles, pendant que la côte dont on s'é-

loigne persiste à rester en vue de nous, toujours aussi nette, semble-t-il.

Cependant, le bateau, amarré à la jetée, se balançait doucement... Qui sait? Peut-être ça ne remuera-t-il pas? Autour de nous, dans une multitude de barques, des pêcheurs prenaient leur repas du soir.

Nous nous étions installés sur une plate-forme, à laquelle on accédait par une rude petite échelle. Une dame s'était étendue à terre, le front contre le plancher. Deux jeunes filles, en voyant ces préparatifs, riaient, riaient très très fort, un peu trop fort, pour se rassurer elles-mêmes. Un vieillard, déjà livide, mâchait, sans s'arrêter, quelque drogue.

*
* *

Puis une cloche tinta, un sifflet à vapeur mal élevé fit entendre un bruit rauque. Des marins, sur le quai, déroulaient de grosses cordes. Le bateau s'écarta de la rive, glissa doucement sur l'eau du port... C'était le rêve que cette promenade!... Nous n'étions pas encore sur la mer. Mais au fait, pourquoi cela ne durerait-il pas? Même sous le ciel

gris, la mer n'était pas forcée de remuer.

Elle remua. A peine avions-nous quitté le port que le navire s'inclina. Le sol de la plate-forme perdit cette belle horizontalité qui me plaît tant dans nos maisons... Vraiment, dans des moments pareils, on se rend compte qu'il n'y a de vrai, dans un appartement confortable, que le sol horizontal. Les meubles tiennent mieux en place, et les habitants ont au moins une démarche convenable.

J'aurais consenti cependant à vivre quelques instants sur ce sol incliné s'il avait bien voulu garder la même inclinaison. Mais il était impossible de savoir à quoi s'en tenir. Parfois nous voyions descendre jusqu'au niveau de l'eau la barrière ou le garde-fou (je ne connaissais pas le terme en usage, mais je ne le cherchais pas). Alors une jeune passagère poussait des cris éplorés et impressionnants. Elle allait jusqu'à prétendre que notre dernière heure était arrivée. Un peu ému par ces déclarations, je regardais les hommes d'équipage, Ils paraissaient parfaitement tranquilles, mais c'était peut-être un calme simulé.

— C'est toujours mauvais dans cette passe,

dit une voix autorisée. C'est le fleuve qui se jette dans la mer, ici à côté, et qui occasionne un courant...

Fâcheuse occupation pour un fleuve... Pourtant les paroles du monsieur apaisèrent un peu mon inquiétude. La marche accidentée de ce bateau n'avait donc rien d'anormal...

On m'avait conseillé, bien qu'il fît très chaud, de me couvrir soigneusement à bord. J'avais donc mis trois pardessus, dans lesquels je me sentais en nage. C'était bête... Ce léger malaise, causé par la chaleur, allait peut-être attirer un autre malaise, auquel je ne voulais pas penser.

— Il vaut mieux ne pas y penser.

Voilà ce que je répétais inlassablement pendant les quelques minutes que nous venions de passer sur l'onde amère. Quelques minutes ? Etait-ce cinq minutes, ou dix, ou un quart d'heure ? Ma montre était dans mon gilet, sous la quadruple enveloppe du veston et des pardessus... Ma montre, je la regarderais le plus tard possible... Compter les secondes ? J'en comptai une cinquantaine et m'arrêtai, découragé : elles étaient trop... Cette façon de tuer le temps à petits coups innombrables

exige une patience dont je n'étais pas capable.

* * *

Cependant, autour de moi, l'aspect de la plate-forme s'était un peu modifié. Une des deux jeunes filles ne riait plus. L'autre? Disparue, peut-être dans le salon du bas, peut-être au fond de la mer... Enfin, elle est partie où bon lui semble. Il faut ne songer qu'à soi. Le doyen des passagers n'avait pas le teint plus coloré que tout à l'heure. Il continuait à mâcher son remède. Je pensai qu'il valait mieux ne pas le regarder.

Il me semble que le bateau remue moins... Il ne faut pas dire cela... A peine me l'étais-je dit qu'une énorme secousse manqua me jeter à terre... Quelle heure est-il? Sommes-nous seulement à la moitié du voyage? La côte de l'île, en face de nous, ne bouge pas... Elle pourrait bien venir un peu au-devant de nous.

... On n'arrivera jamais, c'est un fait acquis. Il est impossible qu'on arrive. Le temps s'est arrêté définitivement... Voilà. On restera ici éternellement, à égale distance de ces deux côtes.

Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que si l'on arrive on ne sera pas arrivé ! On sera dans une île. Quelle absurde invention que les îles ! Demain il faudra refaire ce voyage en sens inverse. Je sais que c'est inévitable. Je n'ai malheureusement pas les illusions de cette dame qui, ayant débarqué à Douvres, après une mauvaise traversée, s'écriait : « Non ! non ! Je ne reviendrai pas par la mer ! Je ferai le détour qu'on voudra. J'y mettrai du mien... Mais plus de mer ! plus de mer, à aucun prix ! »

*
* *

La funeste préoccupation du retour m'empêcha de goûter le moindre soulagement quand le bateau, contrairement à toute attente, parvint enfin dans les eaux de l'île. La nuit était venue doucement. Le port était éclairé par deux hauts fanaux. Il nous apparaissait très pittoresque, comme un vieux port italien. Mais je me disais qu'on allait atterrir, et que je pourrais prendre en toute hâte un morceau de sucre mouillé de cognac.

La soirée fut encore gâtée par cette même idée que nous étions dans une île. L'excur-

sion du lendemain, sur des falaises superbes et dans des grottes admirables, fut également empreinte de tristesse. J'aurais préféré des falaises un peu moins belles, et de gentilles petites grottes de continent.

Nous étions à trois heures sur le port, à rôder, en attendant le départ du bateau. J'interrogeai des gens, d'un ton détaché : « Mer un peu rude, aujourd'hui? — Il n'y a rien de trop. »

Un vieux loup du port me rassura en m'affirmant que la mer était magnifique. Je sentis tout de même le besoin de confirmer ces renseignements, et je m'adressai à un marin du bateau.

— La traversée sera assez dure, aujourd'hui?

— Mais non, mais non. Et puis quoi? ajouta-t-il, vous avez le cœur solide...

On criait à ce moment-là un journal du matin. Il annonçait une performance de Wright, qui avait volé très longtemps...

Ah! si Wilbur Wright avait passé dans ces parages avec son appareil! Il avait un compagnon tout trouvé, qui se serait gentiment assis à ses côtés, en faisant bien attention de ne pas toucher à la ficelle du moteur.

LA PELOUSE

Jules, le dimanche, venait me chercher à une heure pour aller aux courses. J'étais prêt depuis midi et demi. Enervé, je faisais les mille pas dans la salle à manger, où mes parents finissaient de lire leurs journaux.

— Qu'est-ce que tu as donc à être si pressé ?

— J'attends Jules, qui doit venir me prendre.

— Et où vas-tu, de si bonne heure ?

— Je ne sais pas... En matinée... Et tu serais bien gentil, papa, si tu me donnais un peu d'argent.

— Ta mère t'en a donné ce matin.

— Oui, mais j'aurai juste, juste ! Et si je ne trouve plus de stalles d'orchestre, et que je sois obligé de prendre des fauteuils...

— Si tu ne trouves plus de fauteuils, tu iras te promener en plein air. Comme c'est intelligent de s'enfermer par un temps pareil ! Allons ! maman ! donne-lui encore une pièce de cent sous, pour que Monsieur puisse prendre son fauteuil d'orchestre !

Maman n'avait, en fait de monnaie, que trois pièces de deux francs. Je prenais les six francs, en promettant de rapporter vingt sous. Mes parents croyaient encore moins que moi à cette bonne parole.

Le coup de sonnette de Jules faisait un bruit délicieux. Jules saluait mes parents, qui ne sympathisaient guère avec lui. De même les parents de Jules me regardaient d'un air hostile. Chacun de nous, dans la famille de l'autre, passait pour un ferment de dissolution.

Maman n'en finissait pas de me remonter mon col de pardessus. Elle appelait la bonne pour me faire donner au bas de mon pantalon un coup de brosse supplémentaire. Je trépignais... A quoi bon toutes ces minuties, d'autant qu'il avait plu jusqu'au matin et que nous allions patauger tout l'après-midi dans la boue de Longchamp ?

Nous descendions l'escalier par bonds tor-

rentueux. Puis nous courions jusqu'au boulevard, où passaient les tapissières. « V'là pour les courses ! »

*
* *

Toutes ne faisaient pas notre affaire. Il y en avait qui étaient attelées de cinq chevaux et dont le cocher était habillé en postillon; elles coûtaient deux francs cinquante le voyage simple. Il nous fallait, à nous, la voiture à vingt sous. Quelquefois nous attrapions un véhicule assez convenable. Souvent ce n'était qu'un break très usagé et que traînaient deux bêtes inélégantes. A peine était-on monté dedans qu'on voyait passer un char-à-bancs magnifique, dont le conducteur criait : « Un franc pour les courses ! » Et le pis était que notre pauvre petit break ne se remplissait pas. Il s'arrêtait à tous les carrefours. Une personne en cheveux, peut-être la femme du cocher, debout sur le marchepied de derrière la voiture, glapissait des appels désespérés. Ce n'est que sur le Cours-la-Reine que l'on trottait un peu franchement, avec un frémissement assez glorieux de petites clochettes.

A ce moment, Jules et moi nous faisions notre inventaire. Nous avions à nous deux une trentaine de francs, de quoi nous amuser toute la journée et gagner un demi-million, si les grosses cotes arrivaient dans toutes les courses, et si nous avions le courage de reporter chaque fois tout notre gain sur le cheval de notre choix.

La voiture s'arrêtait à une des entrées du champ de courses, au haut de la montée de Longchamp. A cette époque, très peu de tapissières venaient jusque auprès des tribunes. Nous avions un bon kilomètre à faire au galop pour arriver aux piquets de la la pelouse. On courait tant qu'on pouvait, même si on était en avance. Il nous semblait toujours qu'en s'attardant on manquerait une grosse cote qui, une minute après, pouvait fort bien être effacée des listes.

Quelquefois, quand les vues de Jules et les miennes coïncidaient, nous nous mettions d'accord pour prendre le même outsider parmi des chevaux qui n'avaient, sur le papier, aucune chance régulière. Dans ce cas, nous pouvions joindre nos mises, parier ensemble cinq francs sur la course, et nous adresser aux

plus gros bookmakers de la pelouse, qui dédaignaient les mises de quarante sous.

*
* *

Quand on perdait la première course, on était tout de suite très triste. Il semblait que toute la journée on passerait au travers. Par contre, quand on touchait la première, le monde était à nous. Nous ne comprenions pas à ce moment-là comment nous n'employions pas toute notre vie à jouer aux courses, et à gagner des fortunes.

Jules était plutôt joueur que sportsman. Il ne bougeait pas de ces petites rues improvisées et remplies de monde que faisaient sur la pelouse les doubles haies des piquets. Moi, je voulais voir la course, mais il était difficile d'assister à l'arrivée. Quand les chevaux étaient dans la ligne droite, on sautait en l'air pour les voir passer sur la piste. On n'apercevait que les toques des jokeys qui filaient très vite au poteau. On se rendait compte, d'après la position respective de ces toques, de la place des chevaux à l'arrivée.

Mais on pouvait du moins assister au

départ, sur un point de la pelouse où la foule était moins grande. A ce moment on voyait bien la figure des jockeys en renom, la face rude de Rolfe, le visage romain, aux yeux ardents, aux joues creusées, du fameux Dodge. Parfois c'était Fred Archer lui-même, qui avait traversé le détroit et offrait à nos regards ses traits célèbres.

Plus tard, le sportsman ayant vaincu en moi le joueur, je n'hésitai pas à me payer le pavillon. Mais Jules préférait pouvoir jouer quatre francs de plus, et restait sur la pelouse... A Chantilly, il n'y avait pas de tribunes à cent sous, et nous n'avions que le choix entre les places les plus humbles et l'inabordable pesage. Du moins, pendant l'intervalle des courses, pouvait-on s'approcher tout contre la grille de cet Eden à vingt francs et contempler les chevaux que l'on promenait dans le paddock.

*
* *

...Bossette, dans le handicap, nous parut avoir une chance de premier ordre. Elle avait couru l'avant-veille à Auteuil, en steeple.

Elle n'avait pas suivi le train, et nous flairions une manœuvre. Aussi Jules avait-il mis quarante sous sur la jument. Il avait trouvé chez un petit bookmaker la cote inespérée de vingt contre un. Il était venu me rejoindre et m'avait mis au courant de ses opérations. Puis il me ramena auprès des piquets pour surveiller son bookmaker. Il y en avait quelquefois qui disparaissaient. Le fait était assez rare... Mais il se produisit ce jour-là. Jules ne retrouva plus son donneur. Il l'avait vu tout au bout d'un rang... Et maintenant le rang se terminait par un autre *litsman*... Affolé — car un coup de cloche annonçait l'entrée des chevaux sur la piste — Jules courait à droite et à gauche...

— Il faut absolument que je rejoue Bossette, parce que, si elle arrivait, ce serait trop épouvantable...

Il ne la trouva qu'à une cote un peu moins forte, et mit trois francs à seize, de façon à toucher au moins autant... Or, Bossette gagna, et Jules fut navré. Les quarante-huit francs qu'il toucha le consola à peine.

— S'il n'avait pas fichu le camp, j'avais quatre-vingt-huit francs de bénéfice.

— Non, puisque tu n'as fait ton second pari que pour t'indemniser de la perte du premier.

— J'aurais fait le second pari en tout état de cause... Bossette était sûre de gagner.

...Evidemment, Bossette était sûre de la victoire, comme tous les chevaux qui viennent de gagner. Dans tous les éléments qui déterminent la conviction des pronostiqueurs, il n'y en a pas un qui vaille le fait accompli.

LA GRAND' VILLE

Nous apercevrons bientôt, au-dessus des maisons, des aréoplanes-écoles à plusieurs places, où un guide expert enseignera aux apprentis cochers-oiseaux à se diriger au-dessus de Paris. Car Paris à vol d'oiseau ne ressemble pas du tout au Paris à rues, au Paris terre à terre que nous connaissons.

Déjà les aviateurs désireux de s'instruire montent tous les jours de beau temps sur la Tour Eiffel, afin d'étudier le panorama de Paris. Pour aller de la Muette au Faubourg Montmartre, au-dessus de quels monuments faut-il passer? J'ai vu des plans de Paris rayés de lignes droites à l'encre rouge. On commence à travailler sérieusement là-dessus.

Au fond, cette éducation se fera très vite. Car il est, somme toute, plus facile de circu-

ler à vol d'oiseau, qu'à travers des rues, même si l'on ne compte pas les petites complications que le service de la voirie, avec ses écritaux de voies barrées, s'amuse à introduire dans la circulation parisienne. Cependant, il faudra faciliter la tâche des aviateurs, par des signes et points de repère. Des pavillons de couleur peut-être pour chaque arrondissement et pour chaque quartier? Mais les couleurs se distinguent mal à distance.

*
* *

La vulgarisation des moyens de transport aériens fera sans doute beaucoup de tort aux fiacres. Elle aura pour effet de diminuer le nombre des cochers. Et nous verrons de moins en moins ce type de cocher si sympathique, le cocher qui ne connaît pas Paris.

Un jour de cette semaine, me trouvant aux environs de l'Odéon, j'avisai un jeune cocher très maigre, qui était seul à la station. Il monta avec empressement sur son siège, et je lui criai : Gare Saint-Lazare. Sans la moindre hésitation, il dirigea son cheval sur l'Observatoire.

Dans le premier moment, on se figure toujours qu'un cocher a raison. D'autre part, pour l'avertir de son erreur, il faut passer la tête à la portière ; et c'est une manœuvre assez difficile et pleine de dangers, pour les personnes qui portent, par exception, un chapeau haut-de-forme. Ces personnes calculent mal leur mouvement, habituées qu'elles sont à un chapeau melon plus bas. Elles cognent donc fortement leur tube contre le haut de la portière. Le huit-reflets perd deux reflets et gagne une balafre. Et le cocher continue à persévérer dans le mauvais chemin. On met alors le haut-de-forme en cale sèche dans l'intérieur de la voiture, en ajournant les réparations ; on passe sa tête nue, aux cheveux épars, par la fenêtre latérale et l'on crie :

— Hé bien, cocher ! j'ai dit gare Saint-Lazare ! Vous lui tournez le dos ! Quest-ce que vous avez compris ?

Il comprend au moins qu'il se trompe. Il tourne sa voiture et descend le boulevard Saint-Michel... Il n'y a aucune raison pour ne pas suivre ensuite le boulevard du Palais... Encore un autre pont... On ne risque rien de s'y engager, puisqu'il continue la même voie.

Mais tout à une fin... Au moment où la voiture s'engage dans le boulevard Sébastopol, la tête du client, de plus en plus échevelée, surgit à la portière.

— C'est par là que vous passez pour aller à la gare Saint-Lazare? Prenez la rue de Rivoli!

...La rue de Rivoli? Le cocher s'arrête. Il promène autour de lui des regards ingénus... Il y a bien un nom de rue écrit à droite; mais il y a le même nom à gauche. Pourquoi la rue de Rivoli va-t-elle à droite et à gauche?

Je hurle :

— Prenez à gauche!

Il va pour tourner, mais un fiacre le refoule. Derrière nous, un nombre infini de taxi-autos, en monôme, cornent de toutes leurs trompes. Effaré, il laisse tomber une rène d'un côté, se penche pour la rattraper, et flanque sa couverture à terre. Il saute lourdement sur le pavé de bois, et ne peut pas remonter sur son siège, parce que le cheval a profité de tous ces incidents pour se mettre en équerre avec la voiture; c'est une fantaisie que les chevaux adorent, et à laquelle ils ne résistent jamais... Un officieux redresse la bête, la tient par la bride, en répétant à qui veut l'en-

tendre qu'il a été dans la cavalerie. Le cocher s'installe à nouveau, en s'asseyant sur son fouet. Mais il est entouré de tous les tramways de la terre et de monstres dits autobus que l'enfer a vomis... Cependant quelque Dieu invisible met ordre à tout cela, et nous nous retrouvons par magie dans la rue de Rivoli. Le jeune cocher fouette fièrement son cheval et suit la route indiquée, avec un soupçon d'hésitation quand on traverse un carrefour. A ce moment, il se penche malgré lui de côté. Mais, comme rien n'arrive de la voiture, il continue bravement son chemin.

J'avais jadis imaginé (et je crois même en avoir publié la description, pour m'assurer le bénéfice moral de la découverte), j'avais imaginé un système de guides pour jeunes cochers, que le client adapterait à chaque bras du « driver » afin de lui indiquer rapidement la droite et la gauche. Ce système n'est pas utilisable en taxi-auto, où les à-coups sur les bras du chauffeur ne vaudraient rien sans doute pour la conduite de la voiture. Faute de ce dispositif, je dus passer trois ou quatre fois encore la tête à la portière. Enfin nous arrivâmes dans la cour de la gare. Mon train était manqué !

Non, mon train n'était pas manqué, car je n'avais aucun train à prendre. Mais comment ne pas finir ce récit par une phrase impressionnante ?

*
* *

— Y a-t-il longtemps que vous êtes cocher à Paris, demandai-je au jeune homme maigre ?

— Trois jours, me dit-il en souriant gentiment.

— On vous a pourtant promené dans la voiture-école ?

— Oui, mais je voyais tant de choses à la fois. J'équarquillais les yeux. Je n'étais jamais venu ici.

— Vous avez de la chance de tomber sur un client qui connaisse bien les rues.

— Oh ! tous les clients connaissent Paris !... Il n'y a que lorsque l'on charge auprès des gares... On trouve quelquefois des étrangers... Aussi je ne viens jamais dans les gares. Et je vais me dépêcher de filer loin d'ici.

Il jeta un coup d'œil sur la gare Saint-Lazare.

— C'est un beau monument, me dit-il. Je suis content d'avoir vu ça.

TRISTESSES DU BILLARD

« Dans son luxueux appartement de l'avenue Kléber », comme s'exprimaient les courriers mondains, mon cousin Norbert donnait chaque année, en hiver, une grande fête. Il avait choisi l'hiver afin que les dames arrivassent en fourrures et que le coup d'œil dans la rue fût plus somptueux pour les curieux. Tous les mercredis, ma cousine Clara recevait, afin d'entretenir sa clientèle de la fête annuelle. Les six autres jours elle n'arrêtait pas de rendre des visites, et le salon restait alors fermé et sombre, comme une chambre de mort.

Toute l'existence du grisonnant Norbert et de la déjà mûre Clara n'était occupée que de cette fête annuelle. Pourtant, en dehors des dîners utiles et des soirées de présence dans

les théâtres subventionnés, Norbert se permettait des passe-temps. C'est ainsi qu'une ou deux fois la semaine il invitait à dîner un ami comme moi. Je ne crois pas qu'il eût pour moi une affection particulière. D'autre part, l'humble jeune homme que j'étais n'était point un convive honorifique... Alors, pourquoi m'invitait-il ?

Il m'invitait parce qu'il avait une salle de billard et parce que j'étais exactement l'individu à qui il pouvait rendre vingt-cinq points de cinquante avec de fortes chances de victoire.

* * *

Rien n'était aussi morne que ce dîner à trois. On parlait un peu, mais il n'y régnait pas, à proprement parler, de conversation. Chaque sujet ne nous fournissait tout au plus qu'une phrase, à laquelle on ne nous répondait que par un sourire complaisant. Visiblement aucun des trois personnages ne tenait à briller aux yeux des deux autres. Aussi personne de nous ne se donnait-il la peine d'avoir une opinion.

On mangeait richement et convenablement.

Mais c'était une cuisine où l'on ne sentait pas d'intentions. La maîtresse de maison avait donné des ordres pour qu'il y eût un nombre de plats suffisant, et le fonctionnaire de la cuisine s'était acquitté correctement de sa tâche, sans zèle et sans amour. Dans la haute salle à manger, le calorifère envoyait une chaleur parfaite et sans cordialité. Tout le monde, convives, chef de cuisine, calorifère, faisait strictement son devoir. Il n'y avait de reproches à adresser à personne. Mais on n'était heureux de rien.

Après le dîner, Clara se rendait dans son boudoir, où elle lisait un livre nouveau. Depuis dix ans qu'elle s'était mise à la lecture, elle n'avait jamais manqué, parmi les romans dont on parle, un livre nouveau. Elle avait une mémoire excellente et se rappelait très bien tous les titres et tous les sujets. Mais il fallait ne lui parler que des romans de ces dix dernières années. Le génie perdait tout intérêt pour elle s'il n'était pas d'actualité. La bibliothèque de Norbert était complètement garnie d'ouvrages classiques bien reliés. On ne les dérangeait jamais, bien entendu. Un livre, une fois relié, ne s'ouvrait plus et ne

bougeait de sa place qu'aux moments de grand nettoyage. Car on ne laissait pas longtemps aux chefs-d'œuvre de la pensée humaine ce linceul de poussière sous lequel ils auraient pu se dire : « On ne nous touche pas, parce que nous sommes trop poussiéreux... » On leur enlevait même cette excuse. On les voulait propres et dédaignés ; ils étaient à la portée de la main, qui ne les touchait pas.

* * *

Norbert et moi, nous passions dans la salle de billard. Norbert possédait un matériel de choix : des queues de billard dans des étuis, des billes dans des boîtes, une housse de drap vert pour protéger le drap du tapis. Il avait pris des leçons avec des professeurs qu'il avait payés très cher. Il jouait tout seul une heure par jour.

Il n'avait pas besoin de toutes ces précautions pour me battre. Je ne me sentais d'ailleurs un peu d'émulation que lorsque j'étais en main, quand la partie avait préludé pour moi par d'heureuses rencontres de billes. Mais quand les billes étaient mal disposées et n'y

mettaient pas du leur, j'abandonnais très vite toute prétention et je renonçais à vivre sur mon avance. J'attendais même avec une certaine impatience que Norbert m'eût rattrapé, afin de lui laisser la tâche d'atteindre au plus tôt ce désiré nombre de cinquante, qui mettait fin momentanément à nos prouesses jusqu'à l'instant de la redoutable revanche.

Certes, je me sentais tout de même ennuyé de le voir triompher, car il en tirait un peu trop d'orgueil. Mais, quand il faisait des séries de huit à dix, j'étais tout à la satisfaction de me reposer sur la banquette. J'affectais cependant un air détaché, et nullement étonné de ses performances.

*
* *

Que les amateurs de billard ne croient pas, d'après ce qui précède, que je n'admire pas autant que quiconque leur noble jeu. J'ai suivi avec passion, il y a quelques années, les matches du Grand Hôtel et cette mémorable rencontre du Nouveau-Cirque, où Cure fut battu par Schefer. Je dois dire seulement que mes exploits personnels en cet exercice ne

m'ont jamais intéressé. C'est pour une raison identique que j'ai renoncé à tout entraînement à vélo et à tout espoir de rattraper jamais une balle de tennis.

Norbert n'était pas assez supérieur à moi pour que je pusse me passionner pour son jeu, suivre ses progrès, souhaiter sa victoire. Aussi ai-je gardé un souvenir médiocre des soirées passées à son domicile, où ça manquait vraiment de sport.

AVARES SPÉCIALISÉS

Grâce à l'auto, des colonies ambulantes s'en vont à la belle saison coloniser les hôtels des petites villes et les auberges les plus rustiques. Grâce à l'auto, une civilisation charmante règne sur les terroirs naguère sauvages. Autour des moteurs qui, jadis, effrayaient comme des monstres les gardeurs de moutons, on voit s'approcher des badauds bucoliques, et tel chauffeur un peu novice, qui cherche avec désespoir la raison d'un arrêt, n'est pas fâché d'avoir recours, pour l'aider dans ses investigations, à quelque agreste compétence.

Les petits gardeurs de dindons ambitionnent désormais de se présenter à l'Ecole Centrale, et le vieux berger, sous sa houppelande, rêve d'adapter à sa maison roulante un petit moteur.

Mais je ne veux pas vous entretenir aujour-

d'hui de ce beau sujet : l'auto éclairant le monde. Il faudrait employer pour cela le vers alexandrin. C'est un moyen d'élocution dont je n'use pas tous les jours.

*
* *

L'auto qui nous emportait vers les châteaux de la Loire avait à son bord six personnes... Nous avons vécu ensemble trois jours, et nous nous connaissons désormais presque autant que si nous avions hiverné pendant six mois dans une cahute de planches toute couverte d'ours blancs.

Auparavant, bien qu'ils aient eu ensemble des relations assez suivies, les six voyageurs s'ignoraient. Quand on se rencontre pendant une heure dans un salon, ou pendant deux heures autour d'une table, on se joue une comédie inconsciente, on adopte un rôle qu'il est difficile de soutenir pendant trois fois un jour.

*
* *

Il y avait d'abord le mécanicien, que j'avais rencontré plusieurs fois sur la voiture de mon

ami G.-D. Gédéon. Ce mécanicien me faisait l'effet d'un brave serviteur irréprochable et docile... Maintenant je sais qu'il n'y a pas d'homme plus entêté. Son « oui, Monsieur ! », que j'avais entendu à diverses reprises, et qui m'avait toujours paru l'acquiescement plein de déférence d'un serviteur obéissant, son « oui, Monsieur ! » a pris sa signification véritable.

— Oui, Monsieur, tu es mon maître, tu me paies tant par mois et tu prétends m'imposer tes volontés. Je te donne satisfaction en te répondant : « Oui, Monsieur ». Mais je me donne satisfaction à moi en n'agissant qu'à ma guise. Or, ma guise est la bonne, car toi tu n'es que le maître, et je suis le mécanicien.

... Tu me dis : Au bout de ce chemin vous prendrez à gauche. J'incline la tête, et je prends à droite. Je ne connais pas la route. Mais il me déplaît de suivre tes indications, qui ont toutes chances d'être mauvaises. Tu me laisseras faire, parce que je t'intimide, et parce que tu as trop peur de te tromper. Or, tu préfères que je me trompe, moi, mécanicien, et m'adresser des reproches muets, que de te tromper, toi, patron, et d'encourir mon mépris... Oui, Monsieur !

*
* *

Si le mécanicien est un type, le patron, lui, est un numéro.

C'est un grand garçon blond d'une trentaine d'années. Il a beaucoup fait la fête. Il a joué la très grosse partie dans les cercles. Il s'en est assez bien tiré, en ce sens qu'il a à peine entamé son imposante fortune. C'est un homme très obligeant et très large. Au restaurant, dans ce sport si délicat qui consiste à payer l'addition, je l'ai toujours vu « s'employer » véritablement, sincèrement, avec une énergie indiscutable, et il est bien rare qu'il ne s'adjuge pas une victoire plus ou moins vivement disputée.

Eh bien ! dans la dernière partie d'auto que nous avons faite ensemble, il nous a découvert, lui, cet homme certainement généreux, voire prodigue, il nous a révélé une avarice toute spéciale. Oui, il est avare sur un point. Nous ne le savions pas, nous ne pouvions pas le supposer... Il continuait à nous héberger le plus longuement possible dans les hôtels, faisant monter de la cave les plus vieilles

bouteilles, sortant à chaque instant des coffres de la voiture de longs cigares qu'on ne trouve qu'à Paris... Mais il n'a pu s'empêcher de nous dévoiler son côté faible : il est râleux pour l'essence.

A Suresnes, il en a fait mettre dans le réservoir une quantité beaucoup trop juste. Il a surveillé minutieusement le vidage des bidons. Et, quatre heures plus tard, nous nous arrêtions en pleine campagne, parce que le réservoir était à sec. Par bonheur, nous vîmes, au bout de dix minutes, arriver d'autres chauffeurs, qui nous offrirent de nous céder deux bidons. Mais G.-D. Gédéon n'en prit qu'un, parce qu'on nous le vendait un peu cher, c'est-à-dire quinze ou vingt centimes de plus que ce qu'il espérait le payer au village prochain.

A l'étape, on remise la voiture tout de suite, de peur qu'un invité n'ait quelque velléité d'aller faire une course dans la ville.

G.-D. Gédéon est un être invraisemblable, inexplicable. Mais il existe. Ce qui prouve d'ailleurs son existence, c'est qu'il y a beaucoup de gens de son gabarit qui ne sont avares que sur un certain point bien déterminé. Je connais un monsieur très bien qui ne peut se

résoudre à s'acheter un chapeau neuf que lorsque son melon de feutre gris devient littéralement un objet de dégoût pour son entourage.

Je connais une vieille dame qui habite dans un hôtel très confortable, et qui a quatre ou cinq chevaux dans son écurie. Elle fait sortir ses chevaux le moins possible, de peur de les user, ou crainte qu'ils ne mangent trop pour réparer leurs forces. Cette vieille dame, très généreuse à d'autres égards, passe son temps dans le Métro, et voyage même en seconde classe. Ce n'est pas par plaisir, car elle prétend qu'elle a trop chaud dans les trains souterrains et qu'elle éprouve une peine infinie à monter les escaliers des stations.

Tous ces gens-là ne sont pas des maniaques ni des fous. Ils ont simplement une évaluation spéciale des avantages de ce monde. Le monsieur au vieux chapeau estime qu'on peut dépenser chaque jour trente ou quarante francs à chacun de ses repas, mais que l'intérêt d'avoir sur la tête un chapeau convenable ne vaut pas la dépense d'un louis.

En somme, ils ne sont pas des anormaux, ils n'ont pas une âme différente de la nôtre. Ils calculent autrement que nous, voilà tout.

VOYAGEURS

On sait que le fameux Des Esseintes, avant de partir pour Londres, s'arrêta pour déjeuner dans un restaurant anglais de la rue d'Amsterdam... Après son repas, le héros de J.-K. Huysmans rentra tout bonnement chez lui. Son voyage à Londres était terminé.

On peut s'épargner de longues fatigues, des frais élevés et le mal de mer, en allant prendre le thé dans le hall d'un de ces somptueux hôtels anglais édifiés depuis quelques années dans le quartier de l'Étoile.

Que dis-je ? Le voyage est beaucoup plus complet, beaucoup plus varié que si l'on se rendait dans un pays donné. A Londres, on rencontre surtout des Anglais, et à Bruxelles des Belges. Mais, dans ces vastes palaces, on

trouve des gens de tous les méridiens et de tous les parallèles. Et c'est un passe-temps agréable que de deviner la nationalité des groupes qui vous entourent.

D'où arrivent ce monsieur âgé, aux paupières tombantes, et cette dame chenue toute vêtue de noir ? Voilà une demi-heure qu'ils sont assis de chaque côté de leur petite table à thé... Ils n'ont pas prononcé une parole. Peut-être viennent-ils d'éprouver un grand malheur. On les a appelés par dépêche pour enterrer quelqu'un qu'ils aimaient bien... Mais un autre vieux monsieur vient s'asseoir à leur table. Et ils se mettent à parler avec beaucoup d'animation et de gaîté. Ils sont peut-être en deuil ; en tout cas, ils ne sont pas tristes, et peut-être ne sont-ils pas en deuil du tout, et ne faisaient-ils que s'ennuyer avant l'arrivée de l'autre vieux monsieur ?

*
* *

Il est probable qu'ils s'ennuyaient, tout simplement, comme des voyageurs. A une autre table d'ailleurs une jolie jeune femme, vêtue de couleurs claires, semble accablée, en

face d'un beau jeune garçon, très effondré aussi. Ils ont déjeuné au Bois... Ils ont fait un tour en auto. Ils ont pris des places pour le soir dans un théâtre. A six heures et demie, ils monteront s'habiller dans leur appartement. Mais, de cinq heures et demie à six heures et demie, la vie est pour eux un désert sans limites. La pendule Empire, qu'on aperçoit, par une porte ouverte, sur une cheminée du salon de lecture, la pendule est certainement arrêtée... On voit passer, dans le hall, des gens découragés qui, par désœuvrement, vont demander à l'Enquiry Office à quelle heure on fait la levée des lettres... « Je vais écrire », a dû dire certainement la jeune femme, qui vient de se lever tout à coup... On écrit à ses parents, et à chacun de ses frères et sœurs, huit pages de détails oiseux; on se creuse l'esprit pour trouver des amis à qui envoyer des cartes postales.

Il vous arrive, n'est-ce pas? toutes les semaines, des souvenirs cordiaux de vagues connaissances, qui vous apprennent qu'elles sont en Hollande ou en Serbie, alors que vous les croyez très paisiblement installées à Paris, dans leur home, où vous n'auriez aucune idée

d'aller leur rendre visite. Vous vous demandez pourquoi elles songent tout à coup à vous : elles voyagent, elles n'ont rien à faire, elles « se marrent », elles écrivent des cartes postales.

*
* *

Comme il y a peu de personnes qui sachent être oisives ! J'en ai fait l'expérience en voyage. Nous voulons bien être paresseux, mais nous voulons choisir nos heures de paresse, et qu'elles ne nous soient pas inspirées par les circonstances. Quand nous avons des occupations pressantes, comme on nous rendrait heureux en nous donnant congé tout à coup, et comme nous irions nous asseoir avec délices dans n'importe quel rocking chair !

Maintenant que nous n'avons rien à faire, maintenant que la pluie ou notre manque d'imagination nous a ramenés à l'hôtel, pourquoi ne sommes-nous pas pleinement contents de pouvoir « flemmer » pendant une heure, sans impatience et sans remords ? Nous nous raidissons dans ce moelleux fauteuil de cuir où nos membres devraient se délasser. Nous ne savons pas être prêts à savourer le

loisir, quand le destin nous l'envoie, ou, si vous voulez, nous l'impose.

Plus on est de fous, plus on rit; mais plus on est de gens ennuyés ou désœuvrés, plus on s'ennuie. Ceux qui ne goûtent pas la paresse en dégoûtent les autres. Dans une petite bande de touristes, il est bien rare qu'il n'y en ait pas au moins un ou deux de déçus, ou de mal en train, et le malaise de ceux-là s'étend par contagion à tout le groupe. Oh ! l'homme qui vient se mettre devant vous, les bras ballants, et qui dit « Alors, c'est tout ce qu'on fait? Où va-t-on? »

*
* *

Il y a aussi le compagnon commissaire-priseur qui, à chaque instant, fait l'estimation du quart d'heure que l'on vient de passer, et déclare que l'on « se barbe » ou que l'on s'amuse énormément. Celui-là peut être à l'occasion très utile, car l'amusement ou l'ennui dépendent bien souvent de la constatation qu'on en fait. Après une journée indécise, passée dans des musées ou dans des jardins zoologiques, il suffit que quelqu'un proclame : « Somme toute, excellent après-midi ! » pour que chacun

des membres de la petite expédition se sente très content et plein de courage pour la soirée qui va commencer.

Donc, l'ami qui évalue, le compagnon-taxi, doit avoir une grande conscience de sa responsabilité. Il sait, quand ça n'a pas très bien marché, masquer un peu la déception vague de la petite troupe. Si, d'autre part, une journée a été évidemment ratée, ce serait ruiner sa réputation d'estimateur que de n'en pas constater l'insuccès. Dans ce cas-là, il faudra le dire carrément, et de la façon la plus joyeuse possible.

Il n'est pas mauvais qu'il y ait, dans les parties organisées, des organisateurs responsables. Car, si l'on s'est ennuyé, le plaisir de s'en prendre à un ami dont on proclame l'incapacité, compensera largement tout l'ennui précédent. D'autre part, une certaine émulation, entre les boute-en-train de la troupe, donnera des résultats très utiles.

*
* *

Voici la belle saison. De petites expéditions en auto, en chemin de fer, ou à vélo, vont

s'organiser de toutes parts. Je crois que les réflexions qui précèdent, bien qu'un peu désordonnées, peuvent être méditées avec fruit par nos lecteurs. Le succès de beaucoup de parties de plaisir est bien souvent laissé au hasard. C'est une erreur. Rien ne demande une organisation sérieuse, autant que la folle gaîté.

LE « NOBLE ART »

Non, je ne brûle pas ce que j'ai adoré... Je prends, je prendrai toujours un grand plaisir à un beau match de cyclistes, ou à une belle course scratch, et mon cœur fidèle de spectateur de vélodrome garde un souvenir ardent, vivant, des glorieuses journées de jadis et d'hier.

Mais, déjà à l'époque même où je fréquentais les pistes et où je n'avais jamais assisté à un combat de boxe, j'avais une admiration lointaine pour ce noble sport. Je lisais tant bien que mal les textes anglais, la *Police Gazette*, le *Mirror of Life*, relatant et annonçant les matches; je les lus surtout pendant la période qui précéda la rencontre célèbre de Fitzsimmons — le maigre Bob — et de Jim Corbett. J'ai suivi sur le papier, round par

round, le fameux combat de Carson City, où Bob triompha de Jim, boxeur plus scientifique, mais moins dur frappeur. Fitzsimmons avait touché dix-neuf fois et Corbett, le vaincu, trente-huit fois. En voulez-vous de la précision ?

Je vous assure que, malgré mon horreur du mal de mer, j'aurais volontiers fait la traversée pour gagner, dans l'Ouest, cet État de Nevada, où Corbett entra dans le ring, afin d'y défendre, selon l'héroïque expression consacrée, « son titre et sa vie ».

Les récents matches de boxe auxquels j'ai assisté n'ont pas, loin de là, diminué mon admiration fervente. Me voilà, désormais, un habitué de ces séances, et je vous assure que cela vaut mieux que d'aller au café.

*
* *

Les novices même sont très intéressants. Nous n'avons pas besoin, pour nous passionner à la vue d'un combat, de nous trouver en présence d'athlètes de haute valeur. Ce n'est point simplement en considération de leurs performances que nous admirons les hommes,

mais surtout d'après ce qu'ils font devant nous. Autrement dit, ce que nous voyons d'eux a plus d'intérêt pour nous que ce que nous en savons.

Le style a une importance plus apparente, plus saisissable que dans un match de vélos. Même si ce style est mauvais, il est curieux à voir. En boxe, comme en littérature, le style, c'est l'homme. Il nous révèle la personnalité du combattant, que cette personnalité soit restée intacte et neuve, comme chez le débutant, ou qu'elle ait été modifiée, chez le boxeur accompli, par l'éducation et l'entraînement.

Il faut s'entendre. Je donne ici au mot style son acception la plus large. Ce n'est point simplement une façon d'envoyer des coups de poing, mais une façon de se comporter sur le ring.

Un individu, que nous n'avons jamais vu, se présente dans la lice. Nous examinons rapidement son visage, sa structure. Nous le classons dans une catégorie... Ce « bertillonnisme » instinctif, cette habitude de classer les gens, est très fréquente chez beaucoup de personnes, qui ne s'en rendent même pas compte. Nous cherchons, d'après le regard

de l'homme, ses cheveux ou sa moustache, à quelle classe sociale il appartient. Quelquefois, l'idée rapide que nous nous formons se trouve démentie par un indice, le tatouage, par exemple, que ce grand garçon, de visage assez distingué, porte sur le gras du bras... Tout ce travail ne se résume pas en des formules précises, en des fiches rigoureusement établies. Les cloisons qui séparent nos casiers de classement sont mobiles ; elles ne sont pas définitives tant que nos impressions sont demeurées intérieures, tant que nous ne les avons pas communiquées à d'autres personnes. A partir de ce moment, nous revenons difficilement sur notre jugement. Il y a aussi des gens qui, même vis-à-vis d'eux-mêmes, gardent cette persévérance têtue dans leur opinion première.

*
* *

Cependant le combat commence. Et les deux hommes se révèlent peu à peu. Ce n'est plus de leur situation sociale qu'il s'agit. C'est leur âme même qu'ils nous livrent. Ils nous montrent leur hardiesse ou leur timidité, leur duplicité ou leur franchise. Quels renseigne-

ments dans leurs regards ! Comme nous comprenons, sans l'analyser, leur sourire involontaire ! Ce sourire est rarement joyeux. C'est le plus souvent un inconscient signe de paix destiné à modérer l'adversaire ; ou bien c'est un sourire pour l'assistance, que l'on cherche instinctivement à se concilier.

* * *

Evidemment le profane qui assiste à un de ces spectacles peut crier à la barbarie. Il brandira des anathèmes, parlera de la décadence, de la sauvagerie des foules, du Bas-Empire, Et il me traitera, moi, spectateur enthousiaste, d'homme cruel et sanguinaire.

Suis-je vraiment si cruel et si sanguinaire que cela ?

Certes, quand deux hommes sont en présence, je souhaite un combat sérieux. J'espère que les coups seront durs... Mais c'est parce que le coup dur est bien appliqué. Et quand un des hommes est « knocked out », si je sens une joie intérieure, c'est que le résultat me semble décisif. *Ce n'est pas la joie de la cruauté, c'est celle de la certitude.*

Je serais désolé de passer pour un homme cruel, même à mes propres yeux. (J'aurais peur de moi.) Je suis l'adversaire déterminé de la guerre et de la peine de mort. Mais j'ai conscience, en applaudissant un combat de boxe, de me plaire à un sport violent, non à un spectacle barbare. Les coups de poing n'endommagent pas les hommes autant qu'on le croirait. Ce sont des jeux héroïques, mais ce ne sont que des jeux. Avant comme après le combat les boxeurs joignent leurs quatre mains énormes.

Une sensiblerie exagérée fait tort à la bonté véritable, en la ridiculisant, en la discréditant. Le peuple estime justement les gens qui ne sont pas douillets. « Il est dur, celui-là ! », dit-on avec admiration.

Je me souviens d'un forain qui construisait sa baraque à une fête de village. Un clou lui fit une large estafilade au bras. Il remarqua que sa manche de chemise, relevée, n'avait pas été atteinte. Alors, il sourit : « Y a du bon... La peau, ça se raccommode. »

LA RÉSURRECTION DU CHEVAL

Quand mon ami Robert acheta Aminche III, il me fit faire quelques promenades au Bois dans son « araignée », qui n'avait plus l'air d'une araignée depuis qu'on lui avait remplacé ses grandes roues fines par de petites roues trapues, munies de pneumatiques. On avait dû exhausser le siège ; la voiture, ainsi rafistolée, n'était plus très gracieuse. Aminche III, trotteur honorable, qui avait trotté le kilomètre en « une trente-sept » à Saint-Cloud, ne tenait pas longtemps contre les 14-chevaux que nous rencontrons au Bois. Aussi le visage de mon ami Robert était-il sombre. Je sentais que ce vieil adversaire de la locomotion automobile se sentait tristement envahi par les idées nouvelles.

Il n'osa rien me dire tout d'abord ; mais,

quand nous sortions à pied tous les deux, il me conduisait sans avoir l'air de rien devant les garages automobiles. Nous regardions les voitures. Il n'entrait jamais pour poser des questions aux vendeurs. Mais il attendait paisiblement que l'idée m'en vînt. Alors, il me suivait dans le magasin, le visage indifférent, et semblait ne pas écouter les renseignements que je demandais. Il tournait la tête et regardait d'un autre côté... Il restait toujours très près de moi et tendait l'oreille avec discrétion.

Un matin, nous étions restés au Bois assez tard avec Aminche III ; nous avions ramené la voiture à l'écurie et nous gagnions lentement la maison. Il était plus de midi. Mais nous n'étions pas pressés de déjeuner ; en nous arrêtant dans un restaurant du Bois pour laisser souffler le cheval et prendre l'apéritif, nous nous étions un peu trop ouvert l'appétit avec toute une bouteille de porto blanc et une demi-douzaine de brioches. En passant devant un magasin aux environs de l'Étoile, nous fûmes attirés par deux ou trois automobiles somptueuses qui se trouvaient à la montre. Nous n'avions ni l'un ni l'autre

aucune connaissance technique ; ce qui nous séduisait, c'était l'éclat du vernis, la forme des voitures, le brillant des lanternes ; nous regardions cela comme des sauvages éblouis et un peu effrayés.

— Ce qui me gêne dans certaines de ces voitures sans chevaux, me dit tout à coup Robert, c'est que j'y cherche le cheval. Ainsi, regarde ce break là-bas. Il lui manque certainement deux beaux chevaux rouans du Merlerault. Il est élégant d'ailleurs et vraiment d'une grande légèreté.

— Oui, oui, il est d'une légèreté vraiment surprenante ! Il n'y a pas de moteur à l'avant. La caisse est très réduite. Je me demande où est le moteur... Pardon, monsieur, quel est le prix de ce break ?

Le petit jeune homme blond et bien habillé, qui était sur le pas de la porte, me répondit avec une morgue nonchalante :

— Deux mille six cents.

Je regardai Robert...

C'est vraiment pour rien, lui dis-je, avec un air compétent. Mais, demandai-je au petit jeune homme blond, où se trouve donc le moteur ?

— Il n'y a pas de moteur. C'est un break à chevaux...

Nous eûmes alors l'idée de regarder l'enseigne, et nous vîmes que nous étions devant le magasin d'un carrossier.

* * *

Je ne pensai pas à ce moment que cet incident pût donner à réfléchir à mon ami Robert. Il cessa, à partir de ce jour, d'avoir l'air de vouloir s'acheter une automobile. Sigismond, un autre de mes amis, m'ayant appris à quelque temps de là qu'il venait d'acquérir une 18-chevaux, et qu'il comptait bien sur moi pour l'accompagner dans ses promenades, d'obscures raisons sentimentales me détachèrent momentanément de Robert pour me rapprocher de Sigismond.

Les personnes qui passent leur vie à tenir des volants de direction ne se doutent pas des douceurs de l'automobile. Et elles ne les connaîtront jamais. Car s'il leur arrive une petite fois de confier la direction à un ami ou à un mécanicien, elles tremblent de peur, elles ne peuvent supporter d'être conduites par un

autre. Moi, je n'ai jamais conduit et je suis décidé à ne jamais conduire. J'ai pris une fois pour toutes mon parti d'abandonner ma destinée aux mains vigilantes de mon prochain. Alors je goûte cette volupté d'être emmené sur les routes à quatre-vingts à l'heure, confortablement installé dans un baquet.

Je demande simplement au conducteur de ne pas faire comme moi et de ne pas rêver. Sigismond est trop rêveur. S'il veut rêver, qu'il ne conduise pas ; s'il veut conduire, qu'il perde l'habitude de se livrer à des considérations philosophiques qui peuvent nous entraîner très loin, jusque dans les fossés. Un matin, sur une route bordée d'arbres, il comparait ces arbres immobiles et qui avaient l'air de fuir aux jours qui passent le long de nous en sens inverse, aux jours qui semblent inconnus et qui nous attendent déjà depuis longtemps là-bas, sur la route immuable, aux endroits où nous allons passer... C'est très bien, si l'on veut, ces rêveries, et c'est plein de sens ; mais j'estime qu'il faut laisser ça aux personnes qui n'ont pas en mains le volant de direction...

Soudain un des arbres qui fuyaient quitta

le côté de la route et vint brusquement à notre rencontre. Nous nous trouvâmes, Sigismond et moi, dans un champ voisin, moins endommagés heureusement que la machine. Tous les arbres de la route s'étaient arrêtés...

C'est alors que j'ai pensé que Robert était un homme très rassis, indifférent au paysage et aux belles comparaisons qu'il peut inspirer. Je suis donc, le lendemain, allé retrouver Robert et son trotteur.

*
* *

A ma grande surprise, j'ai trouvé Robert entouré de plans, de « bleus », où malgré mon ignorance, j'ai pu reconnaître des dessins de moteurs. J'ai regardé Robert en souriant. Il a souri...

— Alors, lui ai-je dit, je ne demanderai plus de nouvelles d'Aminche III ?

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il me semble que tes préoccupations nouvelles...

Robert m'a regardé gravement.

— C'est pour Aminche III que je travaille... Ne cherche pas. Tu ne trouverais pas. Et j'ai hâte de t'expliquer...

« J'aime bien les chevaux... Je crois que je vais aimer les automobiles... Je vais au sport nouveau... Mais je ne veux pas lâcher le sport ancien... Il ne s'agit pas, d'autre part, de pratiquer les deux sports à la fois... Le cheval va moins vite que l'automobile, qui le dépasse sur la route. Ça le discrédite, ça le diminue. Il inspire de la pitié à ceux qui l'aiment. Et quand on s'apitoie sur l'objet aimé, c'est bien grave pour lui ; c'est signe qu'il a perdu son prestige.

« Je veux, moi, relever le cheval et le relever au moyen de l'automobile, que l'automobile ne soit plus pour lui un ennemi, mais un secours.

« Tu te rappelles cette voiture sans chevaux que nous avons prise pour une automobile. Moi, j'ai l'idée de construire une automobile à chevaux... »

Je regardai Robert avec un peu de crainte. Mais je vis qu'il avait tout son bon sens et parlait avec le plus grand sérieux.

— J'aurai, dit-il, une voiture légère, une voiture à pétrole dont la marche aura une grande élasticité. Cette voiture sera munie de brancards, où j'installerai Aminche III. La voiture ira à la vitesse du cheval, de telle

sorte qu'il n'aura rien à traîner. Bien plus, je compte qu'elle le poussera et accélérera sa marche. Quels services elle lui rendra dans les côtes ! Il est temps que la voiture vienne en aide au cheval, comme la motocyclette au cycliste...

— Ne penses-tu pas, dis-je à Robert, que tu ferais bien de placer les brancards à l'arrière ? Ainsi ton cheval serait protégé contre le vent et pourrait fournir une vitesse de jambes plus rapide encore ?

— Je te parle sérieusement, me répondit Robert. Tu verras, quand j'aurai attelé Aminche III pendant quelques semaines à une voiture automobile, quel entraînement supérieur je lui aurai donné, et si je n'améliore pas sensiblement sa vitesse... Je suis sûr qu'après ça je l'attelle à une voiture sans moteur, et qu'il a gagné deux secondes au kilomètre...

Je n'ai pas revu Robert depuis quelque temps ; je ne sais pas s'il arrive au but de ses recherches, et s'il va nous donner l'automobile à chevaux. Mais d'autres que lui peuvent étudier le problème et réconcilier dans une union féconde le cheval animal et le cheval vapeur.

JOURS DE MARCHÉ

J'aime la Normandie. Je l'aime autant, je crois, que la Bourgogne, où j'ai encore passé quelques jours cette année, vers la fin de la belle saison. La Normandie est moins crue. Elle n'étale pas, comme la Bourgogne, de vastes plaines rapiécées. Les domaines, grands et petits, y sont bordés de haies vives. C'est le règne de la verdure.

Les routes normandes sont blanches et propres ; elles résonnent bien sous les sabots des chevaux. Je me rappelle nos promenades matinales, et comme la campagne était heureuse et tranquille. Les fermes étaient bien à leur place, et les toits de chaume coiffaient si justement les maisons ! Et, tout autour, les pommiers gardaient entre eux leurs distances, contents d'être où ils étaient. Entre une mai-

son et une haie, la plaine s'échappait soudain jusqu'à l'horizon. On apercevait des bandes de vaches blanches. Un cheval encore jeune, mais mal peigné et trop gros, avait l'air d'un vieux cheval, parce qu'il se laissait aller, ne prenait aucun soin de sa personne, et restait des heures entières sur ses quatre jambes, la tête basse, triste et ballonné.

On s'était proposé un but. Il faut toujours avoir un but. On allait au marché d'un petit chef-lieu de canton où, toutes les semaines, il se vendait des grains et du beurre, et, par la même occasion, des volailles, des articles de Paris, des mouchoirs et de l'étoffe de couleur pour des robes d'été.

Après m'être arrêté d'un air compétent devant deux poules noires, après les avoir reçues des mains de la vieille paysanne, qui m'invitait à les soupeser, après les avoir soulevées avec une certaine crainte, car elles avaient chacune un bec acéré, je finis par les acheter par timidité, non sans avoir marchandé un peu, par acquit de conscience. Assez embarrassé de mon acquisition, j'emportai ces poules dans la voiture, où elles furent installées dans le coffre, avec quelques salades,

qui provenaient d'une autre razzia. Puis, décidé à ne plus rien acheter, j'allai voir les marchands de beurre, qui prenaient le beurre à poignée, le flairaient, et le recollaient sur les mottes énormes. Les marchands de petits cochons avaient une carrure admirable, et beaucoup d'aisance aussi dans leur façon de déplacer, de bousculer leur marchandise geignante. Quand un petit cochon était vendu — de vingt-huit à quarante-cinq francs — on prenait un bouchon trempé dans une espèce de cambouis, et on faisait un long signe noir sur la peau rose et sur les soies filasse.

Mais nous finissions par nous arrêter en fin de compte, pour leur consacrer toute notre attention, devant les camelots qui vendaient des étoffes pour les dames. L'un d'entre eux, un jeune homme à la voix un peu râclée, avait jeté sur le sol toutes ses pièces d'étoffe, et les déployait l'une après l'autre. Il envoyait la percale ou la laine en longues banderoles par dessus la tête des femmes, jeunes ou vieilles, qui faisaient cercle autour de lui. Il appelait toutes les vieilles : la mère... C'étaient d'ailleurs les plus décrépites qui achetaient les étoffes les plus voyantes et les plus claires.

Nous écoutâmes ce camelot pendant quelques instants ; mais ce n'était pas un maître du genre. Il manquait de naturel et de bonhomie. Ses expressions semblaient apprises. Un autre, plus âgé, nous fit une impression bien meilleure. Celui-là était le véritable ami de la clientèle. Il avait une aimable figure de quinquagénaire bon enfant et mal rasé ; il louchait très gentiment. Il déployait des mouchoirs en pièces de douze, dont, selon un usage séculaire, il abaissait le prix, de quatre, puis trois, puis deux francs, à un franc quarante-cinq. Les paysannes lui tendaient avidement des pièces blanches comme s'il était « pour se sauver ». Il semblait constamment que la douzaine en vente était la dernière douzaine ! Était-ce la hâte d'avoir les mouchoirs en leur possession ? Était-ce le besoin de faire cesser une tentation douloureuse ? Il leur fallait ces pièces de toile ; il les leur fallait tout de suite... De temps en temps, pour varier le plaisir, il mettait en vente d'autres objets, des sacs, des plumeaux, ou des gros paquets de corde. Il plaisantait avec sa clientèle avec la plus grande liberté, sans aucune retenue dans les termes. Mais il

avait une sorte de flegme cordial qui faisait tout passer.

Nous revîmes ce sympathique marchand quelques jours plus tard, dans un autre chef-lieu de canton, un mardi de septembre, le jour de la foire aux chevaux. Le village, qui comptait à peine en temps ordinaire neuf cents habitants, recevait et nourrissait ce jour-là six à sept mille personnes. La grande rue était remplie d'un bout à l'autre d'une triple rangée de carrioles. On avait beaucoup vendu. Les poches des marchands étaient pleines ; et c'était bien l'affaire des camelots. Nous rencontrâmes notre ami, dans la grande rue, après le déjeuner. Sa journée finie, il rentrait dans sa longue voiture le peu qui lui restait de marchandises.

Nous nous approchâmes de lui, et nous lui rappelâmes que nous l'avions rencontré quelques jours auparavant.

— Vous allez donc tous les jours dans un autre marché ? dit une dame.

— Oui, madame, mes moyens me le permettent, répondit en souriant à peine, du coin de l'œil, cet humoriste excellent.

UN VAGABOND

Je ne suis pas de ceux qui pensent que la véritable villégiature est la villégiature immobile.

L'été, il faut se déplacer, — par les moyens les moins fatigants, s'entend — mais il faut aller à droite et à gauche, se créer des occupations multiples ; car rien n'est si pénible que des occupations rares, espacées : ce sont les plus tyranniques. Quand j'ai une petite lettre à écrire pour le courrier de cinq heures, j'en souffre toute la journée. Au contraire, quand je suis emporté dans le tourbillon des affaires, je m'y laisse aller délicieusement ; c'est le véritable repos ; on ne sent pas sa fatigue.

Un matin de l'été dernier, je me faisais ces tristes réflexions et je pensais à une fantaisie

de Jérôme K. Jérôme qui montrait la détresse d'un paresseux dans les instants où il n'a rien à faire.

Ce jour-là donc qui était un lundi, j'étais absolument torturé par la nécessité d'écrire un tout petit article que j'avais promis pour le jeudi précédent. J'avais déjà envoyé plusieurs lettres pour m'excuser. Chacune d'elles était plus longue à elle seule que l'article en retard.

Ce qui rendait la mise en train plus particulièrement difficile, c'est que je ne savais absolument pas de quoi parler dans mon article. Tous les sujets me semblaient pauvres et sans intérêt.

Le courrier était à cinq heures. Un facteur passait devant la maison. On lui remettait nos lettres et diverses commissions pour la ville voisine, une commande pour le boucher, une chambre à air à rapiécer. Il rapportait des lacets de bottines, du taffetas anglais de chez le pharmacien, et des cartes à jouer.

J'avais décidé la veille que je ferais mon article le matin, afin d'avoir une après-midi de tranquillité inviolable. Mais toute la matinée avait coulé sans qu'on s'en aperçût, bien

qu'elle fût occupée par un constant remords. Tout prétexte était bon pour reculer l'affreux moment où je m'assoirais à ma table. Il m'avait semblé absolument nécessaire de vérifier les bandages d'une machine excellente à changement de vitesse, à roue libre, une bicyclette de première marque, dont je ne me servais d'ailleurs pas. Arrivé dans le hangar où elle se trouvait remisée, il me parut indispensable de gonfler le pneu arrière. Notez que je déteste gonfler des pneus, que ça ne m'arrive pour ainsi dire jamais, que c'est pour moi le plus écœurant des labeurs. Mais cette besogne était facultative, tandis que l'autre — celle qui m'attendait dans mon cabinet de travail — l'autre était obligatoire implacablement !

Après avoir gonflé lentement, posément, mes deux pneus, je me rendis dans le potager où je me mis à arroser des fleurs, à la stupéfaction du vieux jardinier qui ne m'avait jamais vu me livrer à une occupation pareille.

Je crois même que ce matin-là, j'allai jusqu'à ratisser les allées du jardin. Enfin, le déjeuner arriva. Je restai à table le plus longtemps que je pus. Je fis une partie de dames,

que je perdis ; puis la revanche que je perdis également, et contre toute légalité je demandai à faire la belle !

Après les parties de dames, on ne pouvait vraiment se mettre tout de suite au travail. Il fallait de toute nécessité se dégourdir les jambes, en faisant quelques pas sur la route.

Il faisait très chaud, abominablement chaud. J'aurais été cent fois mieux, les stores baissés, dans mon cabinet... Mais dans mon cabinet, il y avait une table impérieuse, des feuilles de papier d'une blancheur despotique, un inexorable encrier... Je me promenai sur la route déserte, épiant sans me l'avouer le moment où quelque passant surgirait au détour du chemin.

Enfin ce passant se décida. C'était une sorte de vagabond de la ville, que j'avais vu plusieurs fois sur la route, et à qui je n'avais songé à adresser la parole. Ce jour-là, je l'arrêtai avec beaucoup de bienveillance. Je jugeai utile de le faire causer, de tirer de lui mille détails sur sa vie. Et je souhaitai naturellement que son histoire fût la plus longue possible. Je ne l'écoutai d'ailleurs que fort distraitement.

Ce vagabond était un homme de dix-huit à cinquante-trois ans, complètement imberbe. Son visage était exempt de rides (était-ce le jeune âge ? était-ce l'absence de soucis ?) Il avait peut-être des cheveux blancs parmi ses cheveux blonds. Mais la poussière des routes en avait unifié la couleur.

Il était vêtu d'un pantalon noir, d'un pantalon de drap satin, qui était un ancien pantalon de cérémonie. Il portait un petit veston beige très usé, orné d'un brassard noir à une de ses manches.

— Pourquoi ce brassard de deuil ? lui demandai-je tout à coup.

Il regarda sa manche et parut faire appel à ses souvenirs.

— Ça, me dit-il, c'est rapport à la mort de Mme Flinquet, la première femme du maire, qu'est décédée voilà bientôt six ans...

— C'était une de vos parentes ?

— Pensez-vous !

— Et vous portez son deuil depuis six ans ?

— Oh ! pas depuis six ans ! Il y a deux ans que M. Flinquet m'a donné ce veston que sa bonne a trouvé une fois dans la garde-robe...

Je regardai avec bienveillance ce brave va-

gabond qui portait placidement le deuil de Mme Flinquet après que le mari de cette personne était déjà consolé aux côtés d'une nouvelle épouse.

Il me sembla à la réflexion que c'était là un sujet d'histoire, que la Providence m'envoyait charitablement.

Je remontai dans ma chambre et je fis mon article sans plus tarder sur un sujet d'ailleurs différent.

Mais tout n'est pas perdu, en somme, puisque, ce sujet, je le retrouve aujourd'hui.

UN RIVERAIN DE BORDEAUX-PARIS

— Si vous venez quelques jours chez moi, ma maison est au bord de la route, entre Poitiers et Tours. Vous verrez passer les coureurs de la course Bordeaux-Paris.

J'écoutai mon interlocuteur avec plus d'attention et avec un peu de surprise. Il ne m'avait jamais parlé de courses et je m'étonnais de trouver en lui un amateur.

— Je les ai vues toutes passer, toutes. Vous pensez ! J'ai ma maison au bord de la route.

Et il se mit à me citer des noms : Jiel-Laval, Coullibeuf, Duanip, et d'autres noms dont je ne me souvenais plus. Il me nomma assez peu de vainqueurs. Mills et Stéphane, qui passaient trop vite, l'avaient moins impressionné que le papa Rousset, avec qui on pouvait causer. Je prononçai d'autres noms célè-

bres, tels que celui de Lesna, de Gerger; il hocha un peu la tête; mais je crois qu'il ne les connaissait pas.

Il demandait probablement le lendemain qui était arrivé ou lisait les résultats dans son journal. Mais il oubliait vite le nom du vainqueur. Sa grande satisfaction, c'était de savoir que ce grand gaillard blond, qui avait accepté un bouillon, était arrivé sixième... C'était vraiment très bien, sixième sur près de quarante partants. Quarante, c'est le journal qui disait ça! Ils ont passé ici près de deux cents! Tous ne sont pas arrivés, bien sûr!

La performance d'un homme à qui on a parlé et qui arrive sixième est plus méritoire que celle du premier, qui est inconnu. Le point intéressant de la course n'est pas le *Winning Post*, c'est l'endroit où l'on s'est trouvé pour voir passer les coureurs.

— C'était il y a bien dix ans. Je vois toujours un nommé Pincevin ou Portefin. Monsieur, vous n'avez jamais vu un garçon taillé comme ça. Il avait des bras comme mes jambes. Et il était bien tranquille, il ne se faisait pas de bile. Il s'est arrêté deux heures chez moi; il a mangé tant qu'il a pu. Et il

est reparti en montant la côte ; fallait voir ce jarret. Je ne sais pas combien qu'il est arrivé ; je ne m'en rappelle plus. Si ce garçon n'avait pas pris son temps, il n'y en aurait pas eu un seul pour lui faire le poil, taillé comme il était. Mais, comme il disait, il ne courait pas comme un fou, sans boire ni manger. Ce n'était pas sa manière. Il n'était pas fatigué du tout, vous savez. On est descendu à la cave tous les deux. Il y avait un petit tonneau qui gênait pour ouvrir une porte. Il l'a attrapé comme rien, à bout de bras, et l'a posé de côté. Je ne l'ai pas revu les autres années et je ne sais pas trop s'il a gagné. Mais qu'il ait gagné ou non, je n'en ai jamais vu passer de cette trempe-là... Le seul, à mon avis, qui aurait pu lutter, c'est un Anglais, que j'ai oublié le nom, un petit sec, qui n'était plus de la première jeunesse. Il s'est arrêté devant chez moi, tout plein de poussière. Il me demande quelque chose en anglais. Je lui donne un morceau de viande froide. Il le prend et le mange. Mais ça n'était pas ça. Il baragouine toujours ce mot anglais que je ne connaissais pas. Je lui donne une bouteille de vin. Il la boit. Mais ça n'était toujours pas ça qu'il voulait. Je lui donne un paquet de ciga-

rettes, qu'il met dans sa poche. Mais ce n'était encore pas ça. Toujours ce mot que je ne comprenais pas. Je me dis alors que se trouvant en pays étranger, il a peut-être perdu sa bourse, et je tire une pièce de cent sous. Il la regarde, la prend dans sa main et la met dans une autre petite poche qu'il avait à sa chemise de flanelle. Je me dis : « Je suis tombé juste ». Mais il recommence à me répéter ce diable de mot anglais, impossible à comprendre. Je me dis : « Peut-être veut-il se brosser ? ». Je vais lui chercher ma brosse. Il la prend, l'attache après son paquet qui était sur sa machine et il repart.

Je crois, d'après ce que m'a dit ma fille, à qui j'ai essayé de répéter le mot quand elle est rentrée, qu'il voulait tout simplement savoir l'heure qu'il était... Mais ce qu'il était furieux contre moi en me quittant !

LES DANGERS DE LA TABLE

Quand il arriva au château de M. Belarthur, M. Tréguer se sentit un peu inquiet, car il craignait d'avoir eu froid en automobile. Pourtant, il faisait très chaud ce jour-là. Mais M. Tréguer vivait constamment dans la crainte de toutes sortes de maladies. Il toussa plusieurs fois de la gorge, et dans la chambre où on le conduisit pour faire sa toilette, il regarda longuement dans la glace sa langue, son gosier et son palais.

Il n'aurait jamais consenti à accepter l'invitation de M. Belarthur ; mais celui-ci était un banquier très riche et très influent, et M. Tréguer espérait obtenir un emploi important dans sa maison. D'ailleurs il avait sans cesse une crainte obscure de mécontenter les gens.

La cloche sonna pour le déjeuner. Il n'y

avait que M. Tréguer d'invité ce jour-là. Il en fut fâché, car, étant assez timide, il s'effrayait par avance d'être l'unique objet de l'attention et des prévenances de M. Belarthur et de sa famille. Ses appréhensions ne cessèrent pas, quand, au début du repas, il s'aperçut qu'on servait des moules. M. Tréguer aimait bien les moules, mais il en avait une peur terrible. Etant le seul invité, il n'osa pas refuser de ce plat. Il eût fallu alléguer une raison de santé... S'il s'avouait malade, M. Belarthur lui accorderait-il la place qu'il demandait ?

Les moules passent pour un aliment dangereux. Mais on semble admettre, en s'abstenant d'en prendre, que les maîtres de la maison sont des personnes avares ou négligentes, qui n'offrent pas à leurs invités des aliments de première fraîcheur. M. Tréguer, tout en mangeant des moules, se disait avec angoisse que le château de M. Belarthur était bien à dix lieues de la mer, avec des communications difficiles, même en automobile. Depuis quand ces moules étaient-elles achetées ? D'autre part, le port le plus proche, d'où elles provenaient sans doute, n'avait-il pas une réputation déplorable ? N'abritait-il pas de

vieux navires à coque de cuivre, où les moules vont se gorger de substances toxiques ? M. Tréguer en était là de ses réflexions, quand on apporta une omelette ; et il vit avec terreur que c'était une omelette aux champignons...

D'où venaient ces champignons, et qui avait été les chercher ? On lui donna incidemment des explications sur ce point...

— Vous allez me dire des nouvelles de ces champignons... C'est la grand'mère du jardinier qui va nous les chercher. Elle s'y connaît bien, bien que sa vue commence à baisser.

M. Tréguer dut reprendre de l'omelette et de sa dangereuse garniture...

— Maintenant, dit le maître de la maison, vous allez goûter un canard à la rouennaise comme vous n'en avez peut-être jamais mangé...

Les yeux de M. Tréguer se troublèrent. La salle à manger claire, les crédences chargées d'argenterie et de cristaux, tout lui parut danser tristement. Il pensa à ces familles de quinze personnes empoisonnées par un même canard... M. Belarthur, trouvant qu'il n'en prenait pas assez, lui mit de force un énorme morceau dans son assiette. Dans ce morceau,

il vit un petit trou noir et sanglant, une espèce d'antre où s'embusquaient de redoutables ptomaïnes.

Le principal ornement du dessert fut un superbe Saint-Honoré. Et à nouveau M. Tréguer crut voir défiler devant lui les hygiénistes les plus célèbres, qui lui parlèrent avec une grande autorité des propriétés toxiques du blanc d'œuf.

M. Tréguer s'était figuré qu'en buvant énormément il diluerait et noierait tous ces poisons. Il n'avait sur la toxicologie que des lumières incomplètes. Il n'en avait entrevu que certains aspects fugitifs et effrayants. Il but donc tant qu'il put du vin allongé d'eau minérale, car il y avait de l'eau minérale dans les carafes ; on le lui avait assuré... Mais il eut le désagrément de voir M. Belarthur lui-même porter à son nez le goulot de la carafe et dire au maître d'hôtel :

— Est-ce bien de l'eau minérale ? Elle sent comme l'eau du puits ! »

Et le maître d'hôtel dut avouer que la caisse d'eau minérale n'étant pas arrivée le matin, on avait dû mettre de l'eau de puits dans les carafes.

— D'ailleurs, dit M. Belarthur, notre eau n'est pas beaucoup plus malsaine que cette eau minérale, que ma femme s'entête à faire venir de la ville et qu'on falsifie certainement là-bas...

Deux heures après, M. Tréguer, sortant du château, s'arrêta devant le pharmacien du village. Il n'avait pas encore mal, mais il sentait qu'il allait être incommodé. Il demanda un contre-poison ou un vomitif. Il est probable que le pharmacien se trompa, car M. Tréguer s'alita dès la ville prochaine et fut malade pendant trois jours et trois nuits. Il est rétabli maintenant et il mange de tout. Il se porte d'ailleurs assez mal.

SOUVENIRS DES CAMPS

J'appartiens à l'arme de la cavalerie, la plus considérée de toutes les armes, parce qu'elle est la plus redoutable, principalement en temps de paix.

Vous me direz ce que vous voudrez : un cheval vigoureux, dont les jambes de derrière sont armées au sabot d'un fer solide, est capable de faire de rudes blessures.

Les chevaux ne s'exercent pas en temps ordinaire contre les hommes de l'active, parce que ceux-ci leur sont nécessaires pour ramasser leur crottin, leur frotter le poil, leur curer les pieds et leur servir leurs repas. Mais les périodes d'instruction sont une occasion toute trouvée pour expérimenter les coups de pied sur les territoriaux et les réservistes.

Au courant de ces us, j'évitais avec soin le voisinage des chevaux, et je restais constamment à deux ou trois cents pas de l'écurie principalement aux heures du pansage, où je m'abritais dans quelque cantine.

Un jour, pourtant, on m'invita à me rendre au manège, et l'on me présenta un jeune cheval assez volumineux, que l'on nommait, je ne sais pourquoi, Alcibiade.

Je parvins à m'installer à califourchon sur le dos d'Alcibiade, et tout alla bien tant que nous restâmes sans bouger au milieu du manège, dans la calme attitude d'Étienne Marcel, prévôt des marchands.

Mais l'officier qui nous instruisait eut l'idée funeste de commander :

— Marchez !

A partir de ce moment, mes souvenirs se brouillent un peu.

Il est probable qu'ayant perdu l'habitude du cheval pour contracter celle du cycle, je fis malgré moi le mouvement coutumier, élevant alternativement les genoux de chaque côté de la selle, ce qui eut pour résultat de labourer d'éperons indiscrets les flancs d'Alcibiade.

La plus ignoble conquête n'attendait que

ce signal pour ruer, se cabrer, et faire des sauts de mouton, dans le but évident de rendre ma position intenable. Je compris ses intentions, et, avec une promptitude remarquable, je mis dos à terre sur le sable du manège.

Cet accident fut l'occasion de divers quolibets. On prétendit que je n'étais pas un vrai dragon, et que je méritais tout au plus de servir dans les biffins.

Je sus prouver aux malveillants de quels exploits equestres j'étais encore capable.

Il y a, au 112e dragons, un cheval bai-brun nommé Cadmus, qui, à son arrivée au régiment — en 1879 — passait déjà pour indomptable. Et il n'avait que quatre ans à cette époque.

Je montai Cadmus et même, dédaignant les éperons ordinaires, j'adoptai les fameux éperons système Cash, dont beaucoup de bons cavaliers hésitent à se servir.

A partir de ce moment, je consacrai au travail de manège tous les instants que je pus dérober à la cantine.

J'aimais beaucoup, en effet, la cantine, ce modeste restaurant militaire, où l'on mange

de bonne cuisine, servie sans apparat, où l'on tutoie les garçons, comme sous la Régence, où ils vous tutoient, eux aussi, comme sous la Terreur.

J'ai surtout remarqué la façon rapide dont les sommeliers font le service des vins.

Quand vous commandez un litre ou une chopine, un garçon va à la pompe à vin, en remplit une bouteille qu'il a prise au hasard, près du comptoir.

Aussi les observateurs superficiels peuvent-ils croire, à l'inspection de ces bouteilles, que les ordres des clients n'ont pas été fidèlement exécutés.

Ainsi, le jour de mon arrivée, j'entendis mon voisin de gauche demander un litre de vin gris.

Le garçon lui apporta une bouteille, où se lisait l'étiquette : *Gomme*.

Un brigadier en bourgeron s'assit à ma droite et, frappant la table d'un poing impatient :

— Un litre de vin gris !

On vint, l'instant d'après, déposer près de lui, un litre où se lisait en lettres vertes : *Sirop de citron*.

Alors, je pris la parole à mon tour, sur un ton peu militaire encore :

— Un litre de vin gris !

Et sur la bouteille qu'on m'apporta, je déchiffrai ce mot :

Encaustique !

APPRENEZ L'ANGLAIS !

Je ne suis pas un aveugle partisan de l'éducation utilitaire ; je sais que cette méthode peut mener très loin. Ainsi j'ai connu un père de famille qui apprenait le poker à ses enfants. Il disait qu'ils seraient joueurs comme lui et que, dans ces conditions, puisque une fatalité héréditaire les obligerait forcément quelque jour à s'asseoir autour d'une table de jeu, il valait mieux qu'ils fussent bien en état de défendre leur chance.

Il y a donc, selon moi, des limites à ce qu'on appelle l' « instruction pratique ». Mais je reconnais que le principe en est excellent. Ainsi, il est incontestable que le fait de ne pas savoir parler anglais m'a beaucoup nui.

Quand je dis que je ne sais pas parler an-

glais, je suis un peu injuste pour moi. J'ai connu beaucoup d'Anglais, et je parle leur langue avec un accent irréprochable ; malheureusement, je ne sais qu'une vingtaine de mots et c'est un peu insuffisant. Nous ne sommes plus au temps où il suffisait de dire : Goddam ! pour être compris en Angleterre.

Aussi, ces derniers temps, ai-je pris une grave détermination. Une dame anglaise vient chez moi trois fois par semaine et me pose en anglais un certain nombre de questions, d'ailleurs un peu oiseuses. Elle ne se lasse jamais de m'entendre répéter que la table est plus basse que le plafond, que la chaise est brune et que M. Miller n'est pas debout à la fenêtre, mais assis devant la cheminée. Tout ça va très bien, tant qu'il n'y a pas de h aspiré. Je n'aime pas quand la conversation tombe sur les maisons et les chevaux. Les mots *house* et *horse* nécessitent toujours un effort considérable. Je prends mon élan pour aspirer l'h comme on prend du champ pour sauter un obstacle. Mais je ne sais jamais si j'aspire ou si j'expire. C'est chaque fois une contraction nerveuse de la poitrine et une sorte d'essouflement éploré.

Un mot qui m'a fait peur et auquel je commence un peu à m'habituer, c'est le mot *what*, tel que le prononce le professeur. Il vient au début ou au milieu d'une phrase comme un « raté » de tricycle à pétrole.

Quelle source d'ennuis pour l'élève (the pupil) que ce verbe *do* ou *does*, qui arrive dans les interrogations et qui est si court qu'une oreille peu exercée ne le reconnaît pas toujours ! Parfois même, on ne reconnaît plus rien. La question vous heurte en pleine figure ; on est perdu ; on regarde le professeur (the teacher) d'un œil hagard. C'est pourtant ainsi que je regardais les personnes de Londres, la dernière fois que je suis allé en Angleterre. Je me souviens de toute une soirée passée au Savoy Theater, où je faisais répéter une pièce et où je félicitais les acteurs en disant : « Good ! Good ! » Le directeur, un gentleman tout à fait agréable, m'invita à souper. Une conversation extraordinaire s'engagea entre nous. Je crus comprendre qu'il avait à lui deux automobiles ; mais je ne garantis rien. Vers la fin du souper, on m'annonça un monsieur qui parlait français. C'était un gros homme pourvu d'une forte

moustache noire et d'un nez énorme. Il me regarda avec des yeux ronds, fondit tout à coup sur moi, le nez en avant, puis me demanda d'une voix rauque et avec une violence inexprimable :

— Quand vous arrivé ?

Je ne repris mes sens qu'au bout d'un instant et je lui dis faiblement :

— Nine o' clock.

C'est à cette époque que j'ai appris à aimer le peuple suisse, qui répand à la surface du globe tant de maîtres d'hôtel et de valets de chambre. Que de fois ces bienfaisants Helvètes sont venus à mon secours !

Je pense que cette saison je pourrai aller à Londres et m'y tirerai d'affaire tout seul, comme un grand garçon. Il ne m'arrivera pas ce qui m'est arrivé l'année dernière, je ne sais plus si c'est au théâtre du Duke of York ou à celui du Prince of Wales. Un directeur américain m'avait annoncé que je trouverais un fauteuil au contrôle. A l'heure indiquée, je me dirigeai, vers le théâtre avec une certaine terreur. Pour prévenir le déluge de paroles anglaises dont on allait m'accabler, j'avais résolu d'avertir dès le début, par

une déclaration énergique, que je ne savais pas l'anglais. Je m'avançai donc vers un guichet; je regardai avec assurance un monsieur en habit qui se trouvait là. Mais au lieu de lui dire : « Can't speak english », je m'écriai complètement ahuri : « Can't speak french ! »

Le monsieur me dévisagea avec une certaine surprise et se demanda pourquoi un inconnu jugeait bon de venir l'interpeller subitement, pour lui dire : « Je ne parle pas français ! »

Je ne sais comment je suis sorti de là; mais il faut qu'il y ait une providence, car j'ai tout de même eu mon coupon et je me suis trouvé installé, le moment d'après, comme par miracle, à la place même à laquelle ce billet me donnait droit.

PROUESSES

Jules Renard nous a raconté l'histoire de ce paysan qui passait pour un homme fort et qui, à la veillée, pour étonner un cercle d'amis, se disposa à briser sur un genou une forte branche d'arbre, la prit des deux mains, au milieu de l'attention générale, l'éleva assez haut, pendant que les poitrines haletaient, puis l'abaissa d'un geste tout-puissant, et se cassa la jambe.

Dans mon enfance, j'ai entendu des oncles et des cousins me parler des hommes forts qu'ils connaissaient, et me raconter des performances extraordinaires que je ne demandais qu'à admirer, mais que je n'admirais pas franchement, parce que j'avais à cette époque l'esprit assez précis, et que ces prouesses n'étaient pas mathématiquement évaluables.

Ainsi, quand le grand Wolff, de Colmar, prit de chaque main, à l'Hôtel du Commerce de Vesoul, deux voyageurs en tissus et les choqua violemment l'un contre l'autre, j'aurais voulu savoir 1° quel était le poids de chaque voyageur, 2° s'il les avait ou non soulevés de terre. Enfin, ce détail du récit que les voyageurs étaient « un peu partis », et peut-être pas très solides sur leurs jambes, me paraissait diminuer un peu le mérite de cet exploit.

*
* *

Il y a des quantités de gens en France qui s'exaltent sur la force physique d'un garçon tonnelier, qu'ils connaissent, d'un certain camionneur et d'un vieux scieur de bois qui fut cuirassier à Reischoffen et qui encore, à l'heure qu'il est, n'aurait pas peur de trois jeunes gens de vingt-cinq ans. Mais l'amour du sport, chez nous, est moins exigeant pour les détails exacts que chez les Anglais. Nous demandons à être flattés, dans notre besoin d'admiration, par le récit d'une belle prouesse, et il semble qu'il s'établisse entre le narra-

teur et nous un accord tacite pour ne pas trop aller au fond des choses. C'est pour cette raison qu'on augmente toujours dans une forte proportion la vitesse énoncée des trotteurs et des automobiles ; le pli est pris ; c'est comme pour le prix des morceaux de musique. Et même, quand on dit : trois francs *net*, ou quatre-vingt-cinq kilomètres, *montre en main*, on sait tout de même qu'il y a encore un petit rabais.

*
* *

Il est si doux de penser que le cheval de notre oncle, qu'il attelle à sa voiture à deux roues, est le trotteur le plus vite de la région ; évidemment il n'y a pas à l'Opéra une voix de soprano comparable à la voix de cette dame que nous avons entendue en soirée et qui nous a parlé pendant un quart d'heure. Approcher un futur champion, c'est un peu s'associer à sa gloire. Nous en faisons notre affaire personnelle ! et nous travaillons de notre mieux à le pousser dans le monde.

*
* *

J'aime bien aussi les spectateurs qui, dans un cirque, savent vous dire avec autorité ce qui est difficile et méritoire. Quand, au cours d'un travail à la barre fixe, un des gymnastes exécute un exercice un peu moins applaudi que les autres, il est rare qu'un voisin ne vous dise pas : « C'est dur, ce qu'il vient de faire là ! Ça n'a l'air de rien. C'est ce qui est le plus épatant. »

Quels compagnons agréables aussi, pour la fin du dîner, que ces messieurs bien informés, qui vous révèlent tous les trucs des apaches, le coup du père François, la façon de parer le coup de la mirette, et ce procédé infaillible pour jeter un homme à terre, en lui donnant sur chaque épaule deux petits coups de la paume de la main !

J'ai connu jadis — quand j'avais vingt ans et lui aussi — un garçon de belle tournure, vigoureusement bâti, et qui s'intéressait beaucoup à toutes les manifestations de la force physique. Il venait nous voir le dimanche à la campagne, et portait toujours d'admirables gilets blancs.

Après le déjeuner, en attendant l'heure de la promenade, on allait s'installer dans une

sorte de salon vitré, où nous ne nous tenions que les après-midi d'été, et que nous appelions le jardin d'hiver. La conversation après avoir voleté sur différents sujets, s'arrêtait toujours sur des histoires d'athlètes. Quelqu'un parla d'un homme fort, qui cassait des pierres avec ses dents, et qui déchirait sans colère des quantités de jeux de cartes. Quelqu'un d'autre dit alors qu'il était impossible de casser un œuf entre ses mains, quand on en appuyait les bouts entre ses paumes. C'est en effet une expérience très connue, à laquelle vous pouvez vous livrer sans danger.

On alla chercher un œuf et chacun essaya ses forces. Personne ne réussit à casser l'œuf, le beau jeune homme pas plus que les autres. Il l'avait d'abord pressé avec une certaine hésitation... Puis, sentant une résistance très forte, il y était allé hardiment et sans retenue.

— D'ailleurs, dit un de nos camarades, qui fut plus tard le major Heitner, il est également impossible de casser un œuf quand, au lieu de le presser ainsi dans le sens de la longueur, on le presse violemment dans celui de sa largeur.

Et, pour justifier son assertion, il plaça

l'œuf entre ses mains et feignit de le presser de toutes ses forces. Puis il le passa au beau jeune homme qui, lui, y alla franchement et s'envoya sur son beau gilet blanc un magnifique soleil d'or.

Nous avions vingt ans.

LE TAXI ERRANT

Un matin, vers huit heures et demie, le chauffeur Bonaventure Martin, de la compagnie de taxis-autos *la Citadine* s'entendit héler, sur le boulevard des Italiens, par deux jeunes hommes en habit noir... C'étaient deux jeunes gens, d'aspect élégant, et l'on pouvait s'étonner qu'ils fussent en habit de si bonne heure. Mais, après un coup d'œil d'examen sur leurs chemises fripées, on s'apercevait que si la matinée était déjà commencée depuis longtemps par beaucoup de personnes, la soirée, pour ces deux jeunes messieurs, n'était peut-être pas finie.

Comme Bonaventure arrêtait devant eux son taxi, les deux clients se concertèrent quelques instants. Ils ne savaient qu'une chose : c'était qu'il leur fallait un taxi-auto. Mais ils n'étaient

pas encore très fixés sur l'endroit où ils voulaient se faire conduire.

— Pas chez mes parents, en tout cas, dit l'un. J'ai un billet de dix mille francs à payer demain. J'avais juste de quoi le régler en entrant au cercle. Maintenant il me manque douze mille francs...

— Tu dois deux mille ?

— A ce caissier, à qui je devais déjà quinze mille.

— Moi, j'ai perdu cinq mille francs... Et je ne tiens pas non plus à rentrer chez moi...

— Chauffeur, conduisez-nous à Fontainebleau...

— Pourquoi à Fontainebleau ? dit à son ami l'autre compagnon, quand ils se furent installés dans la voiture.

— D'abord parce que c'est loin... Nous allons pouvoir dormir dans la voiture. Ce sera une petite nuit, qui nous portera conseil... Et puis, à Fontainebleau j'ai un oncle que je n'ai jamais voulu tomber. Mais cette fois-ci j'ai l'intention de lui demander doucement la grosse somme.

— Allons à Fontainebleau.

Chacun s'installa le mieux qu'il put, et

bientôt ils goûtèrent l'un et l'autre le doux sommeil des jeunes gens qui ont passé une nuit agitée.

Au bout de deux heures de marche, très peu de temps avant d'arriver, un cahot les réveilla... Ils se regardèrent un peu hébétés; ils essayèrent de se rendormir, mais ils ne se trouvaient plus à leur aise dans cette voiture... Celui des deux qui avait un oncle à Fontainebleau prit la parole.

— Je ne vais pas taper tout de suite mon oncle. Je vais d'abord faire une petite tentative par lettre auprès de mon paternel. Quand j'écris, je m'exprime moins timidement... Ça se passe à distance, tu comprends...

Ils descendirent dans le meilleur hôtel, prirent des chambres confortables, après avoir décidé le chauffeur Martin à rester à Fontainebleau pendant deux jours, en attendant que la réponse des parents leur parvînt. D'ailleurs ils n'avaient pas de quoi payer l'auto, ni l'hôtel ; et l'argent demandé à Paris devait tout arranger...

Cet argent, malheureusement, n'arriva pas. Une lettre très peu chargée, mais très expressive, avertissait les fugitifs d'avoir à réintégrer

tout de suite le domicile paternel... Faute de quoi on viendrait les chercher, et on les ramènerait à Paris avec mille égards.

Il fallut donc faire une petite visite à l'oncle. Celui-ci ne donna pas l'argent qu'on espérait. Mais on réussit à lui faire verser deux mille francs, qui seraient le premier viatique... Puis on allongea quelques louis à Martin, et on le décida à mettre la voiture en marche dans la direction de l'Est. Pour le moment, il s'agissait de fuir Paris.

Martin Bonaventure était un garçon tout à fait casanier. Il détestait les expéditions lointaines, surtout quand elles étaient aussi peu tracées d'avance comme but et comme itinéraire.

Mais cette timidité de Bonaventure devant l'aventure tenait à une grande faiblesse de caractère. On lui dit : «... En route. Nous allons sur Dijon... » Et il n'osa pas dire non.

A la suite de quelles péripéties, après avoir atteint Dijon, les voyageurs remontèrent-ils vers le Nord-Est? Ils pénétrèrent en Alsace, puis traversèrent le Rhin à Strasbourg. Le taxi-auto, pas très rapide, mais très régulier, filait gentiment à travers les villes et le long

des grands chemins, avec ses belles lanternes ornées d'un numéro. On le vit en Bavière, on le vit en Bohême, on le vit à Vienne, à Budapest, en Roumanie, en Turquie. Des amis de Paris avaient fait parvenir quelques subsides, mais en même temps ils donnaient sur l'état d'irritation de Qui de Droit des détails assez peu rassurants.

Bonaventure Martin avait eu des velléités d'envoyer de ses nouvelles à son dépôt de Paris. Mais il eût fallu écrire une longue lettre d'explications, et il « rédigeait » péniblement... D'ailleurs, ces messieurs l'assuraient que ça allait bientôt s'arranger, et que rentrés à Paris, ils indemniseraient largement la compagnie de taxi-autos.

On passa donc en Turquie d'Asie, et on s'avança vers des pays inconnus, qui n'avaient pas tous des routes admirables.

A ce moment, les détails précis manquent sur ce qui advint exactement aux deux clients et à leur chauffeur. On sait seulement que, dans divers pays assez vagues, des voyageurs avaient rencontré le taxi-fantôme. Et, d'après le renseignement qui nous a été fourni, on est incliné à croire que l'argent vint à manquer,

qu'il fallut vendre la voiture. Les deux jeunes clients se sont peut-être rapatriés. Mais on dit que le taxi-auto, avec son numéro, est à l'heure qu'il est la voiture de gala d'un puissant monarque asiatique... Bonaventure Martin a été nommé quelque chose comme vizir-chauffeur; il est en tout cas un fonctionnaire important du garage et de la Cour.

MA PREMIÈRE PISTE

Quand on organisa, il y a quelques années la Ballade Rétrospective des vélos, j'avais pensé un instant à y figurer avec mon ancien tricycle. Mais, au dernier moment, je préférai m'abstenir et ne pas m'exhiber sur cet instrument d'un autre âge, d'abord parce que je ne savais plus où le retrouver, et aussi parce qu'il était trop petit.

J'avais en effet dix ans quand je fis mes débuts dans le cyclisme, à Besançon, sur la piste rectangulaire du square Saint-Amour.

Le square Saint-Amour que nous appelions familièrement le « clos », était un petit jardin neuf et trop propre, avec des pelouses très vertes, que l'on avait apportées par petits morceaux carrés. Nous allions regarder les jardiniers qui jouaient au jeu de patience avec ces petits carrés de gazon.

C'était d'une petite grille de fer forgé, à

hauteur d'enfant, que le clos était clos. Ma piste était extérieure. Elle était constituée par un trottoir, tout autour de la grille. Les virages carrés m'obligeaient à ralentir, d'autant plus qu'ils étaient relevés à rebours.

J'ai raconté jadis, dans des souvenirs d'enfance un peu chiqués, que j'avais fait des courses sur cette piste avec d'autres champions. La vérité est que c'était uniquement une piste à records. Je m'amusais parfois à dépasser des piétons, qui d'ailleurs ne luttaient pas. Mais mon grand adversaire, c'était le père Temps. J'avais une demi-heure de récréation. Je me disais : Il faut faire vingt fois le tour du clos... Pendant les deux premiers tours, j'étais en dedans des records. Au troisième tour, je donnais des signes de fatigue ou de distraction. Puis je décidais de remettre le record à un autre jour. Je n'avais pas l'énergie des héros du Tour de France.

Je ramenais le tricycle au garage, dans une petite remise où il y avait déjà une cuve de lessive, un vieux fauteuil de bureau, qui perdait son crin par plusieurs blessures, et une chèvre de bois, qui se trouvait en disponibilité depuis que l'on avait vendu le phaéton.

*
* *

Cependant des joueurs de barres avaient pris position pour le combat. Comme il me restait encore vingt minutes de récréation à tirer, j'avais obtenu d'être enrôlé dans une des équipes.

On ne jouait pas à l'intérieur du clos. Les architectes-jardiniers, épris de lignes courbes, y avaient tracé de petits chemins tournants, bordés stupidement de chaises jaunes et de bancs verts, qu'encombraient l'élément sénile et l'élément infantile du quartier. Les gencives roses et les bouches édentées y bavaient à l'envi.

On avait donc choisi, pour s'y ébattre, les rues en bordure du square. Ces rues n'étaient pas absolument vides. De temps en temps, un camion passait, ou bien un fourgon d'artillerie qui rentrait à la caserne voisine. On interrompait un instant le jeu, comme font les rowingmen, quand un chaland passe lentement sur le parcours d'une course de bateaux. Puis toute de suite après, on recommençait à « amorcer »... Quel moment solennel quand

le joueur qui amorce se rend gravement jusqu'à la limite du camp adverse; puis quelle émotion quand il tape trois fois dans la main de son ennemi, pendant qu'une meute impatiente de jeunes combattants en tablier noir, le cou et les bras en avant, trépignant de leurs souliers ferrés la limite du camp, s'apprêtent à courir sus à l'amorceur...

Je vois encore, du côté de chaque camp, la file lamentable et éplorée des prisonniers, écartant les bras et les jambes, afin de se rapprocher le plus possible des partisans qui les délivreront. Parmi les captifs, il y avait d'intrépides coureurs, attrapés par hasard, et que désolait leur inaction forcée. Il y en avait d'autres qui étaient toujours pris, et qui, pour ne pas sentir la honte de leur sort, avaient fini par se persuader que c'était bien plus agréable, et que l'on se fatiguait moins. Ainsi le jeu des barres qui, chez certains développait l'audace et la vaillance, était pour les autres une école de lâcheté cynique.

Je n'étais pas, je dois le dire de ces derniers-là. Mais je n'étais pas non plus parmi les plus hardis. Quand c'était mon tour d'amor-

cer, je m'en tirais encore, car je courais assez vite. Mais en dehors de ces sorties forcées, je restais le plus possible dans la limite tutélaire du camp et je ne faisais dans l'espace dangereux que de petites incursions assez timides.

*
* *

En dépit de cette timidité, j'avais déjà une âme de sportsman ; je préférais ces jeux ardents à des divertissements plus anodins que m'offrait à l'intérieur du square un autre groupe, composé de petits garçons et de petites filles. On jouait aux chevaliers de la Marjolaine et à la Tour Prends Garde. Je vois encore la petite fille très grande et très grosse pour ses dix ans, qui représentait « le duque de Bourbon ». Je la détestais, cette grosse petite fille. J'ai toujours vu les Bourbons à son image, c'est peut-être là que je dois chercher l'origine de mes opinions résolument républicaines.

Ce qui me déplaisait dans cette histoire de la Tour Prends Garde, c'est que la fin en était vague : on poussait des cris et on se disper-

sait. Peut-être en existe-t-il un dénouement plus heureux. Je n'ai jamais connu, pour ma part, que celui qui s'était transmis au square Saint-Amour, à Besançon, par la tradition orale.

A cette époque, soit par goût de sportsman, soit par instinct de dramaturge ou de spectateur, j'aimais les choses qui finissaient. Depuis, je n'ai pas changé d'avis. Je ne suis pas content d'un combat de boxe anglaise, quand il se termine par une appréciation d'arbitre, au lieu d'avoir comme fin finale un fait bien réel et bien visible : l'aplatissement d'un des concurrents. Dans un tournoi de lutte, il faut voir à un moment un des adversaires toucher terre des deux épaules et si, faute d'un résultat aussi net, Raoul le Bordelais est obligé de proclamer vainqueur celui qui a porté le plus d'attaques, ce n'est pas satisfaisant. On s'en va mécontent.

Au théâtre, nous avons connu les tranches de vie, et pendant un moment, comme c'était la mode, nous avons trouvé ça très bien. Mais maintenant, nous en avons assez. Nous aimons que les pièces finissent par quelque chose. Nous voulons qu'il y ait un buttoir au point

terminus, et que l'on ait fait un voyage complet. Il ne me suffit pas que l'auteur crie : Tout le monde descend ! Et je trouve mauvais qu'il me force à descendre, quand ce n'est pas encore mon idée.

Oh ! les choses qui ne finissent pas !... Ainsi, par exemple, cette chronique...

LE BON HOTELIER

Quand je verrai Kistemaeckers, je lui révélerai le nom et l'adresse de cet hôtelier charmant dont je veux parler aujourd'hui.

Il est mince et assez distingué d'aspect. Il porte une belle barbe blonde — ou blanche. Je crois qu'il est âgé de cinquante à cinquante-cinq ans. Mais, à vrai dire, rien dans son visage ou dans sa démarche ne permet de lui assigner un âge quelconque. Et si je le présente comme un quinquagénaire, c'est que j'ai vu dans l'hôtel sa fille, qui peut avoir vingt-cinq ans, et sa mère, qui va sur ses quatre-vingts. Je situe donc mon homme, au jugé, à mi-chemin de ces deux âges.

Vêtu d'une redingote en drap satin, d'un pantalon de même étoffe, chaussé de pantoufles à semelles de feutre, il se tient, tête

nue, à la porte de son hôtel, et, dès que vous arrivez en auto, il vous sourit comme au plus cher de ses amis d'enfance. Puis il descend pour vous ouvrir lui-même la portière. Nul autre que lui n'a le droit de toucher à vos bagages à main. On dirait, à la façon dont il les traite, qu'ils sont en porcelaine ou en verre filé. Il vous demande si vous avez fait un bon voyage, si vous n'avez pas crevé, si vous n'avez pas eu trop de vent. Puis il vous conduit à vos chambres, qui sont toujours ou la chambre du général, ou celle du conseiller, quand il vient du siège de la Cour pour présider les assises.

Il y a d'ailleurs devant l'hôtel une guérite en permanence pour le factionnaire du général.

*
* *

Deux gravures, l'une représentant un épisode de la vie de Porsenna, l'autre mettant en scène Fabius le temporiseur, sont destinées à flatter chez le général les préoccupations belliqueuses où il doit se complaire. Quant au conseiller à la Cour, il devra, si on l'installe dans cette même chambre, se contenter

de regarder la pendule de marbre, en se rappelant le distique latin gravé au bas de l'horloge du Palais de Justice, à Paris :

Machina quæ bis sex tam juste dividit horas
Justitiam servare monet, legesque tueri.

Mon jeune fils, dont les souvenirs latins sont plus frais que les miens, m'a ainsi traduit cette devise optimiste :

« L'appareil qui, avec tant de précision, divise les douze heures, nous enseigne à observer la justice et à défendre les lois. »

Comme cette pendule fait un potin effroyable, et que j'ai, Dieu merci ! le respect de la justice assez présent à l'âme pour qu'il ne soit pas nécessaire de me le rappeler deux ou trois fois par seconde, j'incline vigoureusement l'appareil contre la glace et je le redresse ensuite. Cette manœuvre a pour résultat d'arrêter le balancier. Le conseiller à la Cour le remettra en mouvement, si ça lui fait plaisir.

Cependant, comme j'ai commencé à me débarbouiller, le patron aux pieds de velours revient silencieusement dans la chambre pour voir si on a apporté mon eau chaude, si je ne

manque pas de serviettes de toilette. Puis il s'informe de l'heure où il me serait agréable de dîner... On nous servira, bien entendu, au moment que nous aurons choisi. Foin des habitudes despotiques de certaines maisons, où l'on oblige les voyageurs, comme des prisonniers, à se mettre à table à sept heures ! Du reste, notre table à nous a été dressée dans un petit salon spécial. Il y a justement un plat de goujons, apportés providentiellement dans l'après-midi, et qui n'attendent qu'un mot de nous pour frire en notre honneur. Puis ce sera une poularde unique qui nous donnera à penser qu'auparavant nous n'avions jamais mangé de vraie poularde.

*
* *

Pendant le dîner, le patron ne quitta pas notre petite salle. Chaque plat du dîner — il y en eut au moins cinq — fut l'objet d'une conférence préparatoire, d'un commentaire pendant notre dégustation, puis d'un panégyrique, aussitôt le dernier morceau avalé. D'ailleurs, le bon hôtelier nous servit lui-

même, nous obligeant à reprendre de tous les mets, avec une si douce insistance que nous pensâmes à partir le lendemain à la première heure.

C'était assez difficile, parce qu'il entrait dans notre programme de visiter les environs. Il valait donc mieux revenir à ce chef-lieu le lendemain soir, sous peine d'être obligés d'aller chercher une autre ville, où nous ne pourrions arriver que fort tard dans la nuit. D'autre part, il nous était impossible de faire semblant de quitter la ville et d'aller nous installer dans un autre hôtel. Comment faire cet affront à notre hôtelier? Nous voulions bien le fuir, mais non le désobliger.

Quand il sut que nous partions en excursion le lendemain, il alla chercher tous les plans automobiles qui se trouvaient dans l'hôtel. Il nous indiqua les chemins que nous devions prendre, les sites devant lesquels il fallait nous arrêter. Où irions-nous déjeuner?... Aucun des hôtels que nous traversions sur notre parcours n'était digne de nous. Le mieux était d'emporter des paniers, qu'il nous ferait préparer lui-même... Nous n'eûmes pas la force de refuser. D'autant que,

pendant ces préparatifs, il nous délaisserait sans doute un peu.

Mais trois minutes ne s'étaient pas écoulées que, ses ordres donnés, ses dispositions prises, il était déjà revenu à nous et nous énumérait, avec toutes les explications nécessaires, le contenu des paniers.

Nous montâmes nous coucher le plus rapidement possible. Chacun de nous se verrouilla dans sa chambre. Nous crûmes entendre pendant longtemps le bruit doux de ses pas dans le corridor. Sans doute il était navré de n'avoir pu nous border dans notre lit.

*
* *

Il fallait bien lui raconter, au retour de l'excursion, tout ce qui s'était passé, et si nous avions tout admiré. D'ailleurs il était visible qu'il ne connaissait rien de ce que nous avions vu. Il ne quittait jamais l'hôtel, ni ses chers voyageurs. Du moment que l'on était sous son toit, on avait droit à son dévouement incessant.

Il nous présenta, au moment de notre départ, une addition très salée, que nous ne

pouvions pas discuter. Pas une minute, d'ailleurs, l'idée que nous avions eu affaire à un homme intéressé ne nous vint à l'esprit. Il semblait que le total imposant de la note fût une prévenance de plus, attestant que l'on avait habité dans un hôtel vraiment confortable. Et le bon hôtelier empocha notre argent avec une condescendance infinie.

CHRONIQUE DU JOUR DE L'AN

Je l'ai rencontré, le vieux monsieur fatigué, qui, une fois de plus, et sans craindre la banalité écœurante, m'a dit du mal du premier janvier, des étrennes, et de ce qu'il appelait, à l'instar des chroniqueurs du boulevard, « la trève des confiseurs ».

J'ai regardé ce vieux monsieur, et, avec une fermeté qu'expliquait son grand âge, j'ai pris, moi, la défense de l'ancienne et charmante tradition.

— Cette institution des étrennes, c'est vous, vieux monsieur avare, qui l'avez abîmée. Votre cœur saigne chaque année à l'idée de vos dépenses supplémentaires. Il serait peut-être plus simple de vous exécuter de bonne grâce, et, puisqu'il faut payer, de payer avec allégresse. Vous avez préféré grin-

cher et grincer... Vous avez espéré, avec vos dénigrements, vous avez espéré porter un coup aux traditions ! Mais les traditions ont pour elles une jeune force toujours renouvelée : en face des vieux messieurs, pour qui c'est un ennui de donner des étrennes, il y a l'armée des petits enfants, pour qui c'est une joie d'en recevoir. Grâce à l'ardeur cupide de ces générations montantes, le Nouvel An sera toujours le Nouvel An, et la seule ressource que vous aurez, vieux monsieur, pour vous soustraire aux usages, c'est d'aller dans un autre monde, où, qui sait ? la coutume heureuse des étrennes est peut-être aussi en honneur.

— Ce n'est pas pour l'argent, dit un autre vieux monsieur, c'est pour le tracas...

Celui-là propose de donner à un bureau de bienfaisance les deux ou trois cents francs qu'il consacrait aux étrennes. O charité ! que d'infamies on peut commettre en ton nom !

Qu'on écoute ce rabat-joie, et que l'on donne aux pauvres le montant des cadeaux d'étrennes. Ça ira bien la première année. La seconde année déjà, les pauvres toucheront

beaucoup moins. On s'arrange plus facilement avec les pauvres qu'avec le plus petit des tout petits neveux, qui est exigeant, lui, et qui, dès qu'il sait parler, parle haut.

*
* *

« Pourquoi donner des cadeaux à une époque fixe ? » dit un autre malin, qui tient, lui aussi, à tirer au flanc pour les étrennes. « Ne serait-il pas préférable, de faire un présent à ses amis à un moment quelconque de l'année ? Alors ce serait une surprise... Alors les étrennes n'auraient plus l'air d'un tribut forcé... »

Elles n'auraient, dans ce cas, plus l'air de rien du tout, comme Riendutout lui-même. On connaît le cœur généreux de la plupart des hommes. Ils n'offrent des cadeaux que parce que l'usage le leur impose. Non pas que ce ne soit pas très agréable de faire un présent à son prochain et de voir le plaisir qu'il ou elle en a. Mais, pour beaucoup de gens, cette volupté d'offrir ne compense dans leur for, ce que Huysmans appelait « le regret pénitentiel de l'argent versé ».

Pensez un peu à votre enfance. Rappelez-vous quel prestige avait pour vous cette Saint-Sylvestre... Et le coup de sonnette qui annonçait un cadeau ! Et le paquet mystérieux, que déficelaient des mains impatientes... Il y a toujours des gens qui ne veulent pas que l'on coupe les ficelles : on se meurtrit le bout des doigts sur des nœuds inextricables... Puis les dernières réticences des papiers... Est-ce que c'est fini ? Non ! encore une enveloppe... Enfin le couvercle se soulève, et c'est toujours un « Ah ! » de surprise admirative ! La déception, quand il y en a une, ne vient qu'après, mais le mouvement même d'un couvercle soulevé, comme celui d'un rideau de théâtre qui se lève, produit toujours une impression heureuse...

Mes souvenirs, les plus frais, hélas ! sont ceux de donneur d'étrennes... Quelles timidités, quelles angoisses, à l'idée de la déception possible chez les personnes qui reçoivent mes cadeaux ! Aussi, lâchement, paresseusement, renoncé-je à leur faire une surprise, et m'informé-je, par des enquêtes discrètes, de ce qui pourra leur faire plaisir... C'est là une habitude prudente et regrettable qui tend à se

« C'est vrai que nous voyagerons à plus grands frais, répondent les chauffeurs, mais nous sommes plus indépendants; nous sommes des individuels. Nous allons où nous voulons, et par où nous voulons. Le rail de vos chemins de fer n'est qu'une ornière convexe et modernisée. Grâce à ces sillons nécessaires, la belle, la large France se réduit à un réseau. Que de belles campagnes, perdues entre ces mailles, de champs fertiles, de villages pleins de ressources! Tout cela dépérissait. Il n'y en avait plus que pour les grandes villes où vos lignes de fer amenaient impérieusement les populations des champs. C'était le triomphe des grands bazars. Ça allait mal pour les petits bourgs arrêtés dans leur croissance et pour les petites villes souffreteuses. Les chauffeurs sont venus. Ils ont donné une activité nouvelle à ces routes, grandes et petites, artères affaiblies où la vie ne circulait plus. »

*
* *

« Tout cela est très exact, me dit mon hôte, en me versant un verre de vin que j'avais

bien gagné. D'ailleurs, quand on compare des routes à des veines et les gens qui passent à du sang qui circule, c'est toujours très impressionnant et ça paraît toujours fort juste. Il est certain que l'automobile va répartir la vie d'une façon plus uniforme à la surface de notre beau pays, qui profitera de ses belles routes. La voiture automobile offre cet avantage de pouvoir passer par des chemins où les locomotives ne peuvent avoir accès que d'une façon exceptionnelle, à la faveur de quelque déraillement. Mais, vis-à-vis du bateau-transport, quel avantage l'autocanot présente-t-il? Pour aller du Havre à New-York, il ne s'amusera pas, je pense, à des détours capricieux, pour visiter le pays. Il suivra la route du transatlantique. Et puisque le voyageur de l'autocanot aura besoin du gros bateau pour s'y ravitailler d'essence, il fera peut-être bien d'y prendre également sa nourriture, et d'y coucher dans une cabine confortable, en laissant son petit autoscaphe évoluer paisiblement dans les eaux de Juvisy... »

*
* *

Mon interlocuteur imprima à son rocking un agréable mouvement de tangage. Son visage était satisfait : il avait trouvé l'argument décisif, celui que tout le monde a eu l'ingéniosité d'imaginer quand on a parlé de la traversée de l'Atlantique, l'argument du ravitaillement !

S'il faut emporter, a-t-on dit, toute l'essence nécessaire à la consommation, on aura besoin de très grands bateaux, et non plus de petits canots. Si, d'autre part, on a besoin pour se ravitailler de se faire suivre d'un autre navire, autant vaut tout de suite renoncer à l'autocanot et emprunter pour se transporter le secours du navire ravitailleur.

...On a fini enfin par s'apercevoir qu'il ne fallait pas se ravitailler sur des bateaux, mais à des postes fixes, et qu'il fallait établir des dépôts d'essence sur toute la route du Havre à New-York. C'est à des raisons analogues que des inventeurs plus frivoles avaient obéi quand ils avaient proposé d'établir tout le long de la route des petites bouées-bars, avec de gentilles barmaids. Parlons plus sérieusement et installons, au lieu de bouées, des pontons flottants où l'on vendra du pé-

trole. La route du Havre à New-York prendra alors l'aspect d'une route véritable. Tous les cent milles, tous les vingt milles, tous les dix milles, nous trouverons une petite auberge et un garage, et nous traverserons l'Atlantique avec des canots de six mètres de long. Alors, les grands steamers n'en mèneront pas large. L'Océan deviendra un peu plus passant et le mètre superficiel d'eau salée en bordure de la route prendra peut-être une certaine valeur.

SERVICE PUBLIC

J'ai fait, il y a deux ans, un petit voyage en automobile dans un omnibus public. C'était un omnibus, ma foi, assez confortable. Il était muni de larges pneumatiques carrés, que l'on avait gonflés d'un caoutchouc solide, au lieu d'y mettre un air fugace, toujours décevant.

Je vis, au bout d'un certain temps, que je m'étais trompé sur la destination de cet omnibus, qui ne servait qu'accessoirement au transport des voyageurs et constituait une voiture-école pour apprentis mécaniciens. Nous n'étions, en réalité, que des figurants de bonne volonté, quelque chose comme les blessés dans les exercices de brancardiers militaires. L'économie du système, c'est que nous étions des figurants payants.

Toute l'insouciance joyeuse de la jeunesse

éclatait dans les yeux clairs du mécanicien. A ces voyageurs moroses, qui mesuraient le temps minute par minute, il opposait la prodigalité d'un éphèbe, pour qui les heures ne comptent pas. Qu'on arrivât au terme du voyage, à cinq heures du soir ou à une heure du matin, qu'importait à cette âme fraîche, assoiffée d'aventures? Son estomac ne souffrait point, comme l'estomac d'un dyspeptique, d'un peu de retard dans les heures de repas.

L'homme à cheveux gris, qui poinçonnait les billets et assurait le service intérieur de la voiture, avait d'autres raisons de se désintéresser de menus détails du voyage. Ce n'était pas un insouciant, c'était un désabusé. Il était facile, d'après son aspect, de reconstituer sa vie. Il avait attendu jusqu'à cinquante-cinq ans un emploi de commis aux écritures, qui devait lui assurer une existence indépendante et libre, quand un de ses parents, plus fortuné, avait acheté un paquet important d'actions de cette société de transport automobile. On devinait que le front de cet homme d'âge n'avait pas l'habitude des casquettes galonnées. Celle qu'il portait était beaucoup plus neuve que ses habits. Mais ce qui nous

frappa, ce fut l'expression de calme lassitude que nous remarquâmes dans ses yeux ; on sentait qu'il avait traversé presque toute sa carrière sans avoir vu grand'chose ; il avait sur son visage cet air de sagesse que donne une habitude invétérée de ne rien comprendre à la vie.

La tranquillité joyeuse du jeune mécanicien, le flegme paisible du vieil employé nous avaient donné, au départ, assez de confiance dans la bonne marche de la voiture. Aussi, quand, au sortir de la ville, elle s'arrêta pour la première fois, personne de nous n'en fut alarmé, d'autant que la route suivait encore à ce moment-là la ligne du chemin de fer. Mais nous éprouvâmes une certaine anxiété quand, deux ou trois kilomètres plus loin, cette route imprudente s'écarta, suivant un angle inquiétant, de la voie ferrée et des poteaux télégraphiques. Si encore la panne attendue s'était produite tout de suite, mais l'auto allait d'un train régulier...

Elle s'arrêta tout à coup dans une côte. Nous vîmes le jeune mécanicien mettre pied à terre, découvrir le moteur et le regarder avec une charmante et enfantine curiosité. Le

vieil employé, plus tranquille que jamais, descendit de la voiture, alla se pencher, lui aussi, sur le moteur. Ils restèrent l'un et l'autre en silence pendant quelques instants ; puis ils se regardèrent sans espoir...

C'est alors qu'un des voyageurs sortit de son rôle muet de colis humain et donna un conseil, qui se trouva être bon. Il mit lui-même la main au moteur, sous l'œil paternel du vieil employé. La voiture put repartir quelques instants après et ne s'arrêta qu'au milieu du parcours, à trois lieues de notre point d'arrivée. Nous mettions déjà les choses au pis, et nous envisagions l'éventualité de fournir ces trois lieues à pied. Et quand la voiture reprit sa marche, chaque hectomètre conquis était enregistré avec satisfaction, comme un petit bénéfice appréciable.

Nous parvînmes enfin au but, avec deux heures et demie de retard sur l'horaire ; et nous vîmes bien, d'après la figure des employés, au bureau d'arrivée, que ce retard ne constituait pas un incident stupéfiant. Nous nous étions arrêtés sept fois pour trois francs cinquante, ce qui mettait les pannes, l'une dans l'autre, à cinquante centimes pièce.

J'ai refait le même trajet l'année dernière. Mais le triste, banal, monotone progrès avait fait son œuvre ; le trajet s'effectua sans encombre et sans poésie. Le jeune mécanicien avait vieilli de vingt ans en un an. Il avait désormais un visage énergique, une moustache forte et beaucoup plus d'expérience. Il me sembla reconnaître le vieil employé ; ses vêtements étaient toujours aussi âgés, mais sa casquette était moins neuve. Il avait pris dans sa personne un aspect plus terne et plus administratif ; il dégageait plus d'autorité et moins de philosophie. On se forme à tout âge ; c'était un employé galonné comme tous les autres.

VACANCES EN AUTO

— Moi, dit notre ami Leblaise, j'ai passé une partie de mes vacances en auto. Et vous allez voir comme c'est économique.

J'avais reçu à la fin du mois d'août la petite lettre suivante :

« Mon cher ami,

« J'ai depuis hier une superbe 24-chevaux, à six places. Je puis emmener quatre personnes, sans compter le mécanicien. Veux-tu que je te réserve une place ? Nous ferons en six semaines un très gentil tour de France. Je te demande ton acquiescement pour la forme ; mais il va sans dire que je compte absolument sur toi et que tu ajourneras tous autres projets. Sans toi, l'expédition serait manquée. Réponds-moi tout de suite que c'est bien entendu. »

Ma foi, c'était assez tentant... Gédéon, qui m'écrivait cette lettre, était un fort aimable garçon, que j'avais rencontré à des tables de poker. Un jour, en m'abordant, il m'avait tutoyé, probablement par distraction. Je n'avais pas osé lui dire vous, et l'on avait continué à se dire tu. C'est ainsi que nos relations s'étaient resserrées.

Gédéon était, je crois, à la Bourse. En tout cas, il était le cousin, je ne sais pas à quel degré, d'un riche banquier très connu. Il parlait assez souvent de ce cousin. Lui-même, en somme, paraissait plutôt calé. De temps en temps, il avait une voiture au mois...

Nous nous trouvâmes donc un matin, au lieu fixé pour le départ, sur la place de la Madeleine. Trois autres amis avaient répondu à l'offre aimable de Gédéon. Je connaissais deux de ces invités. C'étaient des gens très bien. L'un était un jeune médecin, l'autre un marchand de bronzes d'art. Le troisième était un monsieur âgé, un ancien avoué, un peu trop discoureur peut-être, mais assez agréable... En somme, Gédéon avait bien choisi ses invités.

A Chartres, où nous déjeunâmes, nous

étions enchantés. La voiture avait admirablement marché. C'était une voiture de très bonne marque, que Gédéon avait payé un prix raisonnable, quelque chose comme trente mille francs.

Au moment de payer l'addition, Gédéon était sorti de table pour donner des ordres à son chauffeur. Nous décidâmes de partager l'addition, à nous quatre invités. Nous nous partagions aussi le déjeuner de Gédéon et celui de son mécanicien. Quand il apprit que nous avions payé, il se fâcha. Mais l'un de nous, parlant au nom du groupe, lui expliqua que nous n'entendions pas être hébergés à ses frais, — non contents d'être trimballés dans son auto, qui dépensait beaucoup d'essence. Il déclare qu'en tout cas il voulait payer sa quote-part et le repas du mécanicien. On dut, pour le calmer, y consentir. Comme il n'avait pas de monnaie sur lui, il nous dit : « Je dois donc une dizaine de francs. » On lui répondit : « C'est entendu », en espérant qu'il oublierait de s'acquitter. Il oublia, en effet.

Ce brave garçon paraissait d'ailleurs un peu soucieux, parce qu'il attendait en route

de l'argent de Paris et que, par suite de l'absence d'un fondé de pouvoir... je n'ai pas compris exactement... cet argent, qui aurait dû le rejoindre à Laval, puis à Angers, n'était pas encore parvenu à Nantes, quand trois jours après notre départ, notre voiture arriva dans cette ville. Il n'était pas inquiet, mais il avait une note d'essence à régler à son mécanicien... Je le forçai à accepter un prêt de deux cents francs. A Poitiers, ce fut le docteur qui lui donna une douzaine de louis. On avait reçu une dépêche du fondé de pouvoir. L'argent serait à Bordeaux. Comme on avait crevé plusieurs fois et qu'on n'avait plus d'enveloppes de rechange, on dut acheter — provisoirement aux frais du marchand de bronzes d'art — tout un train de pneumatiques, qu'un garage d'Angoulême nous vendit dans de très bonnes conditions.

A Bordeaux, nouveau contre-temps. Gédéon arriva de la poste complètement bouleversé. L'oubli d'une formalité empêchait la maison de Paris d'envoyer les fonds. Personne ne comprit, au juste, quelle était cette formalité. L'ancien avoué lui-même n'y entendit rien. Pour comble d'ennui, il était arrivé au domi-

cile de Gédéon une traite de cinq mille francs qui représentait le premier versement pour le règlement de l'automobile. Nous ne pouvions pas laisser notre ami dans l'embarras. L'ancien avoué avait deux mille francs sur lui. Nous arrivâmes à compléter la somme. Je dus, en attendant de recevoir des fonds, aller emprunter quelque argent à un monsieur que je connaissais à Bordeaux. Ainsi, ce brave Gédéon n'eut pas de désagréments. La seconde traite ne serait présentée qu'un mois plus tard. D'ici là, Gédéon aurait touché son argent et nous aurait remboursé nos avances.

Nous visitâmes Toulouse et différentes villes sur le parcours. Nous étions plus graves qu'au départ. Gédéon ne recevait toujours pas de Paris ces nouvelles que nous attendions tous avec impatience. La voiture marchait toujours assez bien, mais, vraiment, elle dépensait trop d'essence et usait terriblement d'enveloppes. Un peu avant Carcassonne, une panne décisive nous arrêta, et ce fut presque un soulagement. Ce voyage commencait à nous fatiguer, malgré la bonne humeur grandissante, mais un peu factice de notre ami Gédéon.

Nous nous séparâmes donc — sans trop oser nous confier nos inquiétudes. Le docteur rentra tout de suite, ayant épuisé en peu de jours la somme qu'il avait mise de côté pour ses vacances. Moi, je me mis à la recherche d'une petite plage très bon marché. Les autres se rappelèrent qu'ils avaient des parents qui les attendaient depuis longtemps pour une villégiature de quelques semaines. Le marchand de bronzes allait chez une vieille cousine ennuyeuse. Et le vieil avoué, voyageur, se souvint qu'il était grand-père ; il partit pour les rivages bretons rejoindre ses enfants et ses petits-enfants.

Gédéon, lui, nous déclara qu'il allait s'occuper de ses affaires et faire rentrer des fonds. Personne de nous ne l'en déconseilla.

J'ai rencontré depuis un de mes co-invités. Il n'avait aucune nouvelle de Gédéon ; mais il se hâta de dire qu'il n'était pas inquiet. Nous nous regardâmes avec compassion. Aux dernières nouvelles, Gédéon a été aperçu du côté de Biarritz. Il avait toujours sa voiture, ce qui nous a paru un bon signe ; il était avec une nouvelle petite bande d'invités, qui paraissaient tous assez tristes.

— Je crois, termina notre ami Leblaise, que ce Gédéon n'est pas un malhonnête homme. Il est simplement un peu trop confiant dans ses affaires ; il croit toujours que les choses sont faites, alors que rien n'est encore signé. Je pense qu'il me rendra ce qu'il me doit ; mais, s'il tarde un peu, je ne lui en voudrai pas... »

Leblaise est un bon homme un peu vaniteux et à qui l'idée d'avoir été roulé est insupportable.

— Non, poursuivit-il, je ne lui en voudrai pas, et je continuerai à lui faire bon visage... Par exemple, je n'entreprendrai plus avec lui de longs voyages en automobile.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre d'un chauffeur de taxi 1
La nuit et le jour. 7
Sleeping 13
La tristesse de Pégase 21
Lutte gréco-romaine 26
L'indicateur 34
Cinquante minutes d'arrêt 41
Le prospectus 49
Un gentleman 55
Un mari chauffeur. 63
Deux clubmen. 69
Un invité 75
Chiffons. 82
Le plan de Paris 88
L'utile et l'agréable 94
Le triomphateur 103
En Angleterre. 109
Sur le papier 116
Le père Canurge. 122
A l'hôtel 129
Bichette. 135
De braves poteaux 141
Un malade 147
Les méfaits du soleil. 153
Vers Fontainebleau 160

Le vent dans le dos 167
Joyeux piétons. 174
Nous roulons 180
Goûter de chauffeurs. 187
Propos 193
Plaisir du bridge. 200
L'habitant. 207
Les notes de route 214
L'octroi et la douane. 221
Le client. 230
Sur la mer 237
La pelouse. 244
La grand'ville 252
Tristesses du billard 258
Avares spécialisés 264
Voyageurs. 270
Le « noble art. » 277
La résurrection du cheval 283
Jours de marche 291
Un vagabond 296
Un riverain de Bordeaux-Paris 302
Les dangers de la table 306
Souvenir des camps 311
Apprenez l'anglais! 316
Prouesses. 321
Le taxi errant. 327
Ma première piste 333
Le bon hôtelier 340
Chronique du jour de l'an 347
Un spectateur. 353
A travers l'Océan 359
Service public 365
Vacances en auto 370

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r.

BINDING SEPT. OCT 14 1975

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2603
E6S87
1911

Bernard, Tristan
Sur les grands chemins

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 03 03 009 6